

2^e Année N° 4.

Prix de l'abonnement : Fr. 100.— l'an.

15 Août 1929.

Prix du numéro : Fr. 10.—

Variétés

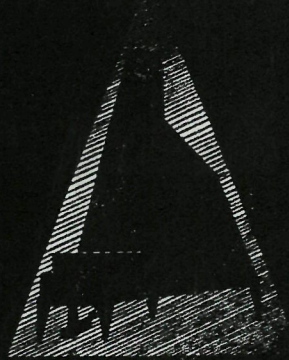
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



ÉDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES

PLEYEL
FOURNISSEUR DE LA COUR



SUCCURSALE
DE BRUXELLES
101 RUE ROYALE

faites porter
vos bagages
à l'

Atlanta
hôtel
bruxelles
place de brouckère

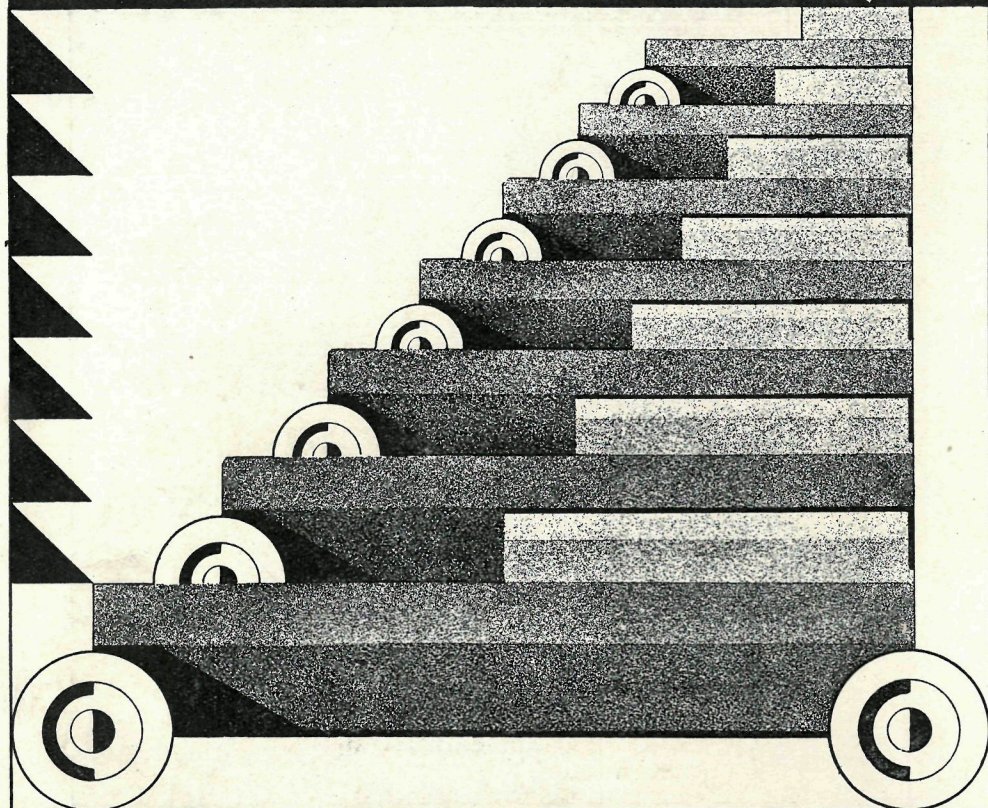
Êtes-vous épris de confort,
de luxe, d'élégance? Des-
cendez à l'Atlanta.

C'est, en plein centre de
Bruxelles, le plus luxueux
palace qui soit en Europe.
Vous y trouverez toutes
les commodités de votre
home dans un cadre de
toute beauté.

Pour que de votre séjour à
Bruxelles vous demeure un
souvenir parfait, faites por-
ter vos bagages à l'Atlanta.

Delannoy, 1931

COUSIN CARRON PISART



EXCELSIOR ROSENGART
CHENARD-WALCKER
IMPERIA STUDEBAKER
NAGANT PIERCE-ARROW
VOISIN

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36
B R U X E L L E S

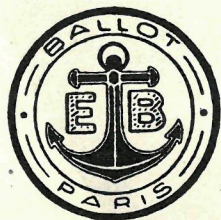


VOISIN
ét. Cousin Carron & Pisart

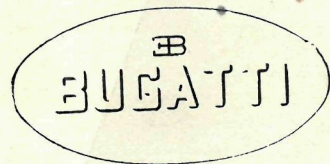
Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN 4 ET 6 CYLINDRES
La première voiture
française construite
en grande série



8 CYLINDRES
Celle qu'on ne discute pas



4 ET 8 CYLINDRES
Le pur-sang de la route

EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14

DEPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300,15

MINERVA MOTORS S. A.

AGENT POUR LE BRABANT :
AGENCE DES AUTOMOBILES MINERVA
RUE DE TEN BOSCH, 19-21, BRUXELLES



vous pose
s'impose
enl'impose

CHAMPAGNE

ERNEST IRROY

MAISON FONDÉE EN 1820

REIMS

Agent général : J.-M. de JODE
512, Rue Vanderkindere BRUXELLES

Téléph. : 483,40



” Beauté, mon beau souci...”

Le Teint Bronzé

Le laboratoire des

Produits de beauté Marquissette

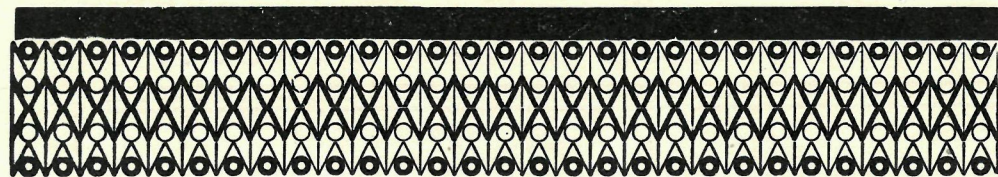
vient de réaliser cette merveille :

Une série de produits de beauté
donnant le teint bronzé d'un
aspect absolument naturel et dont
le mode d'emploi journalier con-
siste en quelques soins simplement
hygiéniques

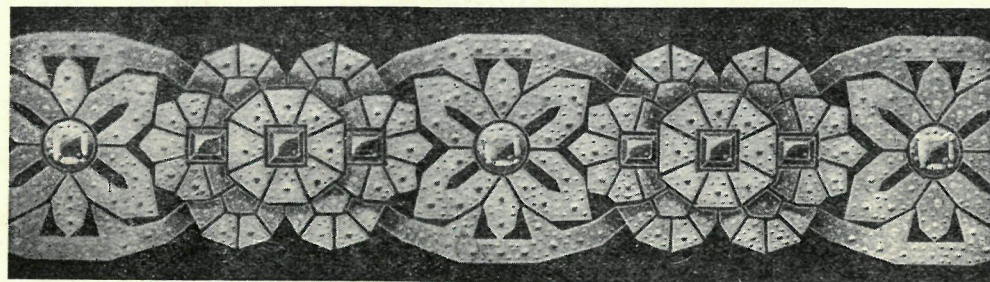


Ne pas confondre les « fards » avec cette série de
produits qui sont de toute pureté et permettent de
suivre les méthodes concernant les soins de beauté
habituels étudiées par rapport à chaque épiderme

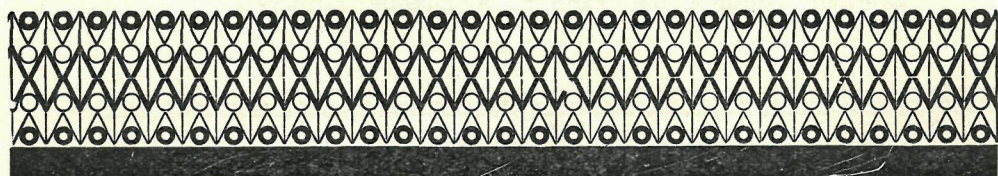
Laboratoire: 95, Rue de Namur, Bruxelles



**COLLARD
DE THUIN**

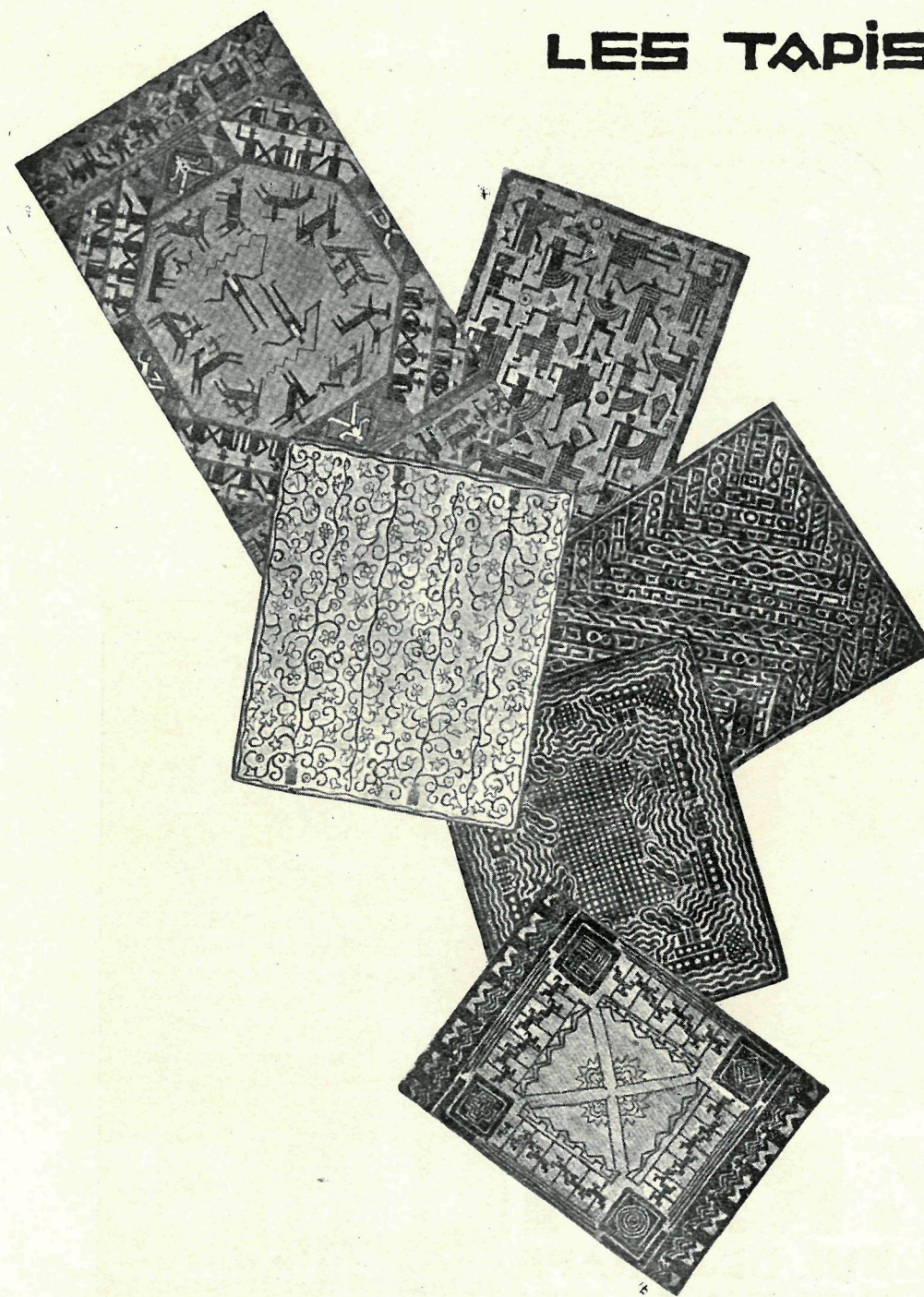


**JOAILLIERS
BRUXELLES**
1 & 3, B^d ADOLPHE MAX



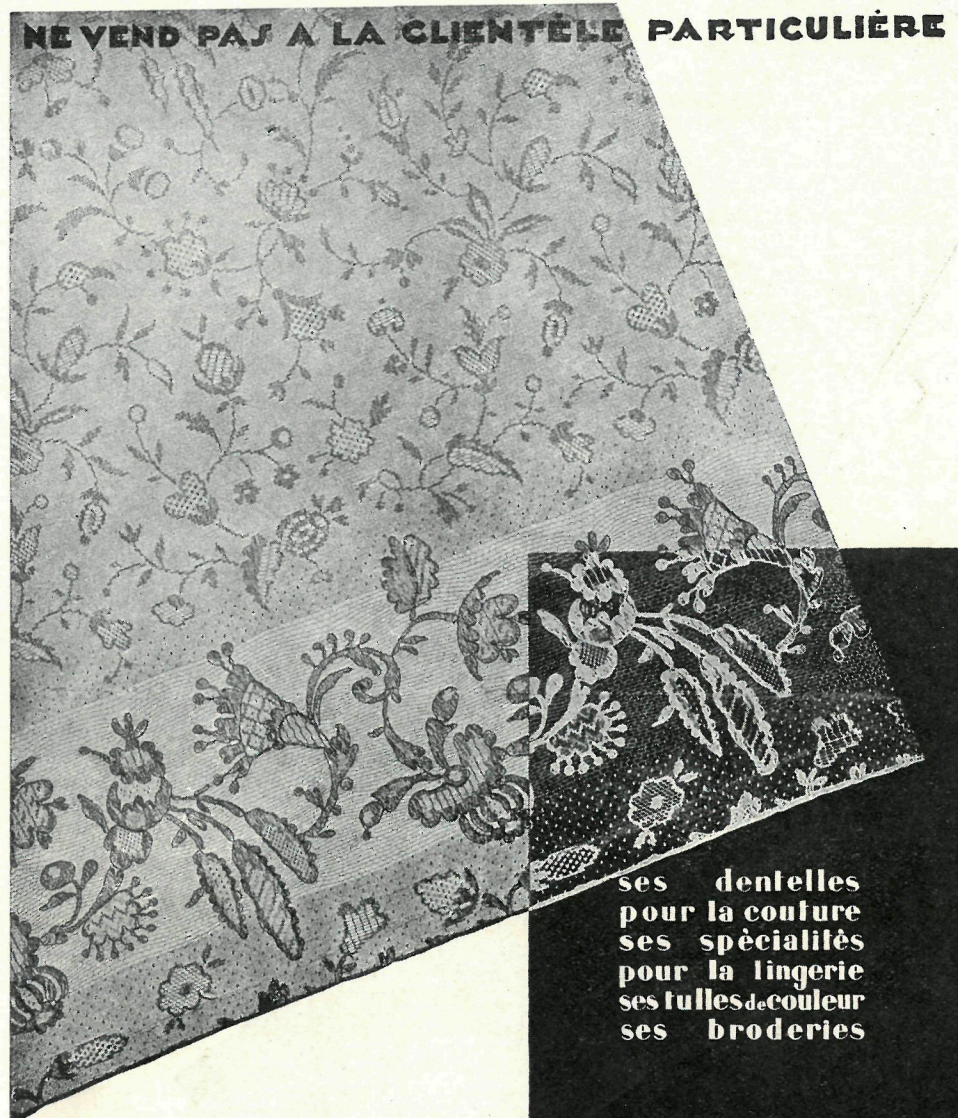
VIII

LES TAPIS



DU STUDIO DE SAEDELEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

NE VEND PAS A LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE ET C^{IE}

53. RUE DES DRAPERS . BRUXELLES
21 . RUE DU 4-SEPTEMBRE . PARIS

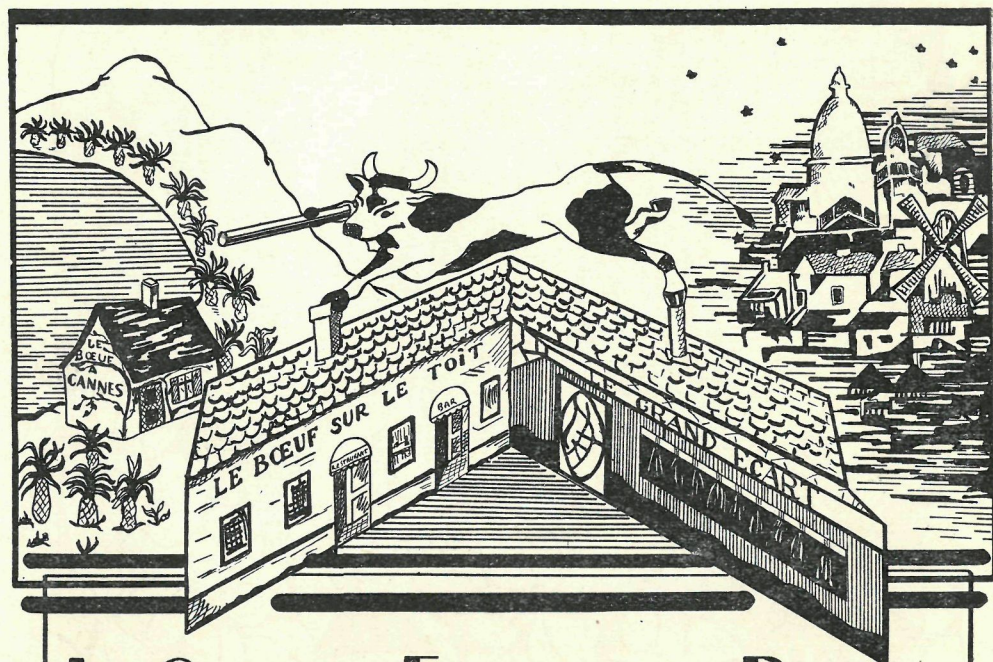
x

tissus modernes pour la
couture et l'ameublement



Toile de Tournon : « Tennis » — Composition de Raoul Dufy

bianchini, fériér
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5, pl. du ch^p de mars



LE GRAND ÉCART A PARIS
7 RUE FROMENTIN - TRUDAINE 13-34

LE BŒUF SUR LE TOIT A PARIS
28 R. BOISSY D'ANGIAS — ÉLYSÉES 25 84
(A PARTIR DE SEPTEMBRE : 26 R. DE PENTHIÈVRE)

LE BŒUF SUR LE TOIT A CANNES
6 RUE MACÉ — TÉLÉ : 18-24

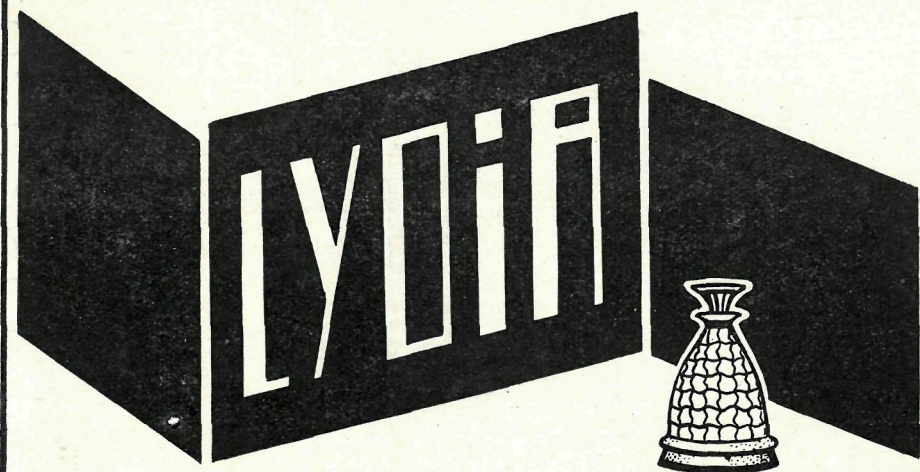


AUX

CHAMPS ÉLYSÉES



SES PARFUMS EN FLAcons ANCIENS



42 AVENUE LOUISE BRUXELLES. J.L.

SOINS DE BEAUTÉ

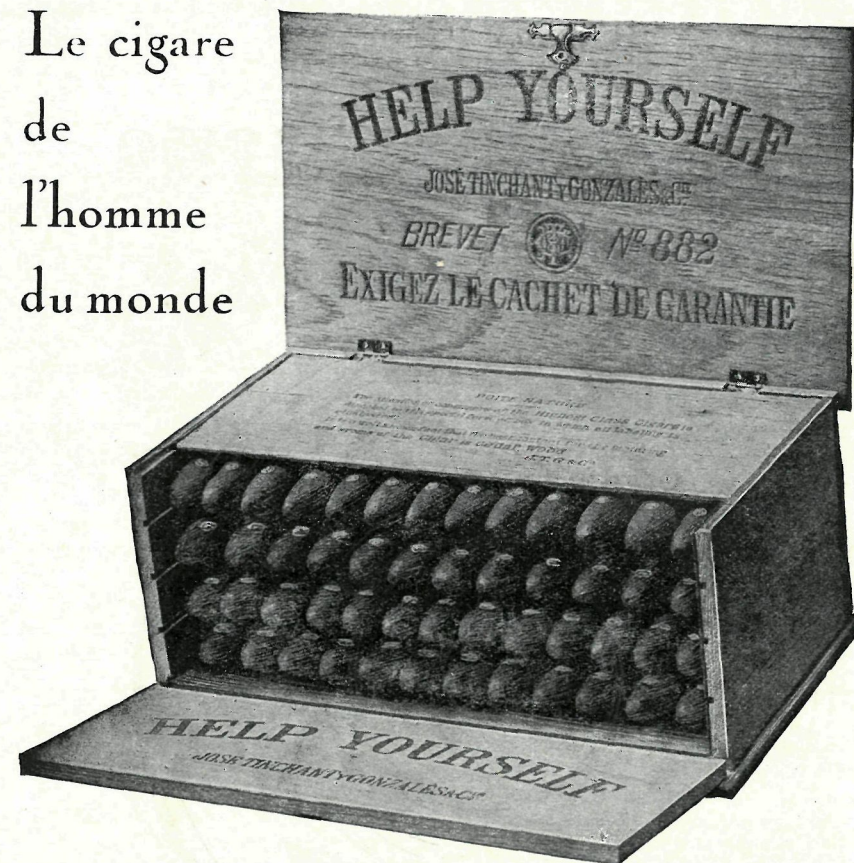


Les "Produits Ganesh"
inventés par Madame
ADAIR et vivement
recommandés par le corps
médical, sont appliqués de
façon rationnelle et scien-
tifique par les soins de
M A D A M E
ELEANOR
A D A I R

2, Porte Louise, Bruxelles (1^{er} étage)
LONDRES PARIS

Téléphone : 820,91
NEW-YORK

Le cigare
de
l'homme
du monde



VINHOS DO PORTO

ANT^o CAET^o RODRIGUES & C

CASA FUNDATA EM 1828

PORTO

GRANDS PRIX PARIS ET CHICAGO 1893

un disque
un phono

COLUMBIA



en vente partout
agence
générale
belge pour le gros :
50, rue philippe de
champagne, bruxelles

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

2^{me} ANNEE. — N° 4.

15 AOUT 1929

SOMMAIRE

Paul Léautaud *Lettres — 1902-1918 (1^{re} partie)*
Edmond Gréville *Porte donnant sur la voie*
Jean Lurçat *U. S. A.*
Jacques Rèce *Pour mes beaux yeux*
Sacher Purnal *Golligwog (IV)*

CHRONIQUES DU MOIS

P.-G. van Hecke *Spectacles américains à Paris*
Paul Fierens *Une vraie salle de théâtre*
Pierre Courthion *Bar du Dôme*
Jean Perros *...A bas le pittoresque*
Franz Hellens *Chronique des disques*

VARIETES

Les enfants terribles (Cocteau) — Anthologie des conteurs chinois modernes — Goethe (Ludwig) — Présence (René Nelli) — Elémir Bourges vu par M. Raymond Schwab — Cacaouettes et bananes (J. R. Bloch) — Nouvelles musicales (E. T. A. Hoffmann) — Le phonographe (A. Cœuroy et G. Clarence) — Découvrez l'Amérique (Marnix Gijzen) — Femmes damnées (Henri Drouin) — Une mélodie silencieuse (René Schwob) — Panoramique du Cinéma (Léon Moussinac) — Changement de propriétaire (André Wurmser) — Show-Boat (Film de Harry-A. Pollard) — Broadway (Film de Paul Féjos) — La révolution du mot — Traversée de l'Atlantique — Maria Lani — La publicité américaine — La suite dans les idées — Cézanne et Picasso au secours de la technique policière — Etes-vous fous? (Crevel) — A propos de la réédition du « Manifeste du Surréalisme », d'André Breton — A propos de « Rimbaud le Voyant » (une lettre d'Aragon) —

Suite au numéro « Le Surréalisme en 1929 » (Lettres de André Malraux, Emmanuel Berl, André Thirion, André Breton et Aragon)

Nombreux dessins et reproductions (Copyright by Variétés)
Le dessin reproduit sur la couverture est de Gustave de Smet

Prix du numéro: Belgique: 10 Fr.

Abonnement d'un an: 100 Fr.

» » France: 10 Fr. fr.

» » » 100 Fr. fr.

» » Hollande: 1 Florin.

» » » 10 Florins

» » Autres pays: 3 Belgas.

» » » 28 Belgas

« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE

Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37

Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSE CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande: N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam

BLAISE CENDRARS
Le Plan de l'Aiguille
(49^{ème} Edition)
12 Fr.

LÉON MOUSSINAC
Panoramique du Cinéma
(Avec 40 photos)
25 Fr.

FRANÇOIS-BERGE
Meurtre
(8^{ème} Edition)
12 Fr.

A. ROLLAND de RENÉVILLE
Rimbaud le Voyant
(10^{ème} Edition)
12 Fr.

CHARLES DU BOS
Le Dialogue avec André Gide
30 Fr.

MAURICE COURTOIS-SUFFIT
Le Rossignol américain
(9^{ème} Edition)
12 Fr.

CHARLES DU BOS
Byron
30 Fr.

Madame A. BULTEAU
Dans la Paix du Soir
18 Fr.

ANDRÉ LURÇAT
Architecture
(Avec 72 photos)
25 Fr.

CHEZ
TOUS
LES
LIBRAIRES

ÉDITIONS
AU SANS PAREIL
17, Rue Froidevaux
PARIS

CHEZ
TOUS
LES
LIBRAIRES

XVIII

LETTRES

1902-1918

de

PAUL LÉAUTAUD

A PAUL VALÉRY

Paris, le 15 mai 1902.

Mon cher ami,

Toujours vos gentilleses. Mais je n'ai pas la chance de pouvoir vous remplacer pendant vos 28 jours. Je le regrette pour bien des raisons, celle-ci d'abord, que cela m'aurait mis en relation avec M. L... ce qui, peut-être, n'aurait pas manqué d'intérêt pour moi. Mais qui sait si mes scrupules sur ma capacité à tenir l'emploi ne m'auraient pas arrêté. En tout cas, pas moyen. J'ai quitté l'étude Barberon à la fin du mois dernier. Il le fallait absolument, avant des désagréments. De cette façon, c'est moi qui suis parti. Je suis maintenant chez M. Lemarquais, administrateur judiciaire, en qualité de secrétaire. Ce n'est pas fameux, ah! non, comme appointements ni comme avenir. On y est tenu avec une vraie rigueur et il y a un travail du diable. Mais ce travail n'est pas embêtant, je suis au moins débarrassé des besognes du Palais, et si je n'avais pas en ce moment quelques petits ennuis relativement à mon aspect, ce à quoi il m'est fort difficile de remédier maintenant, à cause de ma gêne, cela irait assez bien.

Si j'avais encore été chez Barberon, je n'aurais certainement pas hésité à le lâcher pour faire votre remplacement. Mais maintenant, et surtout pris de si court, et surtout pour quoi? après, je ne le puis. Non, je n'ai vraiment pas de chance, car je rate peut-être quelque chose, à cause d'une autre qui ne présente aucune durée ni aucune progression appréciable.

Naturellement, je ne connais personne. C'est bien plutôt vous qui êtes à même de trouver.

Le bouquin? J'attends toujours la réponse du Mercure. Le chat? Charmant et vif de plus en plus.

N'y a-t-il pas moyen de vous voir avant votre départ? Mais un soir, hélas! car toute ma journée est prise, avec seulement une heure et demie pour déjeuner. Avec cela nous avons l'affaire Humbert... Enfin, s'il y a un moyen, un mot, n'est-ce pas, ou un coup de téléphone, dans l'après-midi, n° 23269, pour me donner un rendez-vous.

Que Madame Valéry ne m'en veuille pas de vouloir troubler ces derniers jours avant une séparation. Demandez-lui pardon pour moi.

Il me faut vous quitter. Excusez le ton rapide et la sécheresse de cette lettre. Je l'écris à la diable, au milieu de mes dossiers, et du bruit de la machine à écrire, du téléphone, et des lamentations des imbéciles de la Rente Viagère.

Mes amitiés, mon cher Valéry, et mes hommages les plus empressés pour ces dames.

227

AU MÊME

Paris, le 7 octobre 1902.

Mon cher Valéry,

Il me faudrait des pages pour répondre à votre admirable lettre. Certainement, votre amitié pour moi vous l'a seule dictée, car je ne peux pas croire et il est impossible qu'il y ait autant de choses dans ce fichu bouquin, écrit à la diable, un petit morceau de soir en soir, et avec le moins possible de souci littéraire. Je dirai comme vous : le diable, c'est que je vous connais. Je pense à votre sincérité, — de vous à moi, le contraire serait enfantin, — je me dis que rien ne vous obligeait à m'écrire cette lettre, la fin du livre vous étant ignorée, puis je relis votre lettre, et de nouveau je n'en reviens pas. Moi qui croyais avoir un de ces sens critique ! J'en suis pris à la fois d'un vaste sérieux et d'un grand rire. Comme je voudrais savoir où, dans toutes ces pages dont pas vingt ne me contentent, ah ! sur l'honneur ! vous pouvez trouver ce que vous appelez une étoffe, un timbre... Nous devrions bien en parler un soir, s'il vous est possible, en flânant sur un boulevard, à moins que vous ne préféreriez attendre la fin, et même le volume. Je viens d'arranger un peu, pour le volume, les deux premiers chapitres, pour enlever un peu le côté marlou, tout à fait faux, et pour y mettre des choses plus exactes. En réalité, je suis revenu à ce que j'avais d'abord écrit. Je ne sais quelle fantaisie un peu crispée m'avait ensuite entraîné... Tout le reste, à part dix ou quinze lignes, et une femme en moins, sera le même que dans le *Mercur*.

Dites-moi : à la page 152, — et bien examiné tout le ton du livre, — faut-il enlever ou laisser : *J'ai même acquis tant d'habileté, etc., etc.*

Ce qui m'a amené à écrire ce livre, — les amis de revue étaient Rachilde, Vallette, Herold, Jarry, et un ou deux autres, — tout le chapitre de l'enfance, sauf l'histoire, quelques lignes, de la remplaçante de Loulou — les femmes en tant que connues — la maladie de la Perruche — le chapitre de l'entrevue avec ma mère, et le chapitre de la correspondance, qui va venir, (et ces deux-là, mot à mot) — tout cela est vrai. Le côté : façon de sentir, n'a pas été cherché une seule minute, à aucun endroit. A Calais, durant ces trois jours passés auprès de ma tante et avec ma mère, j'ai senti de la façon dont j'ai écrit.

La mort de la Perruche — sa déclaration d'amour — et la remise au net du livre, chez une amie, dans le dernier chapitre, — sont de l'amusement.

Le titre me navre, mais il n'y a rien à faire.

Mon dernier chapitre répondra quelque peu à certains points de votre lettre. Je n'ai jamais arrangé une phrase. Quand une ne me plaisait pas, j'en mettais une autre, voilà tout. Cette page 183, qui n'a rien d'extraordinaire, voyons ! je l'ai écrite simplement en recomposant en moi ce qui s'y passait, telle journée, à telle heure, là-bas, à Calais, auprès de ma chère maman. Comme je le dis, je prenais des notes, que je mettais en ordre le soir. Cela m'a fait un cahier d'une dizaine de pages. Je n'ai eu qu'à lier pour obtenir mon chapitre.

Je ne croyais pas à une telle impression sentimentale.

A cette même page 183, j'avais d'abord écrit : jusqu'à quels détails intimes de sa personne mes pensées allaient... Que pensait-elle, là, en me regardant... etc., etc.

Faut-il remettre comme cela ? — ou laisser comme c'est, c'est-à-dire avec : ...Oui, tout son corps, etc., etc.

Ce que j'aurais dû faire, c'est cinquante pages, avec des phrases de catalogue, sèches, exactes, rapides. Mais personne n'aurait voulu les publier, parce que 50 pages.

Je réponds bien mal à votre lettre, mon cher Valéry. Que votre amitié me pardonne, cette amitié que j'ai cru parfois sentir si vive, et à laquelle je tiens tant, sans que vous l'ayez jamais su beaucoup. C'est si difficile à dire ! Je suis si plein de besognes, que je n'ai pas encore pu donner un instant à la petite vanité bien humaine d'avoir usé tant de papier.

Vous avez vraiment négligé de me donner de vos nouvelles et des vôtres, si je ne suis pas indiscret. Votre mère, Madame Valéry et sa sœur, comment vont-elles ? Vous voyez bien que je suis un vrai sauvage puisque j'ai continué de manquer à tous mes devoirs vis-à-vis d'elles.

A vous de tout cœur,

Je craignais un peu votre mécontentement de votre nom dans ce livre qui parfois m'arrête moi-même, surprise, chagrin, et indifférence tout ensemble.

A MADAME RACHILDE

Paris, le 12 février 1903.

Chère Madame,

Je voudrais bien prendre à la lettre la lettre extraordinaire et amicale que vous avez pris la gracieuse peine de m'écrire, mais il n'y a pas moyen. En admettant que cela fût vrai que ce mince livre soit assez bien, du moment que je n'en retire pas moi-même un tel sentiment, alors ce qu'on peut dire, ce qu'on peut écrire rencontre mon incertitude et n'y change rien. Je sais bien que lorsque je parcours quelques-uns des livres qui composent les étalages des libraires, je me demande par quel tour de force tels ou tels auteurs ont eu le courage de raconter ainsi en 300 pages, par exemple, ce qui aurait pu tenir, et si moins mal, en 150. Hier encore, lisant en flânant deux romans de Maupassant, je n'en revenais pas de tant de remplissage à propos de rien. Mais cela n'empêche pas que ce *Petit ami* ne me réjouit en rien. Si j'ajoute que je me demande maintenant — à la vérité, j'y suis fait, et ne me le demande plus du tout, — si je n'ai pas exagéré en racontant telles ou telles choses et en parlant de telle personne à la fois si près et si loin, vous voyez comme je m'emballe. Il n'y aurait eu qu'un moyen de faire un livre à peu près, qu'un moyen de me contenter : c'eût été d'écrire tout cela sans aucun ton littéraire, sans aucune (1) littéraire. Ah ! c'eût même peut-

(1) Mot sauté dans le double de cette lettre.

être été alors un livre très épatant, et je me le disais en m'amusant au fur à mesure que j'écrivais. Mais on n'est pas seul: je ne sais quelle fantaisie m'a entraîné, quelque chose que je ne me connaissais pas, surtout à mon retour de Calais, et je me suis laissé aller, pour voir ce que cela donnerait. J'avais tant résolu de marcher en me fichant des autres livres, tout en me les rappelant très bien. Mon Dieu! il se peut que je ne voie pas bien clair, tant j'ai encore toutes ces phrases dans la tête, mais tout de même, ce n'est pas immortel, non, et c'est encore tout de même moi qui suis à même de mieux voir. J'aurais cru aussi que c'était autre chose, un livre terminé. Ce que cela donne peu envie de recommencer, et comme on était plus heureux avant, quand on imitait en cachette, tel ou tel notoire contemporain. Maintenant, moi, je ris de moi-même, dont je ne reviens pas. J'ai l'effroi d'écrire, même une simple lettre. Je n'aurais de goût, et encore, ce n'est pas très sûr, qu'à recommencer ce qui est fait.

Ce que je garde de plus clair de ce livre, savez-vous, c'est bien le petit plaisir d'avoir parlé de mon enfance et de ma chère maman (dire que je ne la reverrai peut-être jamais, après l'avoir si peu vue, et qu'est-ce qu'elle pensera si elle connaît jamais ce livre?) — mais c'est aussi une amitié plus grande pour ce Mercure, qui m'a été si accueillant, si bienveillant, pour votre mari, pour Régnier, qui de lui-même a demandé à lire mon manuscrit, c'est enfin des remerciements pour vous, chère madame, qui non contente de lire ce livre avec la conscience qui vous est propre et d'en rendre compte, j'en suis sûr, avec autant de justesse que de franchise, avez encore voulu m'écrire cette lettre qui me touche, me fait sourire et m'étonne à la fois.

Je vous prie, chère Madame, d'accepter mes plus fidèles hommages.

A MONSIEUR ALFRED VALLETTE

Paris, le 23 février 1903.

Mon cher Directeur,

Je ne pourrai pas venir aujourd'hui au Mercure comme c'était convenu. Mon père décidément très mal. Il me faut retourner à Courbevoie. Vous ne me verrez sans doute pas avant quelques jours. Quelle singulière idée, pour un mardi gras, de s'habiller en mort.

Cordialement à vous.

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA WEEKLY REVIEW

Paris, 15, rue de l'Odéon, le 9 novembre 1903.

Ce n'est même pas un amateur qui vous répond, Monsieur, ce n'est qu'un lecteur. Si vous voulez ajouter: distingué, cela me fera plaisir. Il y a beau jour que je ne lis plus des romans que les titres, sauf

pour ceux qui me sont adressés, et dont il faut bien que je puisse faire des compliments aux auteurs. Je n'en suis pas moins très au courant de tout ce qui se fait et voici mon avis. Ne m'en voulez pas s'il fait tache dans les éloges dont vont être couverts deux ou trois romanciers contemporains dans les réponses de vos autres correspondants, par exemple le nom de grand écrivain prodigué à M. Anatole France, qui est bien cependant le plus bel exemple du manque de personnalité littéraire.

Je ne comprends pas très bien ce que vous entendez par l'influence sociale et intellectuelle du roman contemporain. Vous voulez parler sans doute de cette manie à la mode de mêler une idée sociale, humanitaire, etc., ou une question de morale à l'art d'écrire. Jolie littérature, que celle vers laquelle nous allons, si cela continue. On en peut juger par le commencement que nous en avons. On veut instruire, éduquer, on écrit pour le plus grand nombre. Comment, dès lors, parler d'une influence intellectuelle? Il faudrait d'abord que les romans qu'on publie continssent de l'intelligence, ce qui n'est pas possible avec un tel but. Quant à la prétendue liberté avec laquelle les mœurs y sont décrites, vous savez bien qu'aucun dessein philosophique n'y est en jeu, mais bien un tout autre. Je peux bien vous le dire, en attendant que je change: tout ce qui est roman ne m'intéresse guère. J'aime avant tout les livres qui racontent un individu, ou qui peignent une époque, le plus directement possible, presque en style d'affaires, et tous les romanciers du monde, à l'exception de Balzac, ne valent pas pour moi les mémorialistes, les anecdotiers, un Retz, un Chamfort, un Prince de Ligne, un Stendhal... Je songe à la fantaisie, au laisser-aller, à la négligence, même... Cinquante Flauberts pour un Stendhal! C'est presque une devise que je vous offre. On écrivait autrefois par plaisir, on écrit aujourd'hui par métier. C'est tout dire.

Ce qui manque à nos romanciers actuels, c'est d'être des individus intéressants en eux-mêmes, par l'intelligence ou par la sensibilité, et de ne pas savoir qu'écrire, et de n'être pas seulement de bons faiseurs de livres. Que c'est peu, de ne trouver dans un livre qu'un livre bien fait! Sans compter qu'aucun ne raconte rien, ou à peu près, que ne puisse raconter son confrère. Et ce style! ces phrases commençant par: Et! Cependant, il faut bien faire un choix, puisque vous le voulez, et alors, fixant l'objet du roman, qui est selon moi de distraire en intéressant, je nommerai M. Henri de Régnier, dans les livres de qui, ce que j'aime surtout, c'est le ton de mémoires, l'anecdote, — et M. René Boylesve. Il y avait aussi M. Hugues Rebell. Il y aurait peut-être eu Jean de Tinan. Un grand écrivain? Qui sait, après tout! Il y aura peut-être un jour M. Maurice Barrès, M. Marcel Schwob, M. Remy de Gourmont. Quant au reste, à part deux ou trois livres singuliers et moqueurs...

Laissez-moi vous dire aussi, en passant, combien il est regrettable, pour l'intérêt de votre Revue, que certains collaborateurs notoires que vous mentionnez ne soient pas dans le cas de M. Larroumet (1).

(1) La *Weekly Review* le comprenait au nombre de ses collaborateurs alors qu'il était mort.

Je vous prie de m'excuser si j'ai dépassé les trente lignes fixées, et d'agréer mes remerciements pour la publicité que vous m'offrez si gracieusement.

DUPONT Alexandre.

A MARCEL SCHWOB

Paris, 15, rue de l'Odéon, le 15 février 1904.

Cher Monsieur,

Je vous donne ci-contre les termes de la lettre que j'ai écrite à Miss Lounsberry, il y a aujourd'hui huit jours. Je n'ai encore reçu aucune réponse. Qu'en pensez-vous? Aurait-elle changé d'avis au sujet de ce travail pour lequel vous avez si amicalement pensé à moi.

J'ai écrit le même jour à Madame de Pratz. Non plus aucune réponse. Je vais aller voir si elle est à Paris.

Je commence à être vexé, au sujet du prix Goncourt, vous savez. J'avais trouvé la lettre de Mirbeau très bien, mais enfin, elle m'avait laissé calme. Après la communication d'Hennique à Théry, cela change un peu. Avoir raté cinq mille francs à cause de trois ou quatre timorés, bien pensants, et moraux à l'excès! Je ne suis pas fou de mon livre, mille fois non. Si je l'avais gardé six mois de plus, je l'aurais refait pour en enlever toute « la littérature » qui s'y trouve et qui m'embête. Mais « la peur du sujet » est un motif qui me fait rire. J'en parlais samedi à Vallette. Ce n'est pas seulement cinq mille francs que j'ai perdus, selon lui, mais aussi les trois ou quatre mille de la vente. Sans compter le ressort que cela m'aurait donné, l'espèce de stimulant, toute la petite chaleur qui vous met en train tout à fait! On travaille tant à vide, ou presque, la plupart du temps. Enfin, malgré mon four, je crois que Vallette, en tant qu'éditeur, ne me garde pas rancune, et qu'il m'accueillera encore, quand je recommencerai.

Mon meilleur bonjour à Madame Moréno, je vous prie, et croyez-moi votre vraiment dévoué.

A MONSIEUR P.-A. CHÉRAMY

1^{er} décembre 1904.

Monsieur,

Je lis dans le *Mercury* l'annonce d'un comité, sous votre présidence, pour l'érection à Paris d'un monument à Stendhal. Mon étonnement est grand, et mon déplaisir. Je me demande même si vous avez vraiment songé à Beyl en cette circonstance — si toutefois c'est vous qui avez eu l'idée. Lui, statufié, en pleine rue, tout comme un écrivain de pacotille ou un ministre d'avant-hier! Décidément, c'est vrai: l'élégance,

la discrétion, le ton, s'en vont de plus en plus. Il y avait deux choses que j'aimais: un certain quartier de Paris, et un certain écrivain. On m'a abîmé le premier avec une horreur à Gavarni, et on va porter atteinte au caractère du second, avec quelque chose du même genre. Le petit coin du cimetière Montmartre ne suffit-il pas, et n'est-il pas mieux aussi que tout ce qu'on pourra faire? Il n'est pas un vrai stendhalien qui réponde non.

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

A MONSIEUR PAUL BLONDEAU

6, rue de Hanôvre

Paris, 17, rue Rousselet, le 3 avril 1906.

Monsieur,

Vous ne m'avez pas fait perdre mon temps. C'est toujours un plaisir pour un écrivain, surtout à ses débuts, de correspondre avec un lecteur. Sait-on jamais si on en a, des lecteurs? Cela en fait toujours un. Tout de même, j'en ai quelques-uns ainsi.

Que de choses, que d'autres souvenirs, que d'autres figures j'aurais pu dire et rappeler dans le *Petit ami*. Votre lettre m'y a fait songer de nouveau tout un moment. Vous vous en doutez: on n'a pas vécu dans un quartier, et de l'enfance que j'ai eue, sans avoir beaucoup vu et retenu. Mais quoi! On me disait: méfiez-vous. Vous allez ennuyer les gens. Vos souvenirs d'enfance vous amusent, vous donnent même de l'émotion, c'est entendu. Mais les autres, mettez-vous à leur place. Alors je me suis borné, laissant de côté une foule de choses. Il faudra que je répare tout cela un jour, d'une façon ou d'une autre.

Avez-vous bien raison de me féliciter d'être resté si sentimental. Il me semble quelquefois que je l'ai été trop, ou du moins que je ne me suis pas assez caché et qu'on a dû en rire pas mal. Il est vrai que j'en avais ri tout le premier et que de ce fait c'est encore moi qui gagnais la partie. Mais qu'importe. Quand j'ai la plume à la main, un monde de choses me vient à dire et je vous écrirais pendant des heures si je m'écoutais. Mieux vaut pas. Il en est pour les auteurs qui écrivent trop comme pour ceux qui parlent trop, peut-être: c'est autant de moins pour leurs manuscrits. Vous avez dû vivre aussi dans ce quartier de la rue des Martyrs pour en avoir ainsi des souvenirs. J'ai bien connu le petit café dont vous me parlez. J'y ai même été quelquefois, dans ses dernières années, et j'y ai vu souvent ce gros Chincholle du *Figaro*, « un saint auvergnat qui porte mon nom » comme disait Scholl. Hélas! on a abîmé la fontaine de la place Saint-Georges avec une maçonnerie — j'enlève exprès la cédille — à Gavarni, on a changé le nom de la rue Bréda en celui d'Henry Monnier. Ces pauvres commerçants de la rue Bréda! Ce nom les offusquait, et ils ne disent rien de celui d'Henry

Monnier, le peintre des philistins et des épiciers, pourtant! Je vous le dis : l'ironie est partout.

Je vous renouvelle l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Vous habitez une rue que j'aime beaucoup.

A PAUL VALÉRY

Paris, 17, rue Rousselet, le 22 mai 1906.

Voulez-vous demain, mercredi, mon cher ami, entre 2 heures et 2 heures et demie, Palais Royal, dans la galerie où il y a l'Office colonial. Si non, ou si vous changez l'heure, un petit bleu. Sans rien de vous, je partirai. Nous causerons du remplacement.

Mangeurs de viande froide, vous avez bien raison, tous ces St. de brocante. Il y a longtemps que j'ai voulu parler d'eux, sur du papier. Mais le *Mercur* pas moyen. J'ai de si beaux détails, sans connaître personne, car je ne connais ni le professeur d'anglais, ni l'avoué, ni le mardiste. Il est vrai que je connais Gourmont, ce qui n'est pas peu.

Bonnes amitiés.

Galerie Orléans, il me semble.

A ADOLPHE PAUPE

Bibliothécaire du *Stendhal-Club*

Paris, 17, rue Rousselet, le 5 décembre 1906.

Cher Monsieur Paupe,

Voilà des temps que je veux vous écrire. J'ai appris à son heure la solution intervenue pour la *Correspondance*, édition chez Gougny, et un dédommagement approximatif de tous vos soins stendhaliens. Je fais des vœux pour une réussite complète. Quelles recommandations je vous ferais, très amicalement, si je m'écoutais. Veillez aux coquilles, aux fautes d'orthographe même (il y en a dans l'édition Lévy). Ne cherchez pas trop à éclairer le texte. Les noms des destinataires, leur profession, leur situation, quel intérêt? Vous ne feriez qu'alourdir, embrouiller. Sur-tout, aucune préface, de personne. Les profanes n'y trouveraient pas une jouissance de plus. Quant à nous, tous ces éclaircissements nous feraient l'effet — triste — d'une vulgarisation. Si je vous disais que je ne suis pas très gai à l'idée que la *Correspondance* ne sera plus introuvable et que tant d'autres pourront la lire.

Rappelez-moi au bon souvenir de Madame Paupe, en lui présentant mes hommages, et croyez bien, je vous prie, à mes meilleures cordialités.

Et si un portrait, pas d'autre que le Sodermark. C'est le plus beau. C'est Stendhal après la *Chartreuse*, après le *Brulard*, le vrai Stendhal. Lui-même disait que c'était un chef-d'œuvre.

Je n'ai pas oublié, je n'oublie pas le plaisir que vous m'avez donné en me procurant la vue d'autographes de Beyle.

AU MÊME

Paris, 17, rue Rousselet, le 6 janvier 1907.

Cher Monsieur Paupe,

Très aimable, de m'avoir écrit. Seulement, je voudrais vous le dire, et que vous ne vous fâchiez point : je n'aime pas les compliments. Ils me gênent, de vive voix, et écrits ils me font rire. La raison? C'est que je n'en pense pas un mot moi-même. Le jour que j'aurai changé, ce jour-là seulement je pourrai les prendre au sérieux, ou si vous voulez, avec plaisir.

Vous lisez donc le *Mercur*, que vous êtes si bien au courant? Je n'ai pas vu votre «ennemi intime» — le mot, presque le jeu de mots, même, m'a bien fait rire! — depuis plusieurs jours. Je pense à votre lettre et je me demande si je dois la lui montrer. Ce qui m'embarrasse, ce sont les éloges que vous faites de son roman du *Mercur*. Ah! s'il n'y avait que la première partie, c'est-à-dire les éreintements, combien ce serait plus simple! Je n'hésiterais pas à courir les lui faire lire.

Vous pouvez vous moquer tant que vous voudrez de vos lettres, de votre style, etc. Des lettres de gens qui écrivent des livres ne valent pas les vôtres. Vous avez un de ces sans- façon, une de ces rondeurs... Vous aurez été, et vous serez, homme et correspondance, un bel appendice stendhalien.

Aller vous voir, et avec ce bon M. Coffe? Avec plaisir, certes. Mais que dites-vous d'attendre un peu un meilleur temps. Je ne vais pas vous voir davantage non parce que je vous oublie, mais parce que je n'aime pas cramponner les gens. Le travail aussi, la vie, la gloire, les cent petites occupations de chaque jour.

Saluez de ma part Madame Paupe, je vous prie, et croyez bien à mes meilleures cordialités.

AU MÊME

Paris, 17, rue Rousselet, le 3 mai 1907.

Cher Monsieur Paupe,

J'ai bien reçu votre lettre et j'en prends bonne note, comme on dit dans vos administrations. Relativement à M. de Gourmont, comme vous jugez vite, et mal. Au contraire de ce que disait M. Talleyrand, le premier mouvement, chez vous, n'est pas généreux. Je m'explique. M. de Gour-

mont ne fait jamais ses services que plusieurs jours après la mise en vente. Hier, au *Mercury*, il a signé, devant moi, et en me le disant, un exemplaire du *Cœur virginal* pour vous. D'autre part, le service de la librairie est assez chargé, il n'y a pas qu'un seul service d'auteur à expédier, et les volumes, quelquefois, ne parviennent aux destinataires que 4 ou 5 jours après que l'auteur a fait son service. *Ergo* : faites-en vous-même des excuses à M. de Gourmont, qui s'est fait un plaisir le premier de vous envoyer son livre.

Quant à moi, très flatté des soins que vous prenez des premiers éléments de mes œuvres complètes, mais combien perdu ce beau zèle. *Le Petit Ami* dans le *Mercury* ne ressemble guère à celui en volume — *In Memoriam* et *Amours* seront un jour réunis en volume, augmentés et complétés (un volume dont je vous accablerai). Quant à m'avoir au complet avec cela, jolie illusion, vous savez. Avez-vous, en effet, quatre petits ouvrages de moi, mes premiers, et d'ailleurs fort oubliés : *Eaux et Forêts*, poèmes — *La première nuit d'un innocent*, roman — *Les Doubles déflo-rées*, réponse à M. Marcel Prévost — *La Marche funèbre des Chopins*, souvenirs d'un vieux beau — sans compter bien des articles dans le *Mer-cure*, dont quelques titres seulement me reviennent : *Sur l'utilité des incendies* — *Les Bienfaits des épidémies* — *Le Vice et la Débauche comme règles de morale* — *Un nouveau moyen de reproduire l'espèce humaine* — *Les cérémonies religieuses et guerrières dans la planète Mars* — *Les Beautés de la Nature d'après le système Gall* — *Un épisode de la Révolution française : la fausse exécution de Louis XVI*, etc., etc. Non, vous n'avez pas tout cela, n'est-ce pas ? Alors, vous voyez ! Il faut bien que ce soit vous pour que je manque ainsi à l'habitude que j'ai de ne jamais parler de ce que j'ai fait.

Je vous envoie mes meilleures cordialités, avec mes hommages pour Madame Paupe.

AU RÉDACTEUR DU *CHARIVARI*

Paris, le 1^{er} janvier 1908.

Monsieur et Honoré Confrère,

J'ai lu votre article, dans le *Charivari*, sur la rencontre de Stendhal avec cette anglaise à laquelle il fit prendre Saint-Sulpice pour Notre-Dame et l'Institut pour les Invalides, — cette dernière indication déjà pas si fantaisiste. Vous sollicitez des éclaircissements de MM. Paupe, Stryenski et Léautaud pour savoir si cette Anglaise ne fait pas qu'une avec cette Lady Morgan dont il est parlé dans le *Brulard*. Que ne vous adressez-vous à M. Coffe que l'année 1906 et la *Chronique stendhalienne* nous ont révélé à l'instar de *Lucien Leuwen* ? Pour être si récent, ce beyliste n'est pas moins à la hauteur que ceux que vous nommez, et il vous donnera aussi bien qu'eux un renseignement qui compliquera encore la question.

Tous mes souhaits pour la nouvelle année, Monsieur et Honoré Confrère, et croyez bien à mes sentiments les plus charivaresques.

DUPONT ALEXANDRE.

A ADOLPHE PAUPE
Bibliothécaire du *Stendhal-Club*

Paris, le 5 février 1908.

Cher Monsieur Paupe,

Je vous remercie de vos deux coupures de catalogue. Je n'en profiterai pas, pour deux raisons. D'abord, j'ai depuis longtemps le *Cordier* (un grand volume carré, à couverture de parchemin blanc, si c'est bien le même ? — j'ai la paresse de chercher dans mon placard —) et le volume Ancelot, du moins la petite édition, sans illustrations. Ensuite, je n'achète jamais de livres. Cette acquisition — car l'Ancelot m'a été donné par mon ami Van Bever — date d'un temps que j'avais quelque argent momentané. Depuis, ma vie est redevenue très étroite, mes ressources très restreintes, malgré un emploi de bureau de 9 heures du matin à 6 heures du soir. Quand j'y songe, même, étant donné l'âge que j'ai déjà, je ne ris pas très fort.

Avez-vous lu dans le *Figaro*, ou le *Temps*, je ne sais plus très bien, il y a quelque temps, l'histoire d'un *Saint Simon* existant à Rome, tout entier annoté de la main de Stendhal. On en a offert 2,000 francs à son propriétaire, qui n'a pas trouvé l'offre suffisante.

Je vous remercie de votre autorisation et de vos renseignements pour vos lettres. J'y penserai quand je reverrai Henriot.

Si Coffe et Gourmont peut être la même chose, Bury, tout en étant aussi Gourmont, n'est du moins pas le même. Bury est exactement le pseudonyme d'un frère aîné de Gourmont — Honoré de Gourmont — qui a un peu écrit dans sa jeunesse, et qui, repris, sur le tard, du besoin d'écrire, a obtenu la rubrique des journaux. Mais motus, et ne dites pas surtout que c'est moi qui vous ai renseigné.

Votre date de 1954 m'a fait rêver. Qu'il y aura beau temps que nous aurons tous déménagé.

Cordialement vôtre.

A MONSIEUR CHARLES-HENRY HIRSCH

Paris, le 16 octobre 1908.

Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre, qui m'a plus touché encore qu'elle m'a fait plaisir. Occupé comme vous l'êtes, vous avez bien autre chose à faire que d'écrire des lettres de complaisance. J'ai vu dans la peine que vous avez prise un témoignage de sympathie d'autant plus sincère.

J'ai attendu pour vous remercier. Je voulais vous rendre la pareille, vous écrire une jolie lettre. Mais cela ne vient pas. Je suis embêté. Je n'ai pas du tout l'esprit amusant. Ne m'en veuillez pas.

C'est vrai qu'on m'a rapporté l'appréciation en question. Mais si vous croyez que j'en ai été fâché ! Amusé, au contraire, et plein de réflexions, et je ne l'ai rapportée que pour communiquer cet amusement, sinon ces

réflexions. Maintenant, il se peut très bien que j'aie raté, que mon ton n'ait pas du tout été en rapport. Je suis si maladroit, si ignorant des subtilités du style. Je regrette bien d'avoir attendu si tard pour écrire. Des amis m'asurent que j'aurais pu avoir du talent. Mais des amis? Je les soupçonne de se moquer de moi, entre eux.

Peut-être, pourtant, ont-ils raison? Savez-vous, Monsieur, que j'ai été honoré récemment d'une bien belle offre? Celle de faire la critique dramatique dans une nouvelle revue, — et accompagnée de compliments! Le directeur est M. Adelsward de Fersen. Peut-être connaissez-vous? Dans ma bourgeoise ignorance des noms littéraires, je me suis renseigné. On m'a parlé d'une certaine réputation... Et puis, je n'avais pas donné ma démission au *Mercure* pour m'enchaîner ailleurs! Bref, j'ai refusé. Je me prends quelquefois à le regretter. On disait notre oncle Sarcey. On aurait peut-être dit notre « tante » Boissard.

Je ne veux pas vous quitter sans vous remercier des vœux que vous m'adressez pour « un bel hiver ». Vous n'avez pas cru si bien dire, certainement, toucher si juste. C'est comme M. Fontainas. Je lisais tout à l'heure sa première chronique. Je vous le dis entre nous : j'en ai été surpris. Je ne dis pas cela parce que je la trouve très bien. Mais comment ce monsieur que je connais à peine a-t-il fait pour si bien me connaître? Sans doute, il me raille un peu, en disant que je ne parais pas mon âge. C'est un compliment qu'on fait aux vieillards pour les consoler d'être vieux. En soi-même, on se réjouit d'être plus jeune. Ainsi a fait M. Fontainas. Mais comment a-t-il su la société tranquille au milieu de laquelle je vis. Je n'en rougis pas, j'aime les bêtes, et je sens même souvent que je n'aime plus qu'elles. A un âge où on est revenu de bien des choses, elles restent seules à m'enchanter, mystérieusement, et tendrement.

Croyez-moi, Monsieur, votre dévoué et reconnaissant

Maurice BOISSARD.

A ÉMILE HENRIOT

Paris, le 27 avril 1909.

Mon Cher Ami,

La petite note du *Charivari* sur mon adopté et que tout le monde a lue au *Mercure*, m'a ravi. J'aime tant les bêtes... à quatre pattes! Un petit détail, cependant. *Ami* n'est pas un caniche. C'est là le nom vulgaire, celui qu'on donne en gros à trois ou quatre espèces de chiens. De son vrai nom générique, c'est un barbet. Lisez tout le bien qu'en disent les naturalistes, — (dans le *Larousse*).

Un autre détail, autrement grave. Il concerne mon chat, *Boule*, que vous connaissez aussi. Je lui ai lu la biographie charivaresque, c'est-à-dire pleine d'esprit, qu'*Ami* doit à votre bienveillance. Si vous aviez vu son air faussement dédaigneux, cachant une intense jalousie! Sous ses manières discrètes, ce chat est comme M^{me} de Noailles: il aime beaucoup la réclame.

Quant à ce que vous dites de l'appétit d'*Ami* pour les œuvres littéraires, c'est malheureusement exact. J'ai même eu dernièrement une alerte assez chaude. Le *Mercure* imprime en ce moment un livre de M. Emile Magne. *Ami* a failli, l'autre jour, en dévorer le manuscrit. M. Magne était présent. Il a fallu toute la bonne humeur qui ne le quitte jamais pour conjurer une perte irréparable. J'ai toutefois une consolation dont l'importance ne vous échappera pas. M. Paul Adam n'est pas des auteurs du *Mercure*. Ainsi, *Ami* ne verra jamais un de ses ouvrages. Sans cela, je ne serais pas tranquille. A huit mois, le sens critique, même chez un chien, n'est pas très développé. S'il voyait un manuscrit de ce grand auteur, *Ami* serait capable de n'écouter que son appétit, et cette littérature est si indigeste qu'elle pourrait lui être fatale.

Nous vous serrons tous les trois la patte très cordialement.

A ADOLPHE PAUPE
Bibliothécaire du *Stendhal-Club*

Paris, le 23 juin 1909.

Cher Monsieur Paupé,

J'avais oublié de vous le dire. C'est Stryenski qui m'a envoyé le niais en question. Ainsi, vous voyez, le lui adresser, cela ne prendrait pas.

Quant à la *Vie amoureuse de Stendhal*, n'est-ce pas que c'est beau? On copie des phrases d'un auteur. On les met bout à bout, en reliant par d'autres phrases qui n'en sont que la répétition. Exemple :

A cette époque, Stendhal était très gêné. Il écrivait à son père de lui envoyer de l'argent. « Mon cher papa, je suis excessivement gêné. Envoie-moi un peu d'argent. »

Trois cents pages de morceaux de ce genre et on a un volume et on est un auteur. Avouez que c'est pour rien.

Je vous remercie pour *Stendhal et l'Angleterre*, mais je n'ai aucun endroit. J'ai d'ailleurs lu votre préface dans l'exemplaire de Gourmont. Elle m'a plu pour sa bonhomie et son esprit, et Gourmont m'a dit que tout l'ouvrage est bien fait et fort intéressant.

Vous ne douterez plus de la niaiserie de l'attaché quand vous l'aurez entendu débiter ses phrases, vanter ses relations, mêler la politique et la littérature, et parler de Stendhal comme d'un frère. Il a dû le découvrir il y a huit jours. Il m'avait demandé un rendez-vous par lettre. Poliment, je ne lui avais pas répondu. Un matin, il m'est tombé dessus au *Mercure*. Un bluffeur, de plus.

Ce jeune politicien, — comme Mélià, qui se prépare à être député, ce qui sera un bien pour les lettres, — est venu un jour demander à Vallette de lui accorder la firme du *Mercure* pour deux volumes qu'il faisait imprimer. Accordé. Et il fait suivre sa signature, dans la lettre qu'il m'a écrite, de ceci, pour se donner de l'importance : 3 volumes au *Mercure*. Il ne se doutait pas de mon emploi dans la maison et que j'ai dans mes besognes la confection du Catalogue.

Bonne poignée de main.

24 juin 1909.

J'avais cette lettre dans ma poche pour la mettre à la poste quand j'ai trouvé votre lettre en arrivant au *Mercury*. Beaucoup de vrai dans ce que vous me dites de mon caractère d'après mon écriture, mais rien à beaucoup envier. Comment n'être pas modeste, quand à près de 40 ans on n'a rien fait? Le contraire serait comique. Nonchalance, hésitation, manie de la rêverie, manque d'ambition, manie de la réflexion, tout cela m'a déjà fait manquer quelques bonnes occasions. Un amour extrême pour les animaux est venu par dessus le marché manger encore une bonne partie du peu de temps que j'ai à moi. Ma vie est un tableau que je m'amuse à regarder tous les soirs, de 9 heures à minuit, enfoncé dans un fauteuil, et sur lequel il n'y aura peut-être un jour rien d'écrit, ou si peu! Mais je ne suis jaloux de personne. Je ne changerais pas ce que je suis pour être un autre. J'ai le bonheur de n'avoir pas grand regret de grand chose et je sais rire de moi encore plus que des autres.

Quant à Gourmont, vous ne vous trompez pas. C'est quelqu'un de tout à fait remarquable, et au nombre des premiers. Il faut de plus l'estimer autant qu'on l'admire, pour sa vie isolée, fière, libre : l'homme qui n'a jamais rien demandé. Pour moi, l'amitié qu'il a pour moi, sans que j'aie jamais rien fait pour la mériter, et dans laquelle il n'entre de sa part pas la moindre supériorité, la moindre morgue — la camaraderie la plus simple, la plus franche, me laissant toute ma liberté, ce qui est encore à son éloge — aura été un des grands plaisirs de ma vie (ils sont rares).

Bonnes vacances, heureux homme.

AU MÊME

Paris, le 10 juillet 1909.

Cher Monsieur Paupe,

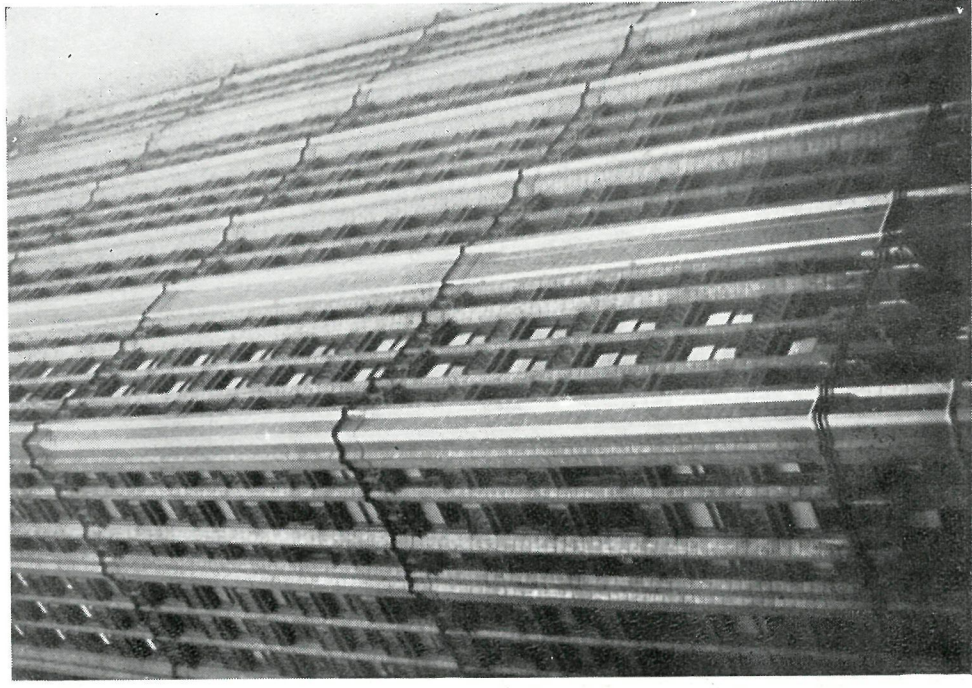
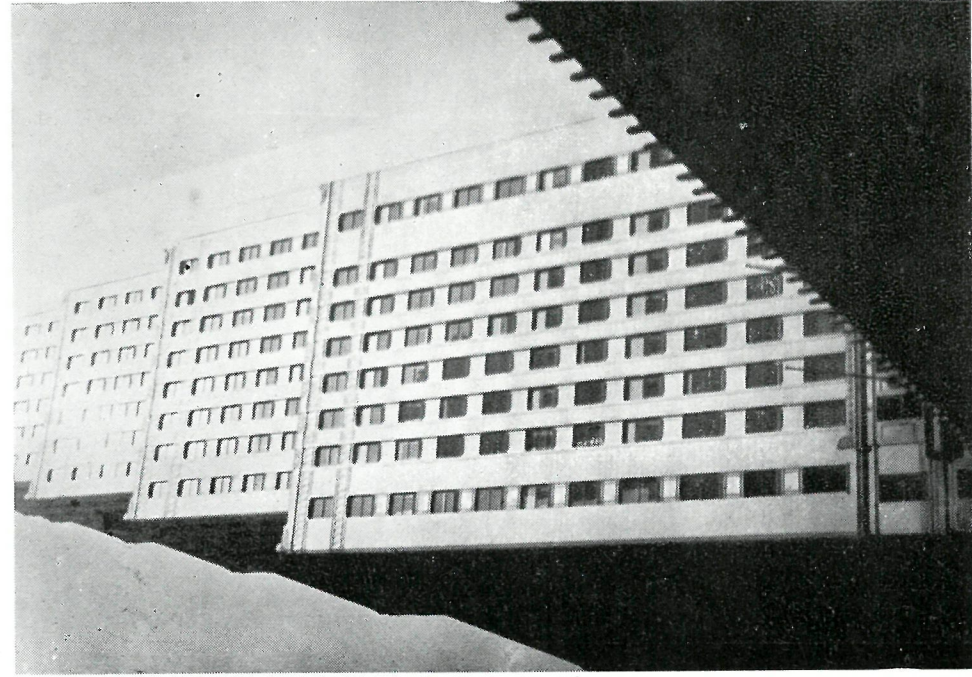
Je suis un peu en retard pour vous répondre. Excusez-moi.

J'accepterai avec plaisir l'invitation que veut bien me faire Madame Paupe. Elle ne s'est pas trompée sur mon compte. C'est toutes les bêtes que j'aime. Même, je les aime trop. Ma vie en est un peu gâtée. Un chat sans gîte, un chien perdu, un cheval maltraité ou blessé, et voilà une journée fichue. Je porte chaque jour la pâtée à trois chats qui vivent abandonnés dans un coin de mon quartier. Il y a deux mois, j'en avais trois autres dans un autre endroit, mais disparus. On a dû me les tuer. Il m'arrive de temps en temps de reconduire, et souvent au diable, un chien égaré avec son adresse sur son collier. Je fais hospitaliser, ah! sans grand plaisir, tel autre que je trouve perdu sans collier, ainsi que des chats quand ils sont trop exposés. Au mois de mars dernier, j'ai même recueilli pour mon compte personnel un jeune fou de barbet trouvé dans la rue, crotté... comme un barbet, c'est bien le cas de le dire. Ce qui me fait avec mon chat deux bêtes chez moi. Et cela est loin de me contenter. Si je m'écoutais, et si je le pouvais, je ramènerais une nouvelle bête chaque semaine. Etre un peu à mon aise, et pouvoir avoir un petit pavillon, avec un bout de jardin, pour y avoir des animaux et de toutes sortes! J'y pense souvent. Rue Rousselet, j'avais mon évier envahi de fourmis : je leur mettais du sucre chaque soir, et je vous

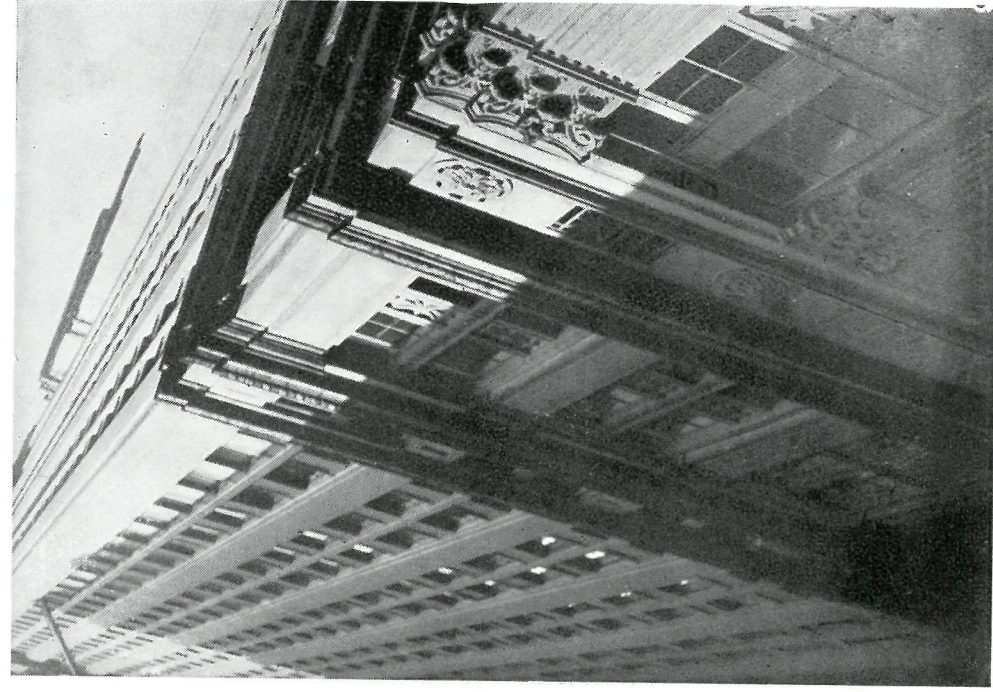
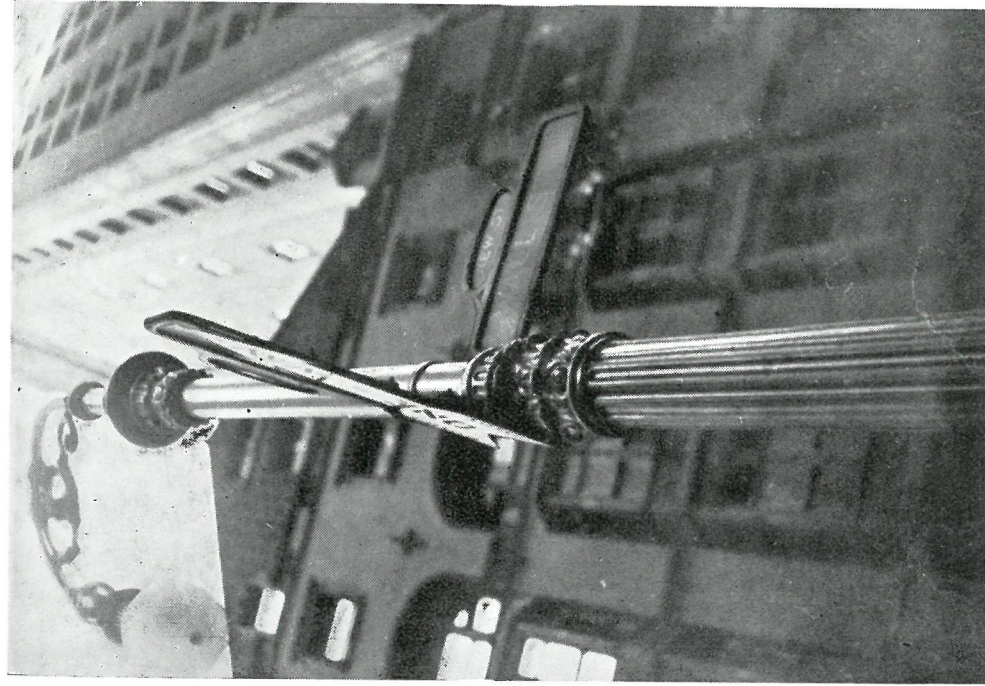
Images de New-York



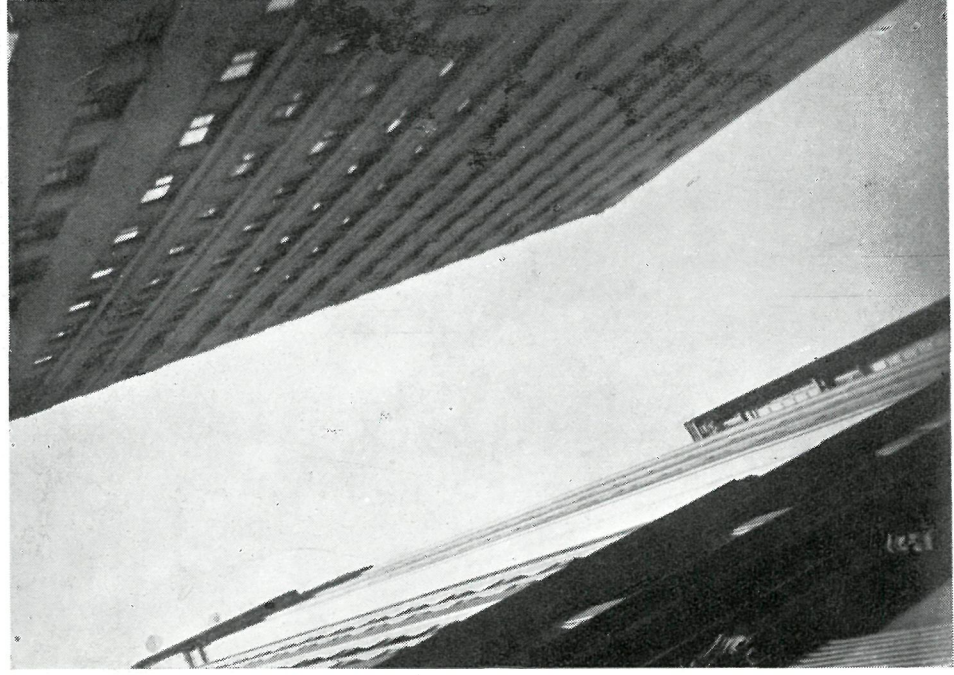
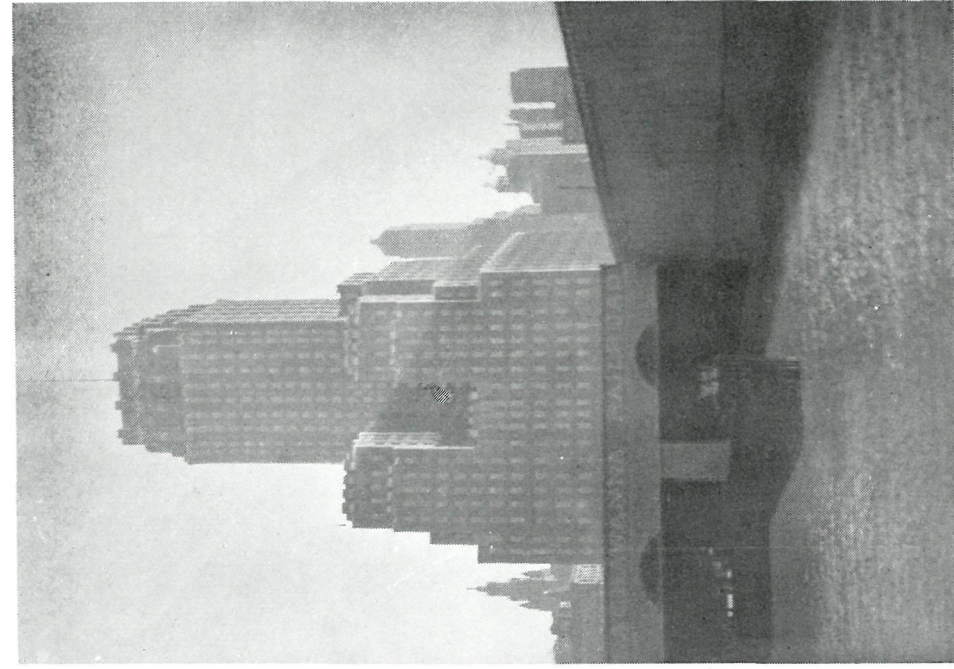
New-York : Central Building, la nuit



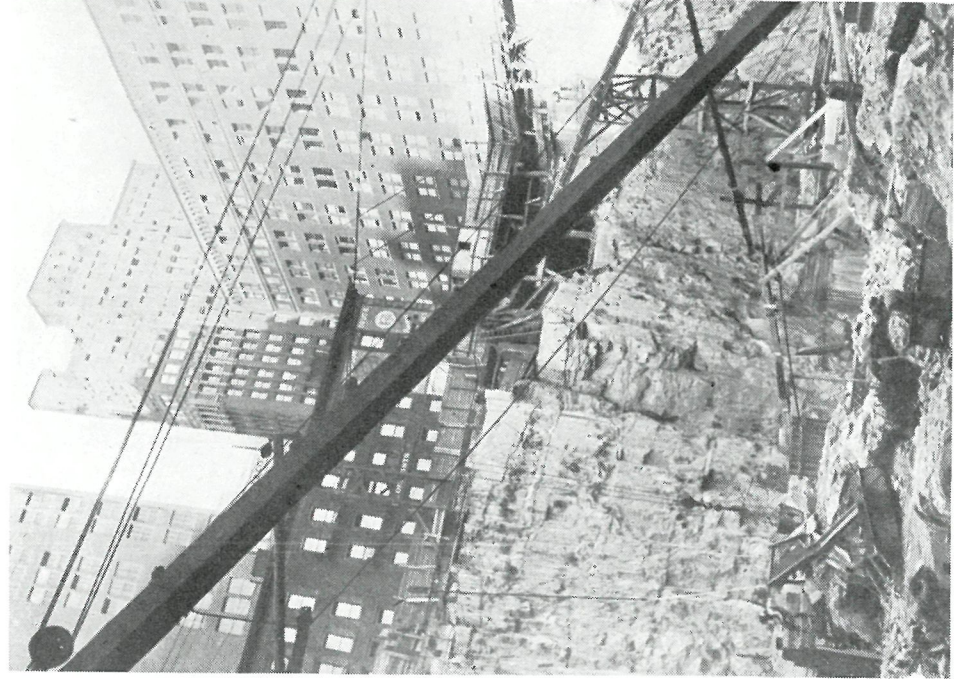
New-York vu par Bérénice Abbott



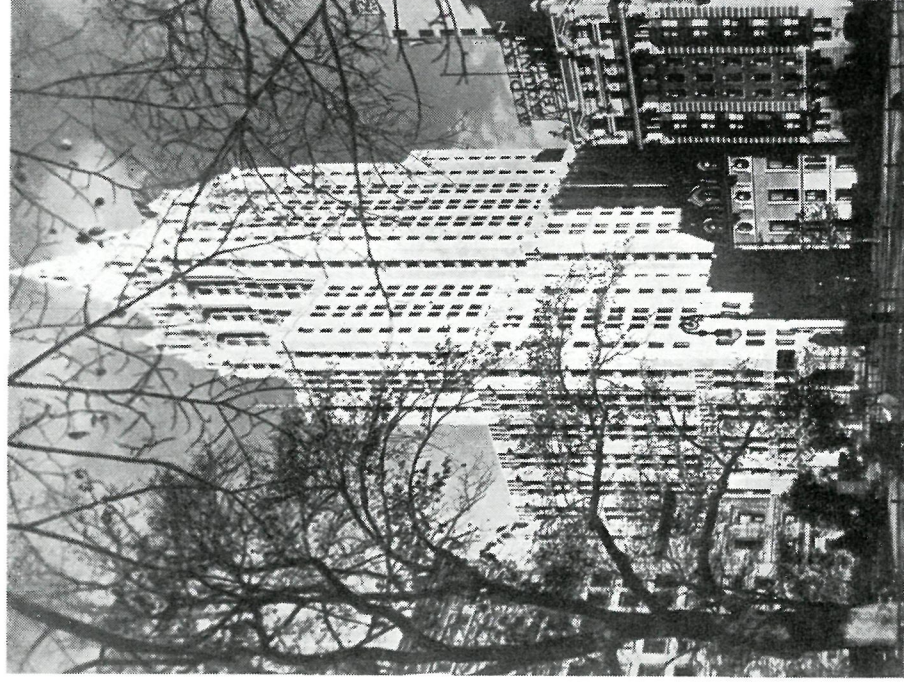
Photos Bérénice Abbott



Photos Bérénice Abbott



Naissance d'un building



Madison Square : quarante étages

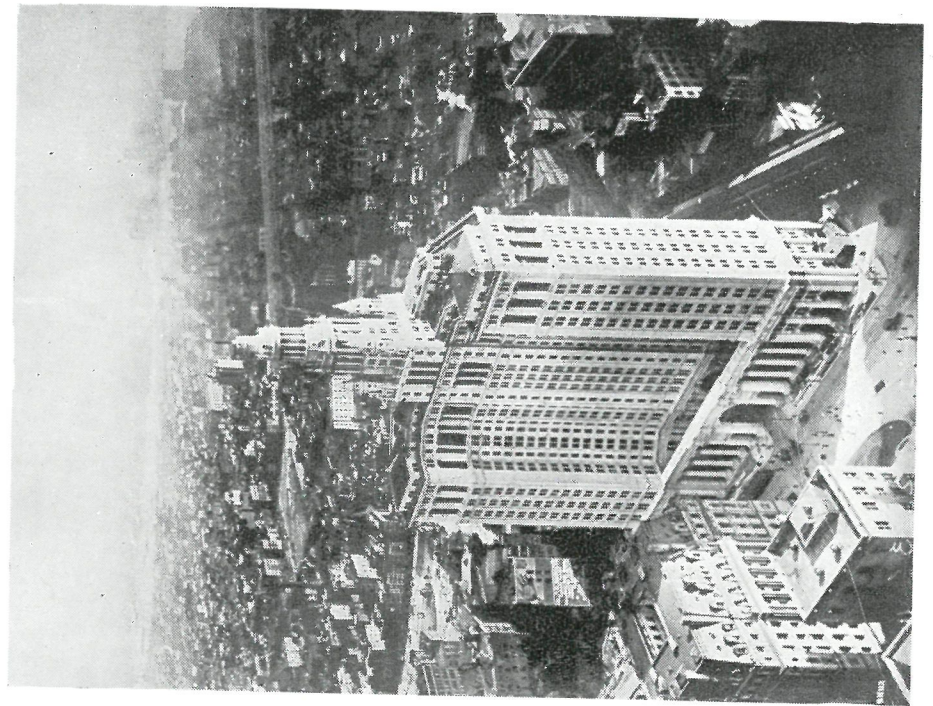


Le centre médical de Broadway

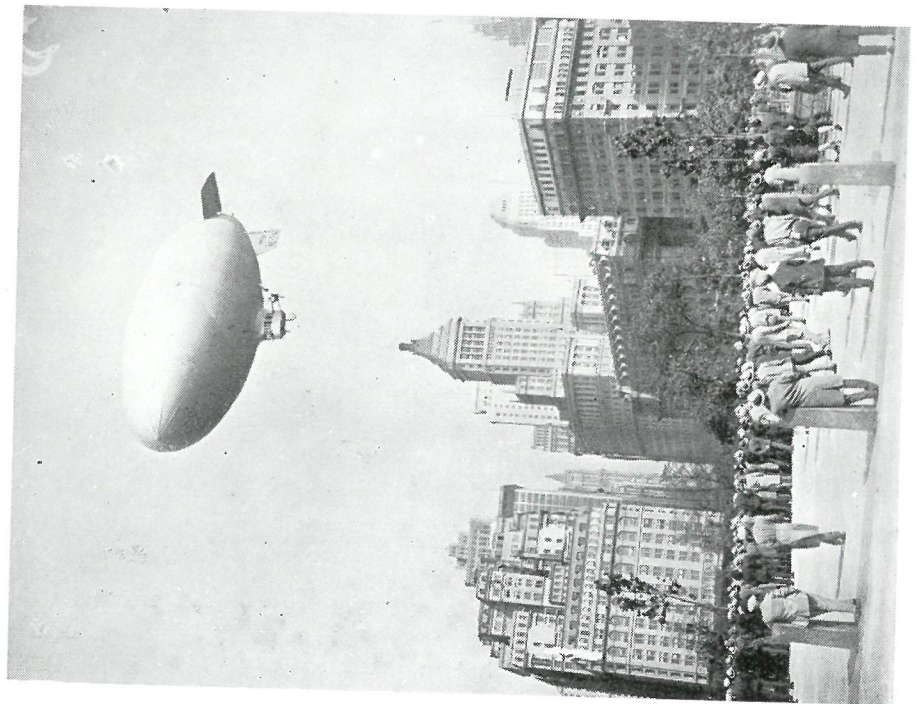
Photo Acta



New-York, la nuit, vu de l'Hudson



Au cœur de New-York



Au-dessus de New-York



L'Hudson

garantis que dans chaque maison où j'habite, les oiseaux du voisinage ne sont pas longs à me connaître, et à arriver à la volée dès que j'ouvre ma fenêtre le matin. Je m'arrête. J'aurais l'air de vouloir me faire de la réclame. Vous voyez que j'ai de quoi m'entendre avec Madame Paupe. Cela me changera des grossièretés de certains concierges de ma rue, aussi bêtes que brutes, qui ont l'air de me considérer comme un phénomène parce que je m'intéresse, non pas seulement en théorie, mais en action, aux animaux. Il y a quelques mois, un dimanche, sous une pluie battante, j'aperçois un chat sur le toit d'un pavillon à un étage presque en face chez moi. Je m'informe. On a effrayé ce chat. Il a grimpé là par peur. Aucun moyen de redescendre. Je mobilise des échelles, deux gamins, un panier. Nous montons retirer ce chat. Je donne cinquante sous aux gamins pour leur aide. Si vous aviez entendu les concierges amassés à nous regarder! Cinquante sous, pour un chat! Il m'aurait fallu faire la quête, je n'aurais pas trouvé un sou, un seul. J'aurai tout dit avec ceci : On dit « Une maison sans enfants n'est pas une maison ». Je dis, moi : « Une maison sans bêtes... »

Vous m'avez encore fait un grand plaisir avec *Stendhal et l'Angleterre*. Vous êtes un charmant homme et je ne sais comment vous remercier.

Présentez mes hommages à Madame Paupe. Vingtras, quand on lui parlait d'un nouvel individu à connaître, demandait : « Sa redingote m'ira-t-elle? » Moi je demande : « Aime-t-il les bêtes? » C'est mon point de départ pour ma sympathie. Avouez que vous ne vous doutiez pas que j'étais à ce point. C'est ainsi, pourtant. On blague, on fait de l'ironie, on égratigne de son mieux, et il suffit des beaux yeux tendres d'une bête pour faire de vous l'individu le plus sensible, le plus affectueux, le plus charitable. Je demande le Prix Monthyon.

Je vous serre la main.

A REMY DE GOURMONT

Paris, le 22 septembre 1909.

Cher Monsieur de Gourmont,

Je serai tout de même un peu avec vous à Rouen, le temps que vous lirez ces lignes. Votre carte m'a rappelé les trois jours que j'ai passés là avec vous. Le paysage doit être beau en effet en ce moment, dans la brume légère de la saison. Je me suis tenu à quatre pour ne pas aller avec Dumur le revoir et vous y retrouver. Je voyais déjà votre surprise, à 7 heures, au Café du Commerce, à votre table du coin, quand nous vous aurions abordé tous les deux, Dumur d'un côté, moi de l'autre. Dumur, encore, vous l'attendiez, lui! Mais moi! Nous aurions bien ri tous les trois. Ce sera pour une autre année. Le diable est de savoir laquelle. Mais je vois bien que Rouen est devenu pour vous un quartier général de vacances. J'ai du temps devant moi.

Vous savez que Paupe m'avait écrit pour me demander mon avis, et surtout le vôtre, sur ses travaux dans l'Intermédiaire. Il m'a écrit de nouveau et j'ai dû lui répondre. Ma foi, j'ai dit le vrai, et que vous n'aviez pas été transporté d'admiration. Ce pauvre Paupe vient de m'écrire à ce sujet. Il est navré. Il regrette de n'avoir pas suivi son premier mouvement, qui avait été de me soumettre sa « fantaisie ». « Mon intention était

excellente, dit-il, — et il ajoute: comme celle de l'ours du fabuliste, sans doute. » Enfin, il veut que je vous ramène à l'indulgence, comme il dit, car il vous estime et vous aime, et reconnaît que vous n'avez eu que d'excellents procédés envers lui. Les deux extrêmes, quoi! Je dois le voir prochainement. Je lui donnerai l'absolution.

Votre dernier *Epilogue* m'a ravi, et aussi le mot final de vos prochains *Journaux*... : « Nous autres qui ne sommes pas académiques. » Je peux bien vous faire des compliments, pendant que vous êtes en province. Ici, quand je vous vois, il n'y a jamais moyen. C'est trop difficile. Et puis, vous êtes si simple, si cordial, et vous savez laisser vos amis si libres! Je sens fort bien tout cela, et son très grand prix, si je n'en dis rien. Les grandes admirations sont sans doute comme les grandes douleurs. Elles sont muettes.

Bonjour à Rouen pour moi, et à Dumur, s'il est encore votre compagnon, et une bonne poignée de main.

A CHARLES-HENRY HIRSCH

Paris, le 17 août 1912.

Mon Cher Hirsch,

Vous n'avez pas de chance. Le patron est absent. C'est moi qui ouvre le courrier. J'ai lu votre lettre accompagnant votre prochaine chronique, et dans celle-ci les commentaires dont vous accompagnez les citations de l'article de Billy.

Merci. Je vois que je suis pour vous comme les enfants auxquels il ne faut faire nulle peine, même légère. Et rassurez-vous. Il n'y a rien dans votre commentaire qui puisse me mécontenter. Je voudrais bien voir d'ailleurs que je me fâche de l'appréciation de quelqu'un sur mon compte. Libre moi, mais libres les autres aussi.

L'article de Billy? Mon Dieu! j'avoue que le premier jour... Vous me croirez si vous voulez : je n'étais pas gai. Je peux vous le dire. Je l'ai dit à Billy lui-même. Je retirais de cela la même impression que je retirais autrefois des interviews de Huysmans, qui me faisaient dire : Mon Dieu! que cet homme doit être peu intelligent! — Je regrettais quelques nuances... Après cela, on m'a dit que je me trompais, que c'est au contraire très bien. Très bien? On peut dire beaucoup de choses, par là.

Quant au croquis qui vous inquiète pour mon goût, mais non! je le trouve même plutôt juste. Vieil acteur de province? Cela rentre assez dans ma rubrique. Je puis même dire dans ma famille. J'aime mieux cela que le curé défroqué. Il y a, je sais bien, la petite cravate de paysan qui va au marché? Mais quoi! Billy ne pouvait tout de même pas me montrer sous les aspects d'un jeune premier mondain. Je sais bien que j'ai un côté un peu caricature. Billy l'a pigé, comme on dit. Il a bien fait. Il aurait même eu tort de l'éviter. Je ne me serais pas reconnu. Je me demande seulement, étant données l'immense publicité des *Soirées de Paris*, et celle non moins immense du *Mercury*, si j'oserai encore me montrer dans les salles de spectacle l'hiver prochain.

Quant aux bêtes, je pourrais vous dire là-dessus bien des choses. Je ne les aime pas par dépit. Je n'ai de dépit de rien. Je n'en ai que de

moi-même. J'ai la même charité pour les gens que pour elles. Il est bien vrai pourtant que je n'aime rien tant que la solitude et le silence, au milieu de ces animaux qui me mangent ma vie, je le sais bien, je me le dis moi-même. Mais qu'y faire? C'est devenu une passion que je sens bien incurable.

Tenez. Je viens de recevoir le dernier Bulletin de la S. A. P. relatant la distribution des récompenses. J'y lis ceci :

« Bataillon, chien de régiment, 22^e colonial, Toulon. Chien braque, âgé de 12 ans. A fait les campagnes de Chine et de Madagascar, a assisté aux différents combats auxquels a pris part au Maroc le 22^e colonial. Nommé sergent par le régiment. »

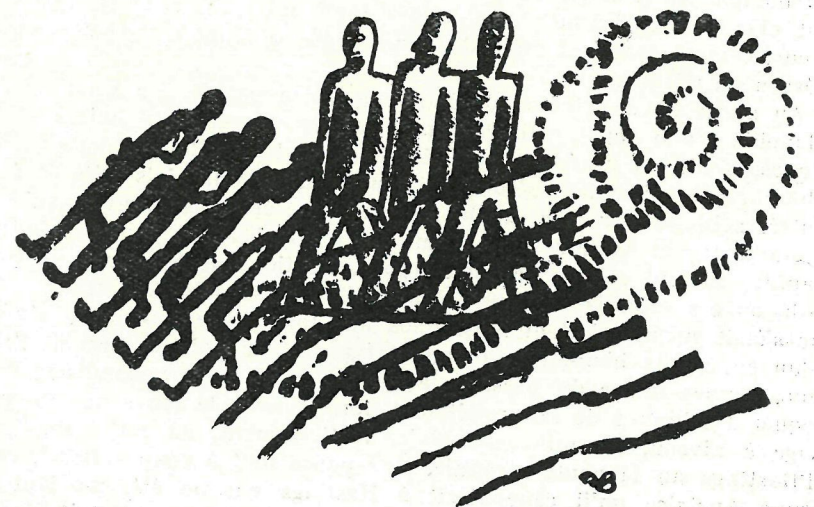
Ah! bigre, je ne suis pas chauvin, ni même très patriote. Mais cette brave bête... Je la verrais, je crois bien que je crierais, pas : Vive l'armée, non, ce serait trop, mais, mon Dieu!... Vive le Bataillon!

Surtout ne perdez pas votre temps à m'écrire sur tout cela même deux mots. Je sais que vous travaillez beaucoup. C'est même une raison pour laquelle je vous rends bien la sympathie que vous m'avez toujours montrée. Sympathie d'un homme qui avait rêvé de travailler, lui aussi, de vivre seul, de n'avoir aucun lien, d'être un écrivain un peu connu, d'habiter rue de Richelieu, d'être répandu, de voir des gens, de les regarder, de les écouter, et de faire avec tout cela des choses... Ah! c'est d'une riche ironie.

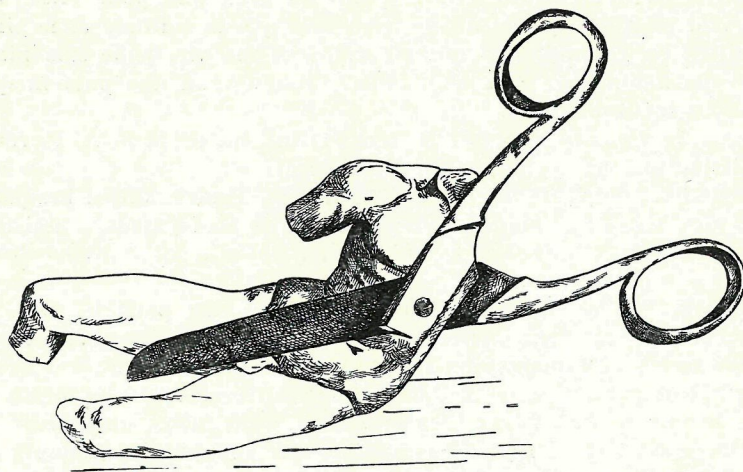
Présentez, je vous prie, mes hommages à Madame Hirsch, et croyez bien à ma vive cordialité.

Une chose encore que je ne puis me retenir de vous dire : ce n'est pas moi qui ai coché sur les *Soirées de Paris* le titre de l'article de Billy. Je ne m'en suis aperçu qu'en préparant l'envoi de votre paquet.

(A suivre.)



Frits van den Berghe



Marc Eemans

PORTE DONNANT SUR LA VOIE

par

EDMOND GRÉVILLE

C'est au mot fin que commence l'histoire. Tant que le film durait, Max, dans un bain d'images douces, enchevêtrées selon un rythme si normal qu'elles semblaient montées sur roulement à billes, se livrait au bonheur de voir sans en mesurer l'importance. Mais lorsque « fin » eut clos l'épanouissement des ondes lumineuses, Max sentit que son cœur, comme gonflé et distendu par quelque courant d'air subit, serait désormais flasque.

Au sortir de ce Cinéma de Banlieue où le peuple, les yeux encore blanchis d'une route californienne à trottoir large, à palmiers athlétiques, tâtait les pavés inégaux d'une rue sale de Bois-Colombes, Max cherchait à saisir les raisons de son trouble. Mille fois déjà il était entré, sollicité par une cloche crépitante, s'était assis, avait subi le panorama rectangulaire d'un film; mais jamais, bien que des larmes rapides eussent exagéré, en son regard, les flous de Sjostrom, de Griffith, ou ces brouillards dans lesquels Charlot sans logis s'attarde, Max ne s'était surpris flottant ainsi dans une torpeur sentimentale, pénétré d'un spongieux bien-être. Comme il tournait au coin et prenait l'avenue, coupée là-bas du passage lent d'un train de marchandises, dans lequel des bidons de lait reflétaient, tour à tour, le feu rouge du passage à niveau, ce qui ressemblait, verticalement, au reflet du fanal d'Hastings sur la houle arrondie, Max pensa tout à coup à Beryl, cette jeune Anglaise qu'il rencontrait à Hastings chaque été, pendant un préceptorat annuel. Max comprit alors que le malaise subi était d'ordre

passionnel, car n'avait-il pas été dans le même état le premier soir de promenade avec Beryl? Mais aujourd'hui, une analyse soigneuse lui démontrait que son état était plus grave encore. Il n'avait jamais senti un bouleversement aussi profond ni pour Beryl — nom si joli que sa propriétaire elle-même l'employait sans cesse à la place du pronom personnel : Beryl va s'asseoir, Beryl a sommeil, au lieu de : je vais m'asseoir ou j'ai sommeil — ni pour Germaine, première chez Paquin, que Max aimait à cause du nom des toilettes qu'elle essayait à ses clientes : *Belle de Nuit*, *Cent à l'Heure*, *Comprenez-Moi*; ni pour Madame Fray, dont la chevelure passepoilée de blanc avait pendant l'amour des scintillements de rivière. C'était bien à un sentiment érotique que Max avait affaire, mais plus fort que tout sentiment jusqu'alors éprouvé par lui; et par quel secret mécanisme, en était-il soudain heurté, au sortir d'un spectacle banal, choisi sans préméditation?

Ces calculs avaient conduit Max jusqu'au passage à niveau. Avec un dernier remous de ferraille, le fourgon, coiffé de sa guérite vitrée, tombait dans la trappe d'un virage, se déroba à Max, entraînait dans le mystère. Mais les bras à claire-voie ne basculèrent point. Un rapide arrivait en sens inverse, traversait les yeux et les oreilles de Max qui fut arrosé de lumière jaune, de kilomètres scandés et de vent. Alors Max eut une révélation. Il se rappela cette scène du film où la vedette Norma Love, parcourue de bogies en surimpression, avait fuit l'objectif à la portière du Pacific Railway. En une seconde, il eut compris. Norma Love éclata sur lui. Sans même séparer, dans son esprit, ce train réel, qui venait de passer, de l'autre, celui de l'écran, Max pensa que l'œil écarlate du rapide, déjà fermé par le lointain, emportait pour toujours loin de lui, forme précise de ses aspirations, résumé brutal de ses désirs, de ses souhaits épars, la belle Américaine d'Hollywood. Et Max s'aperçut avec terreur qu'il souffrait de l'absence de Norma!

Les grilles s'envolèrent, Max reprit son chemin entre les réverbères en quinconces, souvent éteints. Un brouillard venu de la Seine polissait le trottoir, approfondissant des étoiles sous les becs allumés, mais donnant à l'obscurité ce mystère qu'ont les meubles d'ébène, ou, en photographie, les clichés noirs. Le long des murs barbouillés, dans l'encoignure des grilles rouillées, il semblait à Max que fût amassée toute la sournoiserie du quartier. Sa mère, qui rentrait deux fois par semaine du marché, rapportait des propos achetés avec les légumes, la bonne de l'épicerie était malade, il fallait faire bouillir l'eau à cause de la typhoïde, on allait expulser la locataire du 23, toutes ces nouvelles qui assaonnent les esprits malingres, collaient à l'asphalte gluant. Max souffrait tout à coup à la pensée de ces milliers d'hommes à moustaches munis d'un journal à manchettes qui s'installent chaque matin dans le même compartiment du même wagon du même train, arrivent par le même trottoir au même bureau, déplacent et replacent les mêmes dossiers, s'ennuient de la même inaction, déjeunent à midi dans le même restaurant à prix fixe, reviennent le soir de la même manière qu'ils sont partis, enfilent les mêmes pantoufles, dînent avec les mêmes gestes, les mêmes mots pour demander le sel, le pain, le

vin, comment va la voisine, si Popaul a percé sa dent, se couchent dans le même lit avec les mêmes rites, s'endorment pour rêver des mêmes rêves, qu'ils ont reçu cent francs de gratification, qu'ils sont aimés de la vedette du Théâtre de Paris; se réveillent avec le même baillement, déjeunent du même café et retournent à la même gare pour recommencer le même emploi du temps. Mais Max s'arrêtait devant la tache lumineuse d'un réverbère allumé, devant cette poignée d'algues jaunes trempant dans le trottoir, et cette estampe de clarté, peut-être par un symbolisme primaire inhérent à l'instinct, suffisait à rendre Max optimiste, à le faire tressaillir, à cause de cette joie qui existait certainement quelque part dans le monde, comme le sismographe qui enregistre à Greenwich les frissons de Yokohama. Grâce à ce timbre de lumière collé sur sa route, il revenait à des idées vivaces, à un goût d'horizon et de mouvement, aux beautés éparses sur la vie. Et, maintenant, les désirs, les recherches de Max se concrétisaient, prenaient une forme humaine, se situaient en un point fixe de l'espace et du temps : Norma Love. Il chargeait ce visage malléable, au regard de puits, de toutes les qualités qu'il eût voulu voir aux êtres coutumiers, de toutes les parures que, dès son jeune âge, il avait souhaité trouver chez ses comparses quotidiens.

Max analysait son nouveau sentiment, car il souffrait aussi de ce mal si répandu : l'analyse. Ce n'était certes pas de l'amour que lui inspirait ce visage photogénique, entré dans son cœur par le chemin le plus sensible : l'œil. En admettant que le désir jouât son rôle dans cette admiration, cette vénération soudaines, il n'en était certainement pas le principal mobile. Max, en effet, au simple passage d'une femme, sentait parfois un coup cinglant de sensualité, aurait voulu sur le champ pénétrer ce corps, l'imaginait nu sous la robe. Une photographie, un plan américain de bathing-girl lui avaient aussi fourni cet instinct. Mais Norma Love n'excitait pas ses sens. Il se voyait prenant le thé avec elle, une douce vapeur de Ceylan ternissant d'un flou l'argenterie, la flamme des yeux survoltés. Il se représentait assis près d'elle et l'écoutant parler, peut-être frôlant de sa main la main diaphane de Norma. Pour la première fois, Max jugeait, admirait une femme autrement qu'à travers soi-même. Un besoin ancestral de fétichisme, cette vieille loi humaine qui nous donne à tous un besoin d'idole : sainte Thérèse, Napoléon, Pasteur, Lénine, réveillée subitement par l'accord de ses goûts personnels le poussait aux pieds de Norma. Africain, il lui eût élevé un temple, Australien, donné son nom à une ville, Américain, il l'eût enlevée et épousée, Asiatique, composé pour elle une mélodie. Européen, il voulut s'en guérir, s'efforça au scepticisme. Il récita le monologue que récitèrent les Romains quand ils cherchaient à se dissuader d'enlever les Sabines; celui que Bonaparte récita pour se convaincre de ne point aimer Joséphine, celui que Landru récita avant chaque conquête; le monologue inutile, inévitable. « Sûrement, dans l'intimité, elle est querelleuse, menteuse; laide au réveil et, dévêtue, cagneuse; il faut s'en détourner. » Mais, une fois de plus, et pourtant il s'augmentait chez Max des éléments trompeurs d'un reflet, le monologue fut inutile. Pendant qu'il se le récitait, il ne douta jamais de sa parfaite inutilité, pas plus que les

six cent millions d'Européens qui l'avaient précédés, mais l'acheva quand même, en vertu de cette coutume qui finira seulement avec notre chiffon d'hémisphère. Max, au contraire, se sentait emporté vers Norma, par une vitesse qui lui faisait peur, une fougue d'express, — qui lui fit peur comme au plongeur, pendant le quart de seconde où ses pieds s'arcbutent pour quitter la planche, le plongeur, à cause d'un réflexe animal. Max, comme il ouvrait la grille, traversait le jardin, pénétrait dans le pavillon qu'habitait sa famille, adorait Norma avec conscience, avec sérénité.

Pour Max, le coucher est une cérémonie. Beau, il avait suffisamment conscience de sa beauté pour attribuer un faste aux actes les plus répandus, et les multiplier par les miroirs dont il s'entourait avec joie. Il s'attachait à ce qu'aucun d'entre eux put réfléchir un geste sans noblesse. Plus sûrs que les plus sûrs amis, ces compagnons de verre entouraient Max d'un réseau de sages conseils. Non pas l'expérience des vieillards, mais celle inflexible de la matière, tombait de leurs faces limpides, et leur enseignement jamais menteur instruisait le jeune homme plus attentif... Ses parents, ses amis, ses maîtresses surtout, raillaient ce qu'ils prenaient pour de l'orgueil, et qui n'était au fond que de la discipline. Mais Max s'adressait à ces glaces comme on consulte un livret Chaix, pour savoir son trafic intime. D'une génération de visuels, fortifié encore en ce penchant par le film, école de psychologie faciale, il se fiait plus à son œil qu'à sa conscience et s'appliquait à suivre sur le panorama sensible du visage les mouvements du cœur. De jour en jour, le tain lui avait révélé ses changements intimes; c'était par lui, par l'image qu'il lui renvoyait avant le sommeil, qu'il se reconnaissait joyeux, ou triste, amoureux, ou sceptique. Max ne pouvait se rappeler sans émotion la première fois que ces amis lui avaient révélé des larmes d'homme sur ses joues. Et pour ces assistants muets, pour ces cadres obéissants, fidèles, Max avait un amour violent et s'appliquait à ne jamais décevoir leurs espoirs de verre.

Il se déshabilla donc ce soir-là comme d'habitude, croisant ses bras au-dessus de sa tête pour ôter sa chemise, roulant au long de ses chevilles les chaussettes de laine, avec une précision de manuel, une routine de preuve par neuf. Pas un de ses gestes qui n'aurait pu être tourné et projeté devant une salle exigeante, car il jouait pour les miroirs qui lui prodiguaient les plus beaux applaudissements : lui-même. Enfin, le torse nu dans la moitié d'un pyjama, il s'approcha du miroir rond destiné au visage. Et aussitôt, il vit si nettement sur lui qu'un mobile nouveau avait pénétré son existence, qu'il étudia une fois de plus cette face ovale, ces yeux, ce nez, cette bouche qui séparément eussent été presque laids et qui, réunis dans les limites plastiques, s'alliaient, s'entraidaient si bien qu'ils en faisaient un beau visage, non pas de cette beauté de musée, lassante et fade, mais de la beauté imprécise et spéciale qui plaît aux femmes et aux metteurs en scène. Or, dans le beige du regard, dans la corniche des lèvres, dans le frémissement imperceptible du front, — page d'album, — Max découvrait déjà Norma, évaluait déjà l'emprise. Il passa devant une

psyché, vérifia l'angle de réflexion, inspecta son corps, non cette fois pour y pratiquer l'astrologie cutanée, mais pour frapper du regard les muscles, exactement comme à Dijon un mécano palpe les roues sonores du rapide. Et le seul choc de ses doigts sur son torse répercutait comme un nom le souvenir de Norma dans son corps désormais asservi à cette image. Puis Max se coucha, s'endormit, baigné dans une surimpression de Norma.

Il se réveillerait et vivrait désormais sous le signe de ce reflet fugace, sous l'empreinte de ce regard en film.

L'une des quinze mille succursales de Stunt, roi de l'automobile. A un bout des ateliers on pose sur une plateforme mouvante l'érou qui sort à l'autre bout voiture. Parce que Bordeaux est la ville la plus proche des Etats-Unis, et que Stunt a commencé par Bordeaux, les directeurs ont l'accent du Midi! Ces petits hommes bruns, expansifs, appliquent toutes leur forces à mal comprendre les principes de l'industrie américaine. Chez Stunt, ils se sentent comme dans des vêtements à la fois trop vastes et trop ajustés, et pour se donner une contenance, ils gesticulent et crient, grotesques.

Max travaille là depuis huit jours. Le besoin d'un nouveau complet l'a contraint à répondre à une annonce lue par hasard dans l'*Intran*. Trois fois par jour, il tend le morceau de carton qui le représente désormais dans les trois huitièmes du monde, vers une horloge curieuse qui poinçonne sa liberté. A midi, le personnel a trois quarts d'heure pour déjeuner, et Max s'engouffre dans les bistros du voisinage qui font fortune. A moins qu'il ne descende, muni d'un seul sandwich, vers la berge de la Seine pour voir couler de plus près l'eau régulière.

Une usine chimique expédie par un conduit où pourrait loger toute une famille, tour à tour du violet, du vert et du rouge. Et le fleuve est tour à tour comme une prairie, comme un évêque ou comme un meurtre. Il fait un soleil précis, l'été de banlieue envoie ses éclaireurs sur Gennevilliers, malgré le tir de barrage des cheminées. Un remorqueur passe, suivi de sa meute de noms champêtres, blancs sur rouge, *Ursule, Pomme de Pin, Aurélie, Tranquille*. Max oublie, derrière lui, l'architecture bâtarde (un Français a voulu imiter Détroit ou Pittsburgh), de Stunt. Un engourdissement remonte ses veines. Et le soleil dans lequel il se baigne, rythmé par le bruit amorti d'une hélice liquide et qui déjà s'éloigne, reconstitue Norma dans l'air truculent qui l'entoure.

Rivières, vous aurez toujours fait rêver des regards! Votre eau de soie, votre eau d'orgeat, votre eau d'orgie! Fleuves extensibles où pleuvent des oiseaux blessés, sanglants de flèches, au coucher du soleil; et les pâtres penchés sur les eaux rouges sont morts, les yeux grillés par l'écarlate! Ruisseaux rôti par l'été, lézardes liquides, fil de ciel entre deux pierres, où se jettent les voyageurs, les lèvres échanrées sur leurs dents torrides!

Eau, eau, eau, tu roules des microbes de cœur par tes estuaires, tes gaves, tes deltas! C'est par ses rivières tendues que la terre jouit.

La Seine s'appelait Norma.

Photogénies

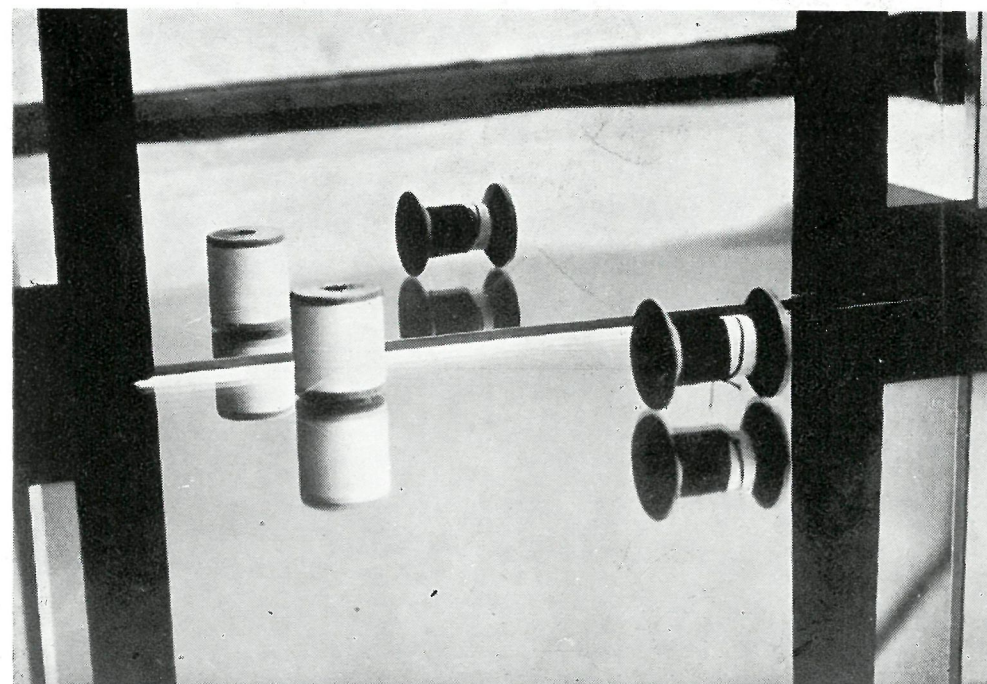
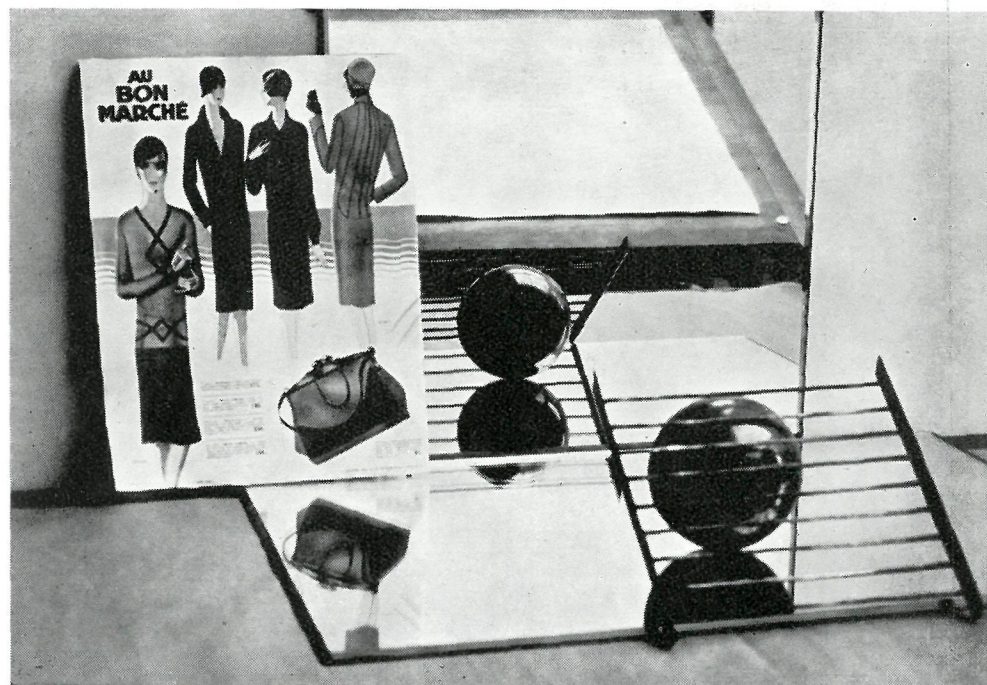
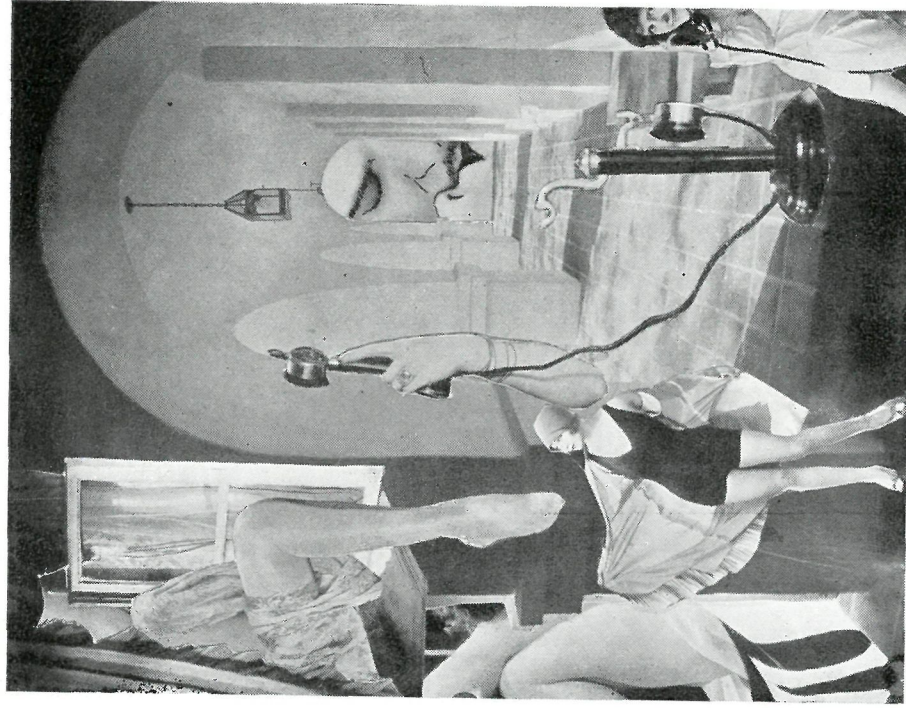


Photo Florence Henry



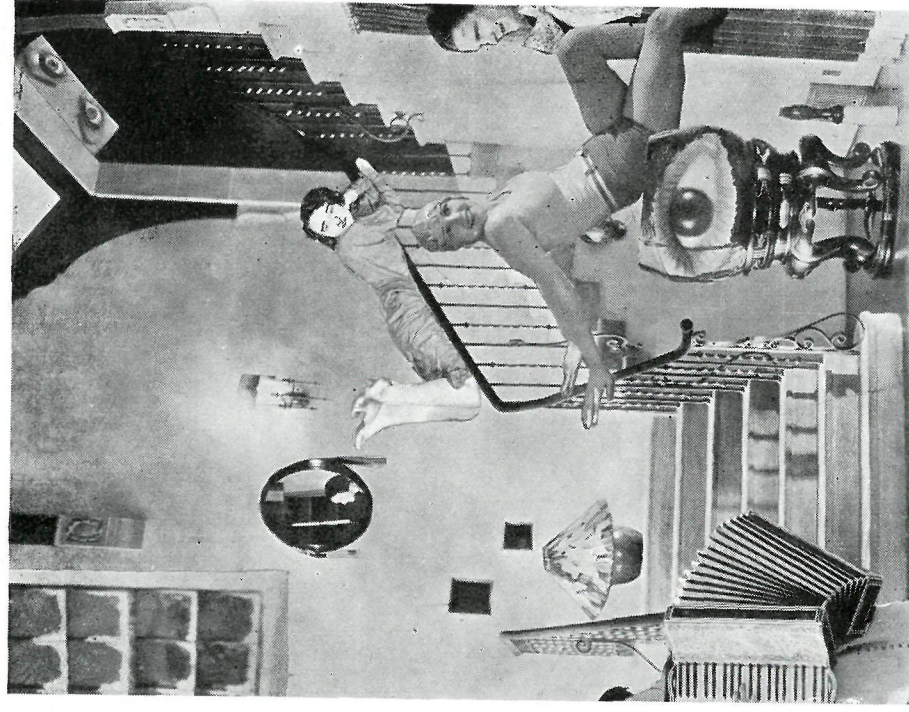
Compositions

Photo Florence Henry

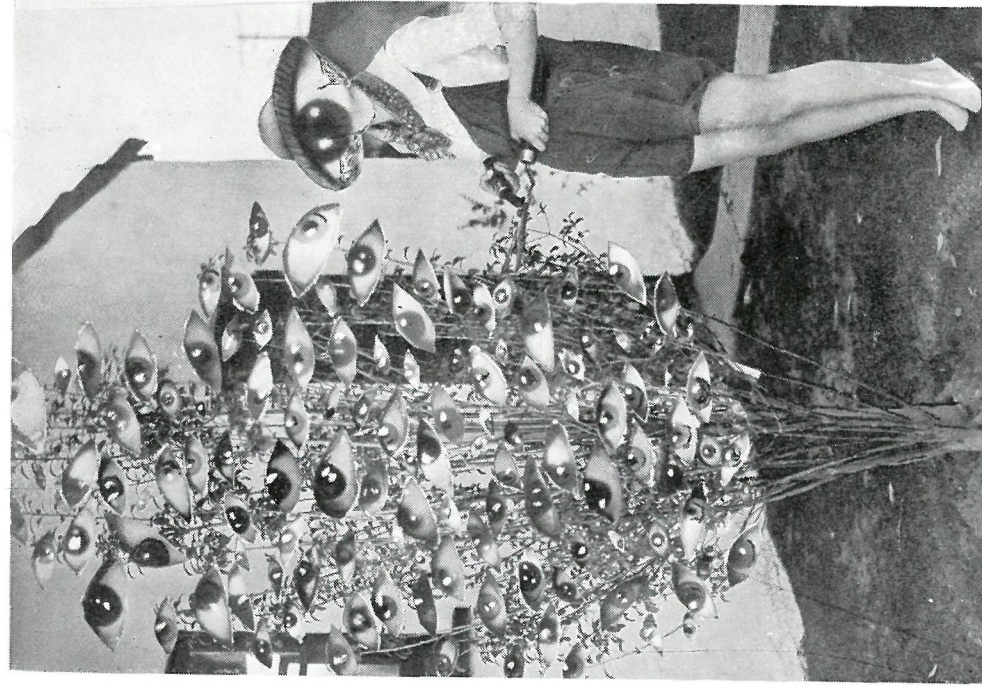


Albert Valentin

Les nuits de l'Hôtel Méditerranéen, à C... (Hérault)



Albert Valentin

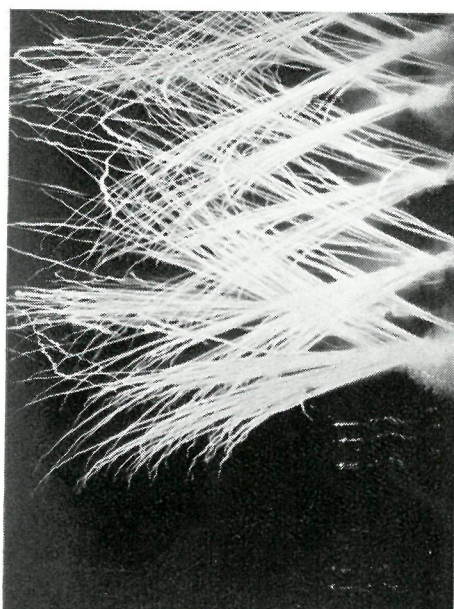
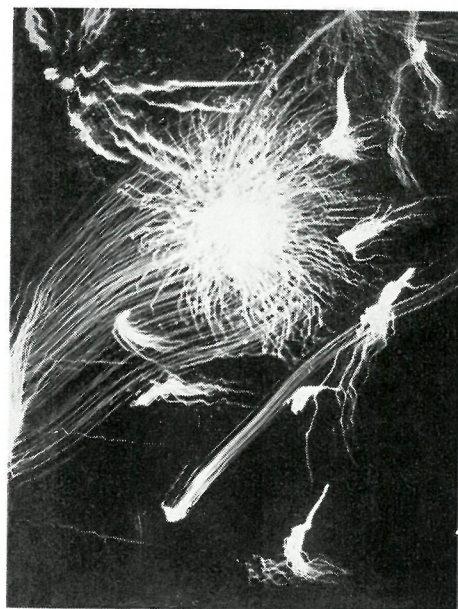
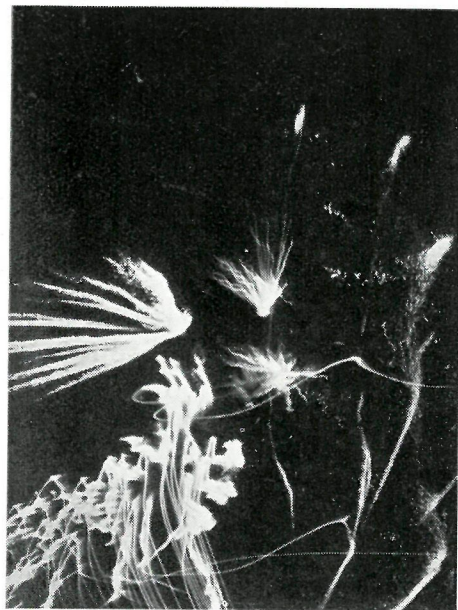


Albert Valentin
Les yeux de Constance R...



Albert Valentin

30 août 1928
(1566 : Mort de Soliman II, dit Le Magnifique)



Fêtes nationales
(Photos d'Aenne Biermann)

De ces voyages loin dans l'eau et le soleil intimes Max revenait avec la haine du présent. Une dynamite sourdait en lui pour les perroquets de la vie. Il eût percé les cœurs de ceux qui l'entouraient, les eût enfilés sur une ficelle; les eût fait tourner giclants en l'air.

Le chef du personnel fit venir Max :

— Monsieur, vous êtes peut-être un poète. Ou vous êtes peut-être incapable. Vous rêvez. Le rêve est incompatible avec l'organisation Stunt. Stunt ne tolère pas la moindre erreur dans les comptes, la moindre solution de continuité dans l'effort. J'ai le regret de vous dire... Qu'est ceci? J'ai trouvé dans votre tiroir ce petit bout de papier qui porte un nom *Norma*. Cela m'indique clairement que vous pensez à autre chose qu'aux intérêts de Stunt. Les femmes, hein? Une femme! Les femmes vous travaillent. Vous avez cependant tout le temps de vous en occuper le soir, des femmes... Ça ne prend pas si longtemps...

L'accent de Bordeaux, le perfide accent des races du Sud, l'accent au goût d'ail et de bénitier, l'accent se détend en un ricochet de rire. Un vertige prend Max; ses pieds le quittent; son front bat.

Il regarde le chef du personnel, flou, qui ressemble à son accent. Malgré les lunettes d'écaille, il ne parvient pas à avoir l'air américain, car ses épaules sont étroites et sa cravate mal nouée. Un rayon de soleil joue par instant sur ses hublots myopes, efface ses yeux, et il n'a plus que sa voix. Max pense intensément à Norma. Cet homme dont les paroles arrivent comme par un microphone, ne ressemble-t-il pas aux hommes qui, dans ses films, poursuivent Norma, la traquent, veulent capter son héritage ou faire mourir son père? La fenêtre bascule, à cause d'un trait de vent, venu on ne sait d'où. L'angle de réflexion change, et le soleil est maintenant sur l'encrier. C'est un encrier en cristal massif, aux arêtes tranchantes dans lequel l'encre bleue-noire ressemble étrangement à du poison. Puis une autre aspergion d'air mobile renvoie la tache de clarté dans les lunettes du chef. N'est-ce pas Norma elle-même qui vient, par des flèches de lumière, de montrer à Max son devoir? La main de Max se pose sur l'encrier, s'applique sur les contours, épouse les arêtes. Le chef du personnel entame la péroraison : « Voyez-vous, travailler chez Stunt... ». Max soulève lentement la main chargée du cube en verre, où le liquide oscille. Le chef fait un geste obsédé : posez cela, je vous en prie. La main de Max, machinalement, se détend. L'encrier fait un éclair dans le rayon qu'il a rejoint. Un bruit curieux comme Max n'en a jamais entendu, un bruit de livre tombé sur le bitume mou, précède le choc connu de l'encrier qui roule sur le sol en linoléum. Max voit l'encrier faire deux ou trois sauts sur ses arêtes puis s'arrêter. On dirait maintenant que l'encrier a contenu de l'encre rouge. Puis Max pivote. Et le chef du personnel, effondré comme un accordéon d'apoplectique sur le fauteuil dont le ressort oscille, strié d'encre bleue et de sang, parfois décomposés en vert ou en violet, ressemble à la Seine de tout à l'heure, assaisonnée par son égoût chimique.

Trouver Norma, mettre la tête sur ses genoux. L'appeler Nono, Nounousse, Roudoudou. Souffler sur ses cheveux, barbouiller de larmes ses lèvres, frotter l'oreille sur sa nuque. Max ne pense plus qu'il est un criminel. Il se met à courir après un autobus, saute sur la

plateforme, entre d'un coup, se cale dans un coin, prend le journal qui traîne sur la banquette, oublié par un voyageur. Il ne pense plus à rien. Les manchettes lui entrent dans l'œil sans douleur. Il lirait que la fin du monde a eu lieu hier, il le croirait. Il tourne la page. La grisaille typographique vire sous son regard, sans heurt. Et tout à coup un mot lui gicle dans l'œil. Le journal s'évanouit. Il ne reste plus rien qu'un entrefilet qui le fouette comme un élastique.

L'actrice de cinéma Norma Love est arrivée, ce matin, à Paris. Descendue à l'Hôtel Crillon, Miss Love pense rester quelque temps en France, afin de s'y documenter pour un nouveau film.

Max se lève dans l'autobus. Les maisons bondissent dans la vitre. Max retombe sur le cuir bombé. Il dit tout haut : « Norma ». Puis, se tournant vers le contrôleur qui attend, main tendue, son billet, il lui crie : « Pends-toi, pauvre Crillon, on s'est battu à Arques et tu n'y étais pas. » Il le bouscule, court vers la plateforme, il se laisse tomber obliquement sur le pavé, tourne sur lui-même comme un toupie. S'arrête vers un point de l'espace. Il avance tout droit sur ce point de l'espace, et entre dans l'hôtel.

Comme tout le monde, Max est muni d'une carte de presse. Il va dans un instant être reçu par Norma Love. Il attend, dans le salon garni d'Aubusson bête, de lustres outrageants. La veine de son cou bat douloureusement. Il n'a plus de salive, plus de jambes. Voir Norma. Vingt mille rêves, cent mille heures, un million de désirs vont rencontrer leur cause. *Voir Norma*. Que va-t-il dire? Comment simuler l'interview avec cette femme qui résume sa vie. Le mieux ne serait-il pas de se ridiculiser tout de suite en lui disant ce qu'elle représente pour lui? Que risque-t-il? Il la revoit dans tous ses rôles. Il voudrait crier chaque fois qu'un gros plan de Norma lui passe dans le cœur. Et la somme de toutes ces images, l'original, l'alambic de chair qui distille ces reflets, il va l'avoir devant lui, peut-être lui baiser la main?

— Si vous voulez me suivre, Monsieur.

Max suit la femme de chambre ajourée le long d'un couloir qui sent la tenture en conserves, la cire fraîche, la dégénérescence. Comment Norma peut-elle vivre dans ces ruines capitonnées d'une civilisation perdue? La femme de chambre s'arrête. Max a des douleurs dans l'arrière-gorge, des brûlures à l'envers des genoux. La porte s'ouvre, se referme. Max est seul dans un autre salon dont le centre s'étoile d'un guéridon chargé de photographies dédicacées, toutes prêtes. Max se sent devenir petit. Le guéridon le domine comme un champignon abrite Tom Pouce dans le livre d'images qu'il avait à cinq ans. Il a encore, — mais il sent que bientôt il n'en aura plus du tout, — la force de voler un des portraits signés, de le cacher sous son veston. Un rideau bruisse. Max se retourne. Ce bruissement, c'était Norma.

Une femme d'un certain âge, dont le fond de teint abîma la peau, plus grande qu'il ne l'aurait pensé, s'avance vers Max. Une profusion de bijoux orne son cou, ses bras, sa robe, sa robe découpée dans

un album de modes. Malgré la pâte Agnel, elle a les mains un peu gercées. Malgré la pince à épiler, les sourcils un peu maladroits. Malgré les crèmes de beauté, le nez un peu couperosé. Mais il lui reste ses yeux. Pourvu que rien ne vienne retirer ses yeux! Elle parle.

Elle a une voix d'abbesse, une voix d'accordeur, une voix d'accoucheur, une voix d'acrobate, une voix d'actrice, une voix d'actionnaire, une voix d'administrateur, une voix d'aéronaute, une voix d'agriculteur, une voix d'alchimiste, une voix d'ardoisier, une voix d'attorney, une voix d'automédon, elle a une voix de banquier, une voix de baronne, une voix de belluaire, une voix de biographe, une voix de boursière, une voix de braconnier, une voix de burgrave, une voix de caissière, une voix de caïd, une voix de canut, une voix de catéchumène, une voix de céramiste, une voix de chauffeur, une voix de consul; elle a une voix de danseuse, une voix de decemvir, une voix de dentiste, une voix d'équarrisseur, une voix d'escompteuse, une voix d'étudiante, une voix de félibre, une voix de fellah, une voix de fermière, une voix de flutiste, une voix de gazier, une voix de héraut, une voix de harpiste, une voix d'infirmière, une voix d'inventeur, une voix de jockey, une voix de jésuite, une voix de légiste, une voix de lectrice, une voix de major, une voix de matelot, une voix de novelliste, une voix de nabab, une voix d'ornithologiste, une voix d'orphéon, une voix de quartier-maitre, une voix de rôdeuse, une voix de rhapsode, une voix de reine, une voix de satrape, une voix de sybille, une voix de télégraphiste, une voix de tondeuse, une voix d'usurière, une voix de vannier, une voix de vétérinaire, une voix de vizir, une voix de xylographe, une voix de zouave, une voix de femme. Elle n'a pas une voix de Norma.

Et sa voix tue ses yeux. Ses yeux s'en vont dans ses paroles, deviennent des yeux noirs, des yeux humains, des yeux vivants, des yeux de tout le monde!

Elle a prononcé des mots, elle a pris sur la table une photographie et l'a remise à Max qui se trouve dehors, sur la place de la Concorde vacillante, gêné comme s'il avait avalé l'obélisque.

Il n'a pas entièrement conscience d'un désastre, il lui semble émerger du chloroforme. Il s'applique à retrouver l'équilibre, Paris, la vie. Mais il lui semble qu'il va falloir marcher sur la corde raide, sans fin, sans ombrelle, sans point d'appui, toujours...

Max prend dans les mains les deux photographies, celle qu'il a volée, celle que Norma a donnée. Il ne regarde même pas ce visage de bromure qui n'est plus rien qu'un trou douloureux dans son cœur. D'un coup, il les déchire toutes deux, et les quatre morceaux s'en vont, sur une gifle de vent chaud qui s'est levé exprès. Max regarde monter au ciel les quatre moitiés de Norma. L'une, retombée tout de suite, s'aplatit sous le pneu susurrant d'un taxi. La seconde hésite un instant, perd de la hauteur, remonte, et va tomber dans les bassins des statues aquatiques. La troisième tournoie, revient comme un boomerang sentimental vers Max, lui frôle l'oreille, échoue derrière lui, entre les jambes d'un fonctionnaire en retraite. La dernière, après avoir filé droit, va se plaquer sur le sommet de l'obélisque, où elle est sans nul doute encore, gravée indélébilement, hiéroglyphe nouveau.

Et tout d'un coup Max sent la délivrance. Cet éboulement brutal qu'il vient de connaître, voici de quoi le circonscrire. N'a-t-il pas, sur son fauteuil élastique, tué l'homme au rire d'ail?

L'agent 128 relève la tête. Un jeune homme un peu égaré est devant lui. On dirait un fils de famille, bien qu'il prétende absolument être assassin.

— Vous plaisantez, dit l'agent 128.

Max s'impatiente :

— C'est la première fois que l'on met ma parole en doute. Je vous dit que j'ai tué Bard, le chef du personnel chez Stunt!

L'agent 128 se renfrogne. L'on est si bien au commissariat d'Asnières (Seine) par les soirs précoces d'été. Il va falloir qu'il se dérange.

— Vous êtes un farceur.

— Eh bien, accompagnez-moi au domicile de Bard, et vous verrez.

L'agent se lève à contre-cœur. Max prépare déjà ses mains pour les menottes. Ils sortent. Remontent des rues. On entend la pluie concentrée des tuyaux d'arrosage, la crécelle en gravier des rateaux qui ratissent. Un piano de banlieue joue du Beethoven d'occasion, transparent sous le rire d'un bébé, le râle d'une chatte en rut. Des femmes en peignoir rapportent de l'épicerie aux hommes en bras de chemise qui taillent les sureaux, par-dessus les grilles grinçantes. Juin pousse la banlieue à cent lieues de Paris.

— Nous y voilà.

Bard est dans son jardin. Il n'est pas mort. Il aligne ses plates-bandes comme les quarante-deux mille six cents Asniérois recensés par Larousse.

— Vous êtes bien le sieur Bard, Maurice? Monsieur prétend vous avoir assailli et tué à coups d'encrier.

Bard se retourne, se redresse. Il a un bandeau autour de la tête, un peu teinté de sang au-dessus de la tempe droite. Il a l'air désespérément embarrassé; et bon.

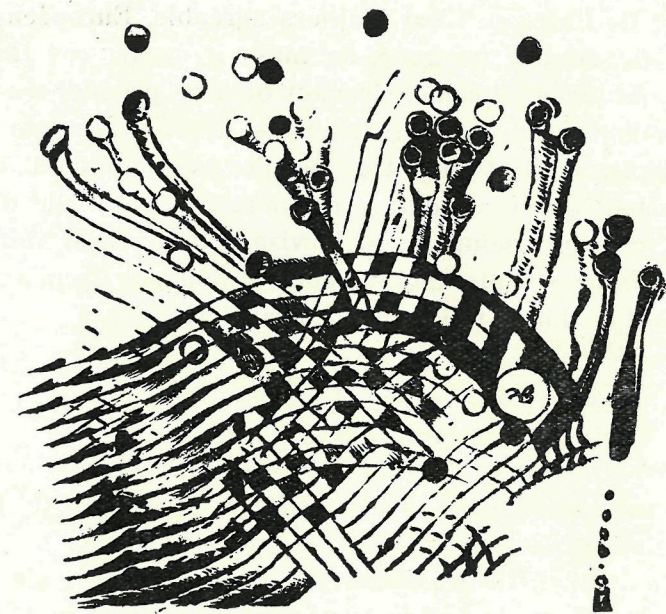
Max écoute à peine ses mots. La terre se creuse à nouveau sous les jambes déçues de Max.

— Nous avons tous des moments de folie, jeune homme. Je vous pardonne, allez...

L'agent pousse un rire de caserne. Bard a un geste large, un geste humanitaire. Bien qu'il soit en blazer, on songe à saint Martin partageant son manteau.

Max s'en va, le cœur vide.

On ne le guillotinerait même pas.



Frits van den Berghe

U. S. A

par

JEAN LURÇAT

SOURIEZ
ÇA AURAIT PU ÊTRE
PIRE

Comme, de sa giroflée à cinq feuilles, sonne sur le pavé le bâton des aveugles de Breughel, mon regard saute de l'étiquette salée à ses lunettes. Pas de doute. C'est bien un aveugle! Il a pendu au cou, à côté de cette annonce, par une ficelle bleue, une lampe électrique! Pourquoi? Il marche aisément quoique tous ses effets soient de ce drap puissant, carrelé brun-blanc des couvertures de cheval et des paysans de la

banlieue de Chicago. C'est toujours agréable, Européen-Franc-Papier, de donner un coup de main à un de ces Hommes-Platine. Je lâche 50 cents. Ça vaut bien ce premier « sourire » de New-York. Car hors les sourires des femmes qui savent ce qu'elles valent et savent ce qu'elles vous donnent, la Ville ne vous gâte guère. Ce déluge de plomb, de fonte, de lumières froides, d'homme-tempêtes, a le visage noir. Et si vous cherchez un banc comme sur le Sébasto, poussez jusqu'à Forest-Hill. C'est à douze miles du Central-Park.

Chester Dale m'avait dit : « Soyez à 11 heures, 119 Wall Street, au dix-neuvième. Vous assisterez au travail de la Banque. A une heure, on verra... »

Dale est roux. Il a les yeux verts comme un Bengale. Quand il serre les dents, ça fait le bruit d'un débrayage mal balancé. Sa voix sonne comme un Métro. Les premières minutes, si tu es socialo-pacifiste, tu n'as plus qu'une idée, en vrille : lui fendre la gueule d'une planche à repasser. Au bout de huit jours, tu ne supportes plus que lui. Au bout de quinze, c'est le grand béguin, et voilà que tu les emmerdes à jamais les faux-prophètes, les su-sucre; les « Défenseurs de l'Art », ceux qui disent « purs » et qui puent... (quoi? La lymphé!) l'Armée du Salut et tous les Cotisants.

Donc, je l'aime et il m'aime, on « s'aimera toujours », comme on dit, on se donne des coups de poings — pas des coups bas — mais quand je touche son avant-bras, je crois qu'il a triché, qu'il m'a passé un câble d'acier!

La porte de son office bat, toute en verre, Ses directeurs, ses interprètes, déboulent comme soufflés par un tube pneumatique. On n'a pas le temps de les voir repartir. En bas, dans la rue, les boys trottent comme des termites, sautant pieds joints les taxis. Le bruit est si écrasant, qu'il équivaut à un silence. Je ne prends même plus le temps d'allumer mes cigarettes, je les tire du paquet, je les jette, j'en tire d'autres, je les rejette, je crois fumer mais j'écume. Les téléphones écument.

Tandis qu'il cause avec Toledo, — du nez, — du poing avec sa secrétaire, il agite le shaker, m'incendie du mélange hideux (1) et quand je reprends ma respiration je suis au trente-deuxième dans un hall gothique : Agenouillé devant mon plat d'huîtres, si vastes, qu'à deux mains j'en prends une par le pédoncule pour la hisser jusqu'à ma bouche.

— Ne t'énervé pas! On va te dire : Tableau de New-York, on connaît ça! Soit. Eh bien qu'on y aille! J'en ai vu de plus durs que vous avoir les foies. Même que le soir où Bignou et moi avons reçu du quinzième, Six Avenue, une potée d'eau sur la nuque, on n'a pas demandé le Lift pour aller boxer le goujat. On a vu tous les deux tous les patelins d'Europe. Quelques-uns d'Asie, d'Afrique. J'ai brûlé en avion, il s'est retourné en Buick, j'ai été en prison en Smyrne, il était de l'infanterie (2) — à Broadway, le premier jour, on s'est collé dans un petit coin, au Caruso, près du Times-Square, en face d'un grape-fruit, et sans bander. Il a fallu trois jours pour retrouver ses poumons.

DALE (*Nous sommes en pleine Bourse, à la tribune des agents de change*). — Eh bien, qu'en dites-vous?

MOI. — Rome, au moment où ça bardait!

DALE. — Et ça vous botte?

MOI. — Peut-être? Mais... après!

DALE. — Après, mon cher, une belle bicoque au bord de la Loire, avec un chien et du Pouilly.

MOI. — D'accord!

On les prend tous pour des boxeurs. Qui? Les Américains! Soit. C'est le cas pour pas mal. Mais tout à coup, et comme partout ailleurs, vous tombez sur des as. Et des fameux! De 10 à 16 heures, ce sont des Pacific 231. A 17 heures, vous saisissez la combine!

Voyager, c'est chercher à démêler les combines.

Mais faut se déshabiller. Passer ensuite des man-

(1) Pardon, Dale, mais la « photographie » a ses besoins...

(2) C'est faux, il était interprète! (N. D. L. R.)

Enfin! il a connu des gens de l'Infanterie! (Note de l'auteur.)

ches qui ne vous vont pas toujours. Puis on prend ses aises, et le gibier vient à vous. Il ne sera pourtant pas dit qu'on va rôder, pour se regarder constamment dans un miroir de poche. Il y a ou il y a eu au monde, Barilli, Garmé, Rilke, Jones, Cingria, toi Paul, Benneson, M. D. et Dale, et cette bande d'Européens qui les valent bien les autres. Et quelques femmes, deux ou trois paysages. Et puis, diable! mon chien. Mais celui-là, c'est un ingrat! Pourquoi, c'est une toute autre histoire!

CHICAGO :
COCHONNERIES CHEZ MONSIEUR SWIFT

Johnston, qui vend des Chirico et des Laurencin à Chicago, mais qui ne peut arriver à vendre des miennes, nous a procuré des cartes pour l'Usine aux Jambons. Nous quittons le Blackstone, face au Park, d'où B... regarde, en buvant seul ses cocktails, les Américaines des courtiers en blé du Middle-West épousseter, nues, leurs seins, à la fenêtre, le soir avant de se mettre en peau. Une neige qui a sucé tout le charbon de l'atmosphère tombe dans une boue molle, toute chavirée par les Chevrolets et les Buicks : elle n'a pas à changer de couleur. A travers un *no-mans-land* de palissades, de panneaux-réclames, de voies de garage, de chalets du crime, de pissotières désaffectées, de Decauvilles, nous arrivons aux Usines.

Une ville peuplée de meuglements et de bouses. De la boue partout. Sur vous, sur eux, sur nous. Ça sent le fauve et l'émigrant. Tu sens que tu vas mourir, mais pas proprement! Un aide-chirurgien en bottes, cravate et blouse blanches, et, plus est, polyglotte, nous insinue entre deux barrières de bois noir.

Dès lors, un bruit horrible nous terrifie. Un bruit double. *Half and Half*. — Vacarme et silence. Le vacarme vient d'une roue surhumaine, boisée et boulonnée, chargée de chaînes, tournant au ralenti. Au bout de chaque chaîne un crochet, de chaque crochet, un cochon. Tête en bas. Le cochon ne gueule pas, il est tout pâle. Moi aussi. Cette roue les coince, les

Spectacles Américains à Paris



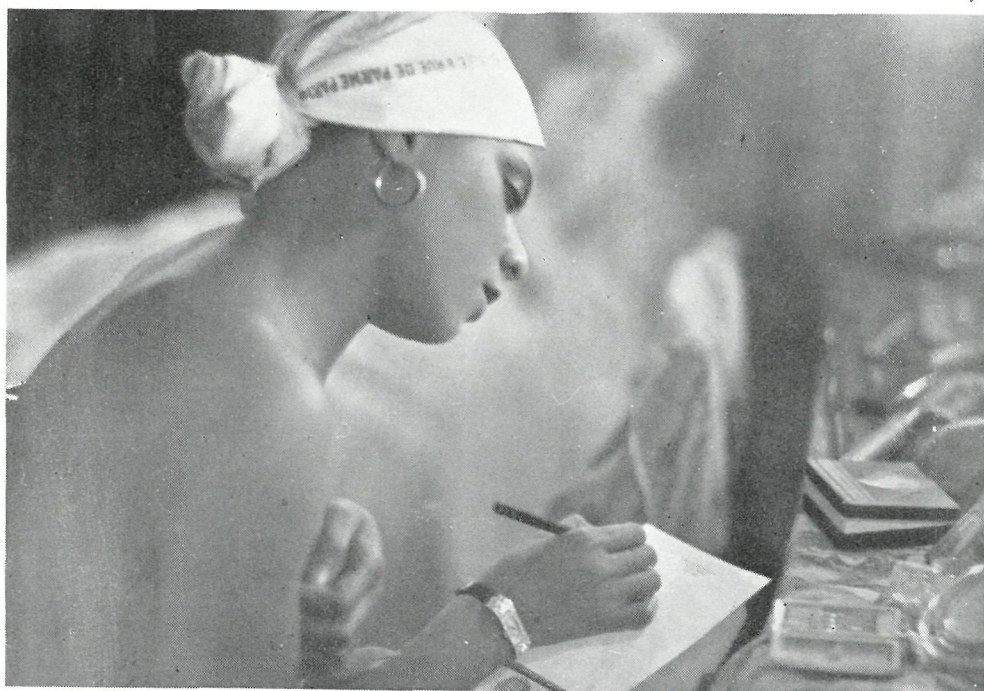
« Prise » (Théâtre de l'Avenue) : L'assassin est dans la salle...



Une visite d'Emil Jannings à Borrah Minevitch et ses vagabonds burlesques



Photo Eli Lotar



Au Moulin-Rouge : les loges des « Blackbirds »

Photo Eli Lotar

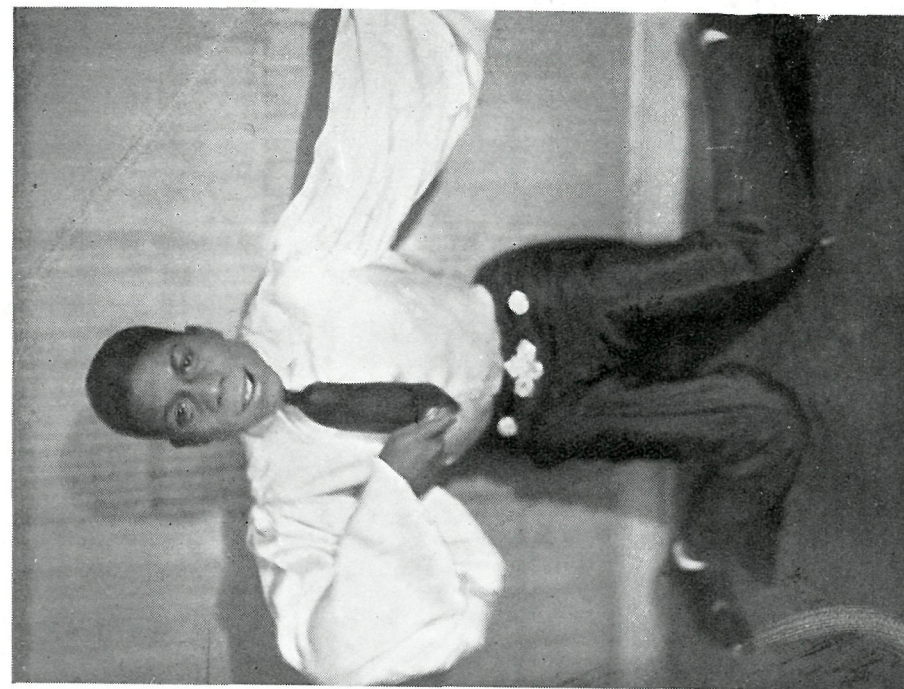


Photo Germaine Krull

Le danseur Earl Tucker

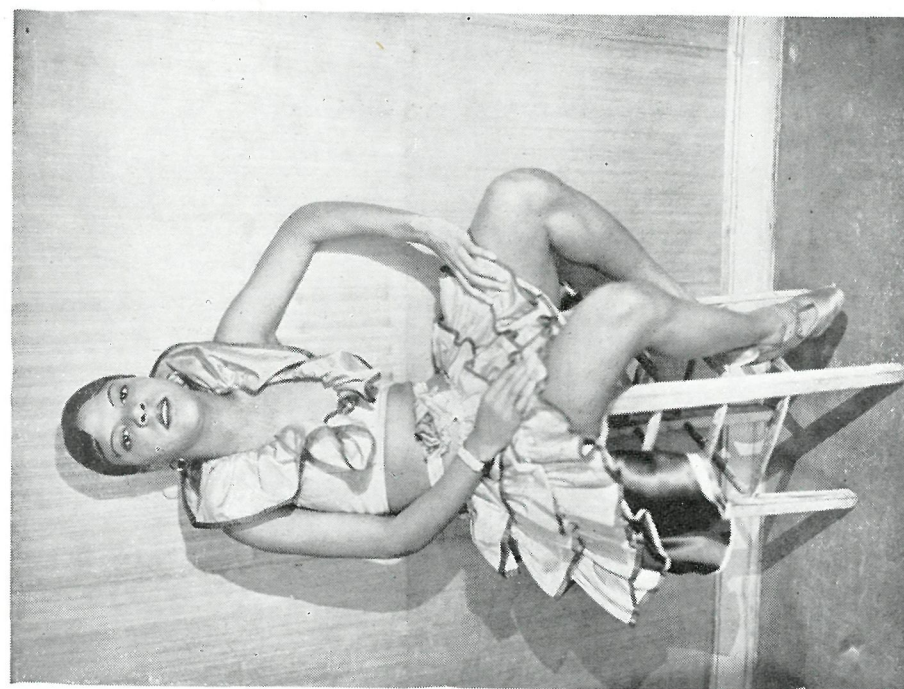
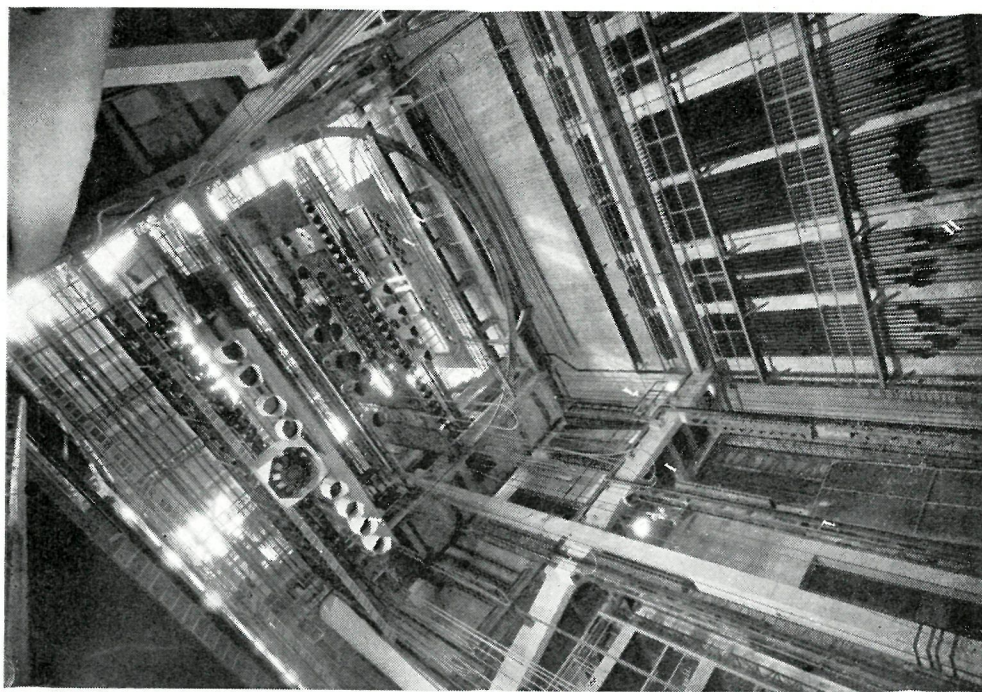
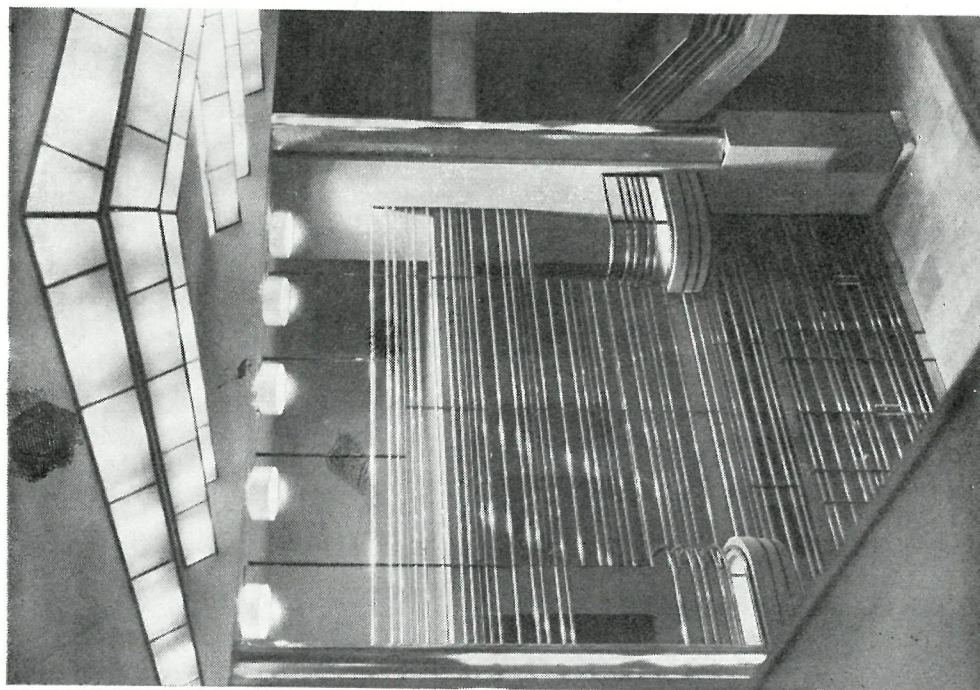


Photo Germaine Krull

Les « Blackbirds » au Moulin-Rouge
La danseuse Mary Clemans



Perspective du grill



Le hall

agrippe, les bouscule, les monte au ciel, les sidère, les draine en queue leu leu vers un grand vide.

C'est là qu'est le Silence et debout dans ce Silence, le Polonais. Il a deux mètres, des galoches, une gabardine de gros cuir jusqu'aux pieds, un abat-jour sur les yeux comme Helen Wills, une pâleur de fonte. Nous sommes sur une galerie, de bois, courante, penchés béants au-dessus de lui. Nous pourrions le toucher de la main. Mais il faudrait se pencher, et ce vide se garde bien tout seul. L'homme ne respire pas, n'éternue pas, il ne se retourne pas. Il est raide au centre de tout ce bois, de toutes ces planches, de cette chaîne, de ces cochons et de ce sang. Il y a en plus la fiente. Il n'a qu'une fonction au monde. Il lève le bras de dix en dix secondes et ça pisse. Ça pisse rouge et comme un broc vidé d'un bloc. Comme ça caille, on l'arrose d'eau tiède. Lui! Il y aurait mauvais goût à ce qu'il devienne un caillot, et ça effraierait les gosses, alors on l'arrose sans qu'il s'arrête.

Il y a là d'ailleurs des gosses. Un gosse parmi les vingt misérables que nous sommes à regarder, figés, ce silence et ce tumulte. Le père lui explique le truc. Je regarde le gosse, mais le gosse ne me regarde pas. Ça l'intéresse. Et lui qui n'a jamais certainement bu de vin, regarde ce sang pisser comme moi je regarde du vin couler dans mon verre.

Sa mère le couve avec des yeux de colombe. Il a des petits mollets, un petit cul gros comme le poing, des menottes, des quenottes, des yeux bleus en pointe d'asperge, des dents de lait. La fumée de l'assassinat de l'étage inférieur le fait sentir la hyène. Là-bas, au-delà des quinze cents mètres d'étripailles, après la guillotine aux porcs cuits, l'éventration des vaches; après, dans le grand hall, le grand lac rouge où le sang est presque blanc à force de bouillonner, fermenter sous les pieds de cinquante sacrificateurs noirs, et tout ça sur cent mètres de façade, le même tirera son grand fauve de père par la poche de son pull-over, et d'une voix de sirop : *Daddy! Look at the pretty sheep!* (Ah papa, piges un peu le bel agneau!)

— Le mouton n'a plus de tête et, des dents, un nègre lui arrache les rognons.



Gustave de Smet

POUR MES BEAUX YEUX

par

JACQUES RÈCE

Ecrire est un signe étrange et douloureux. Cette pluie horizontale n'a rien d'un météore. Elle ne me procure ni confort ni gêne, ni lyrisme ni sérénité, ni confiance ni désespoir, ni intimité ni réserve, tous états sur lesquels je me base pour admettre que le terrain d'expérience que je m'efforce de devenir est le témoin sensible d'un phénomène naturel.

Je n'ai jamais pu cependant me servir d'un porte-plume sans me sentir la proie, mais entièrement, d'un mouvement de concentration analogue à celui qui m'ètreint et me transporte enfin en moi-même quand un spectacle où l'homme n'est pour rien distrait mes sens et leur impose l'occupation la plus favorable à leur nature. Car c'est au moment seulement où mon corps n'a plus rien à envier que ce qui reste de moi, de se sentir le lieu d'une solitude désespérée, combien concrète, éprouve dans l'assouvissement de mes désirs la puérilité et l'insuffisance de ses activités.

Ainsi, à cet endroit exact et mobile où le noir recouvre le blanc, les lignes, fuyant sans cesse le drame que j'engendre, acquièrent une valeur suggestive plus féconde que l'idée qu'elles habillent ou le sentiment qu'elles emprisonnent. Rien

ne vaut pour moi à cet instant le réconfort de penser qu'un drame sans histoire est à mes ordres, abat en se jouant les fondements d'une culture dont la vanité se révèle trop au simple énoncé de son expression, d'une nature que tout prédispose en vain à la facilité. Au lieu de constituer pour mon esprit un obstacle à ce que l'on nomme à juste titre l'inspiration, l'écriture par ce qu'elle a d'automatique et d'étrange sert donc la poésie au lieu de l'empêcher, ne la limite pas au seul domaine créé par un compromis de la logique et du sentiment, mais l'agrandit en moi, la répand et l'enfante dans les régions de moi-même les plus disparates et qui relèvent de cet autre accord bien plus réel, celui du corps et de l'imagination. Ce renversement d'une situation tout affective que mes plus entières habitudes et l'éducation appauvrissante que j'ai reçue auraient dû cependant durcir dans des climats conventionnels, me bouleverse au point que des sentiments de révolte, de vanité, de mégalomanie et de frayeur ébranlent ma plume comme un tremblement de terre le sismographe. Et pourtant de quoi suis-je le sujet si ce n'est d'une opinion? N'ai-je pas toujours pensé, et bien d'autres avec moi, que c'est à la faveur d'une secousse due à un changement d'état physiologique que le déséquilibre mental qui en résulte engendre les découvertes les plus étonnantes?

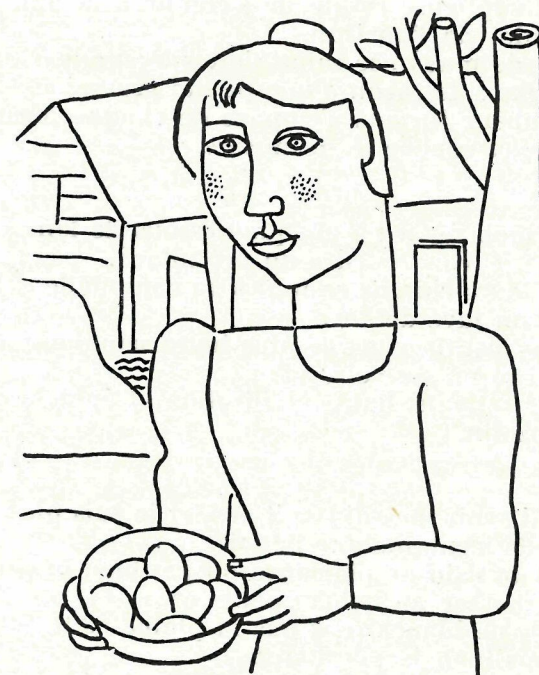
Si le geste d'écrire m'ouvre un monde où rien ne semble se ressentir de ce continu point de départ mais où je trouve enfin l'occasion de me contenter de moi-même, la contemplation des lettres que j'écris n'est pas moins riche en départs et je chéris chaque chaînon de cette chaîne parce qu'en y liant ma main, je pressens la possibilité des plus fantastiques rêveries. L'obstination de certains aliénés à orner les lettres, à embellir ce qu'ils savent être de pauvres produits de la conscience avec des fleurs étranges, cultivées et cueillies par des réminiscences fantaisistes dans des jardins nocturnes et lumineux, m'incline encore davantage à reconnaître dans des signes conventionnels un théâtre de tragédies sans durée. Il ne m'est plus permis de douter que les paranoïaques apprécient la puissance maléfique que renferment les lettres et qu'il y va de leur propre salut d'enchaîner la chaîne avec des couronnes de fleurs achetées à leur imagination avec cette monnaie qu'elle n'accepte que de leur main. S'apercevra-t-on enfin de la force

dangereuse et mauvaise que possède la moindre convention humaine? Cette part universelle de l'inconnu que les voyages de la pensée et du cœur explorent de leurs signaux sans jamais s'y arrêter s'apercevra-t-on enfin que vouloir la forcer c'est jouer avec le feu? C'est pour moi un spectacle troublant de voir que les seuls fous s'en rendent compte et que ce n'est qu'au prix d'un tel désarroi mental que la vérité se fait jour.

Dès lors quelle créance ajouter à l'utilisation des signes conventionnels? Vais-je me faire le complice de cet ignoble scandale, approuver cet artifice qui se prétend être le compte rendu d'une réalité? Pour moi qui sais de quel crime se pèse cette tentative mensongère, qui sais que jamais hasard ne fut dupe d'un pareil enfantillage, j'irai chercher dans des régions sans décor la description d'un cœur qui ne peut se noyer que dans des eaux sans partage, d'un esprit qui n'a que faire des faux coups de jour dans l'élaboration d'un travail machinal et aveugle. Je me refuserai donc à voir dans les conventions qui régissent les échanges des hommes, puisqu'il serait criminel et inutile de négocier des mots, un signe plus profond que les signes eux-mêmes. Seuls les tracer et les contempler m'ouvrent les abîmes les plus rebelles, car ces signes sont si proches des choses incontrôlables que je ne puis m'empêcher dès maintenant de les associer à celles-ci et aux phénomènes dont elles sont le sujet. L'écriture est bien un météore. Il n'est que les sensations qu'elle détermine qui diffèrent cette découverte.



Frits van den Berghe



Gustave de Smet

GOLLIGWOG

par

SACHER PURNAL

IV

SUR LE POINT DE PARTIR

De Midi à Minuit, le grand fer à présage flambe
dans la Ville Interdite.

Continent plus riche que l'azote d'où monte le désir
d'un peuple d'oiseaux.
Je descends dans la piste obscure où des astres perdus
de réputation
Prennent un repos boueux en attendant de prendre
leur quart.

Une paix captieuse essaie de s'établir à chaque
hublot de l'horizon.
Une lune de mauvaise mine s'attarde sur les
docks à la façon d'une plante grasse,
Et un bonheur furieux s'empare de chaque dormeur
sur sa couchette de misère.

J'aiguise mon regard à chaque dessous de lampion
que je vois sourdre du brouillard.
Mes serviteurs chinois se font à la cantonade des gestes
où on lave de l'or.
Une fête s'institue dans le plus invraisemblable réduit
qui se puisse voir.
Résidence estivale, haute civilisation et épluchures de
zinzolin.

Je viens d'avoir mes dix-huit ans, et je suis plus près
de la trentaine que jamais,
Retour d'un raid de plaisance où j'ai bien manqué
de laisser mes chers petits os.
Allons, ils ne blanchiront pas la plaine cette fois-ci
mais bien la prochaine,
Partie remise, autant en emporte le vent, et je me
satisfais de la bonne issue.

Je suis l'agent secret de la Foire Commerciale de
St-Bouldouyr en Provence
Et je dis aux aviateurs chargés de préparer le
terrain pour la campagne de Presse :
Déversez sur le peuple de la Tour Jaune, de la Tour
Noire et de la Tour Indigo
De la farine tant que ça peut, ouvrez vannes d'écluse,
et des messages moraux.

Je prédis déjà le nom de toutes les femmes qu'il me
reste à avoir en ce bas monde,
J'affûte leur membrane d'un ongle qui connaît la
résistance de la chair.
D'où je vais extraire les petits esquimaux qui plus tard
seront comme leur père
Et se balanceront entre l'horreur de vivre et la
crainte de se tuer.
Mais rien n'est sûr, et ils finiront peut-être par
acquérir la richesse terrienne
Et ce sera bien fait puisqu'alors ils seront mangés
à leur tour par un plus Malin.

La notion de l'Espèce sans métaphore est encore trop près
de la lampe à alcool
Pour que j'en use sans plus ample précaution dans mes
discours avec le hasard.
Je consulte la carte du ciel où de grandes effigies
annoncent mon passage
Et je ris de m'entendre aller mon chemin tout seul
en saluant l'ombre à sa place.

Il faut aussi que pour mon compte personnel je me
rapproche du divin Maître.
Tout ce que l'Ennui de l'homme sans vocation précise
peut polluer dans sa liturgie,
A coups de sécateur, de fausses manœuvres et
d'insuffisante abnégation,
Je vais l'étudier de manière à savoir comment je
puis le mieux l'atteindre
Et s'il m'est possible de sauver mon âme de la
hideuse détresse où je la vois.

Il me reste à être bien sage, à ne plus manger qu'une
fois par jour et à travailler.

SOURIRE D'AVRIL

Grand remous sur la ligne que mouille sans qu'on
s'en doute tout le labeur de la journée.

J'assiste à ce fameux dialogue d'insectes qu'aucun
théâtre n'entend jamais
Et qu'on peut surprendre parfois entre les touffes du
sommeil quand il est profond,
Plein de fruits déguisés et autres objets sauvages de
dimension redoutable,
Plein de timbres de feu dont la résonance poinçonne
l'étendue de terre vive.
Sur un pal de sel gemme que recouvre une écorce
faite de sphingtéas de vautour
Brille le Messie admirablement portant qui donne
sa protection au pays,
Et la féerie tourne en tous sens dans la volière douce
des printemps passés
Où la Croix du Sud met juste l'accent qu'il faut
pour parfaire l'orbe du Grand Œuvre.

Chant, chant du dernier jour posé doucement à plat
sur le store de ma cabine.
Arrière, clefs de sûreté, désormais inutiles, car je m'en vais
pour tout de bon.

Je suis pour l'âge futur contre toutes les inventions de
la parole écrite
Et ma tête où souffle l'autan d'un million de chicanes
toutes propices au silence.
Attend la pluie salvatrice d'entre Seine et Gange
pour s'abreuver enfin à son saoul.

C'est toujours ainsi quand le démon se fait tard et
que l'air change de couverture.
Nul homme ne peut sortir du règne où l'isole la faim
de tout ce qui l'élève.
Qu'importe là ce qui sinue à travers les soi-disant
quatre âges de la vie?
Au loin où est le feu paisible le ciel alterne avec des
carrés de lessive.
Je vous salue de la part de tous les oiseaux, Paroisse
engloutie sous mon ombre.
Suffit. Morte la bête. Les fondeurs de destin ont pris le
large depuis longtemps.
Chaque étoile tuée emporte dans sa chute la promesse
d'un monde à suivre.

CLAUSE DE GARANTIE

Il est curieux de voir combien les matières les moins
désignées à l'attention
Peuvent, quand le hasard s'en mêle, servir l'intérêt
majeur de la Poésie.
Sait-on que le lancement d'un vaisseau et je n'invoque
pas les Condors de la mer
Requiert pour des centaines de milliers de francs de suif?
On enduit tout le rail sur lequel il repose dans
le hangar du chantier
(Qu'on me pardonne d'ignorer l'argot technique)
Mais avant de poursuivre, je veux, ô ma chimère, dire
en tout bien donc tout honneur
De quel amour sans nom est faite l'ombre des hommes
dont on mène tant de bruit.
Il y a trop de petits jeux sous la charogne.
Où trouver la parole de courage assez forte pour
balayer le vent régnant
Et asseoir comme il faut la victoire de Samothrace
à la tête de mammoth?
Je dis bien de l'asseoir, car sur le reste, hélas,
Point plus n'est de lumière que la veille du jour
où naquit la juste mémoire.
C'est ainsi qu'on se perd dans son propre dédale et
plus rien n'est communicable.

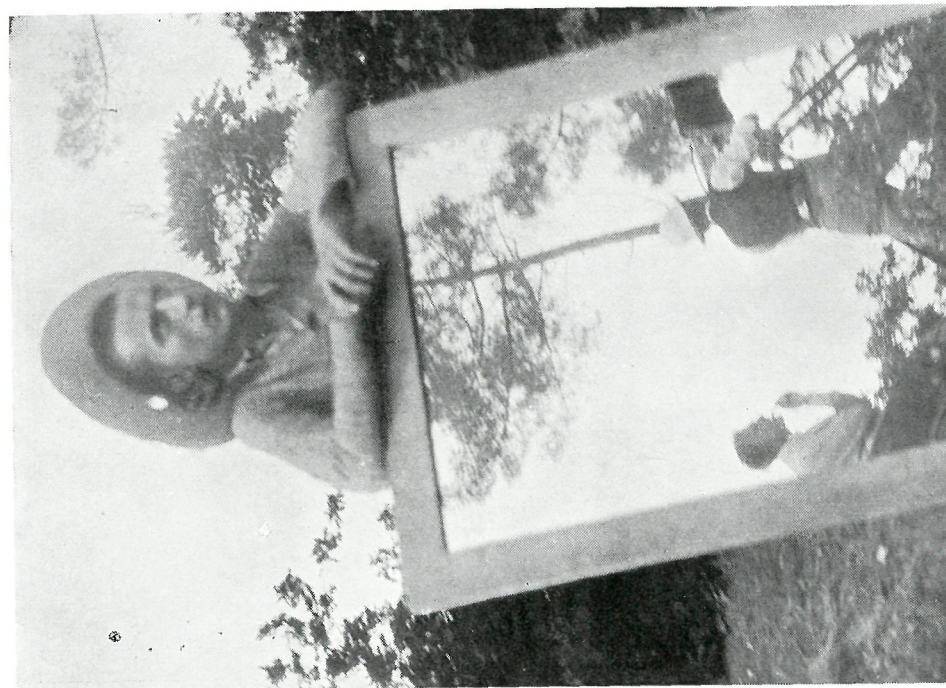


Photo Eli Lotar



Photo Eli Lotar
Prises de vues du « Petit Chaperon Rouge »
Film d'Alberto Cavalcanti

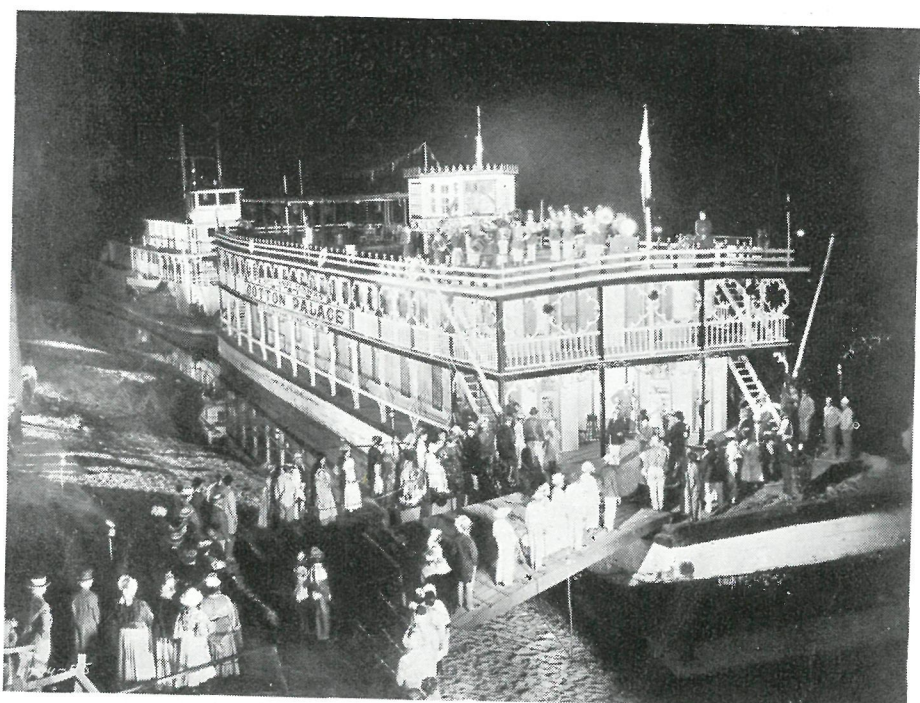


Photo Universal



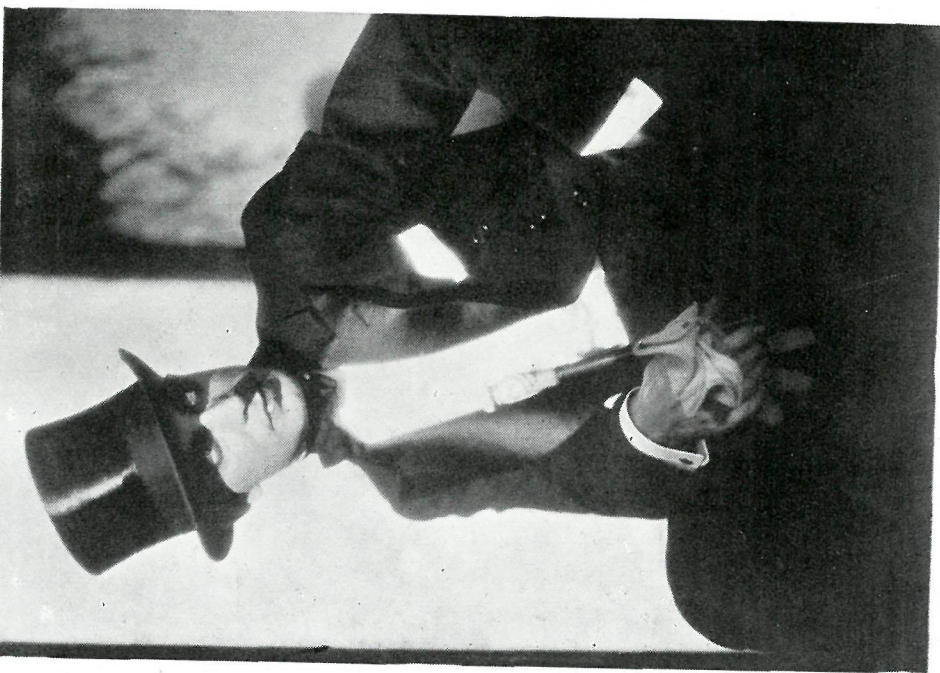
« Show-Boat », film d'Harry A. Pollard

Photo Universal



« Broadway », film de Paul Fejos





Conrad Veidt
dans « Eric le Grand »



Conrad Veidt
dans « Le pays sans femmes »

Je trouve un texte d'illustration que je donne à chacun
pour qu'il l'apprenne par cœur;
A Manille, le travail des forçats ne présente aucun
caractère d'utilité,
Bien en rang, ils roulent d'un même geste et en avançant
d'un même pas
Un boulet de pierre dans la cour de la prison
Sous une chaleur qui atteint parfois quarante
degrés centigrades.
Leur seul repos selon la règle en vigueur est de faire
l'exercice militaire,
Fusil en main et au commandement des gardiens.

Je parlais de suif et il me semble que j'y reviens par
la dérive de ma pensée :
Une partie donc par suite du frottement se trouve
immédiatement brûlée.
Ce qui reste file avec la quille et l'équipage dans
l'espace du port chaud ouvert.
L'usage est que la substance perdue appartient à ceux
qui arrivent à s'en saisir
Et l'on voit une nuée de petites embarcations s'ébarber
dans le sillon du monstre
Pour cueillir les paquets de suif jaune répandus
partout sur l'eau.

Mais en voilà assez sur le style et l'avantage de naître
dans un monde où l'on s'amuse.
Je concède que ce que j'en dis ne signifie pas grand'chose
et arrive trop tard,
Mais je m'en bats l'œil en attendant de battre la charge
Sur un mode que je ne conseille au cafard de me disputer
en aucune façon.
C'est toujours sur l'écran la seule image qui passe.

Balthazar, mon garçon, la vie s'habille mal depuis hier,
ne trouvez-vous pas?
J'ai dormi d'un sommeil pénible où je m'ingéniais
à rencontrer ma jeunesse.
Je remontais en submersible le cours du Temps.
Je percevais de place en place des voix amies dont
l'écho me disait bonjour.
On devrait oublier ce qui est mort pour toujours.

Jeunes gens de ce pays, jeunes gens qui hésitez sur
le choix d'une carrière,

Engagez-vous dans les troupes de la Métropole.
 Vous y gagnerez la santé, sans compter le pain,
 le vêtement, l'asile,
 Et puis l'air est si mou qu'il défend de mourir.

Je suis le seul à parler, je pense, de cet étonnant regard
 d'entre-saison
 Qui suit tout à l'envers et rend le bien pour le mal
 sans qu'on ait besoin d'y veiller.
 Belle groseille verte comme un cœur de ténèbres.
 Méfiez-vous-en bien, car le peu que j'en sais conduit
 tout droit à la démence.

O gens, triste bétail, chaîne de faux savoir,
 Ne savez-vous donc pas que de plus en plus je descends
 au centre de la terre?
 Ma prison vous ignore et je suis plein d'amour
 Pour des rites d'enfant, des contrastes de mesure,
 Autant de jeux divers qui n'ont plus de visage humain.
 Je me tiens dans le bain suave où un seul mât incline
 son chant perpétuel.
 Ici consigne absolue, solitude, partage de la Mort.

(A suivre.)



Gustave de Smet



Frits van den Berghe

LE THEATRE

SPECTACLES AMÉRICAINS A PARIS

par

P.-G. VAN HECKE

Qu'il puisse y avoir un côté moralisateur au théâtre, nous nous en moquons un peu! Et cela pour être quitte envers un public qui ne s'émeut de l'exposé des misères humaines, que quand elles lui sont offertes parées d'artifices scéniques. Devant les *dames aux camélias* et les *Manon*, autant que devant les *régulières*, qui évoluent dans les sketches du genre réaliste d'aujourd'hui, la vanité des émotions et des sentiments du spectateur s'est trop souvent décelée par ce genre d'enthousiasme suspect. Dès qu'il a quitté la salle de spectacle et qu'il agit pour son compte, les drames de la vie lui apparaissent sous un jour d'autant plus méprisable ou horrible, que les vertus bourgeoises ne s'exercent qu'à la faveur de la plus mensongère et la plus spéculative hypocrisie. Le fauteuil d'orchestre encourage une espèce

d'isolement secret, dont le spectateur s'évadera trempé de ce souvenir honteux que laissent les plaisirs clandestins. Après, viennent tout naturellement le mépris de l'être magnifique qu'on fut, ainsi que certain dédain haineux pour ces larmes essuyées dans l'ombre et ce stupide attendrissement. Aussi, le spectateur n'hésite pas à renier l'enchantement provoqué par le drame au profit de ce qu'il appelle si prétentieusement les nécessités de la vie, ou plus pompeusement les lois de l'existence. Il n'est pas rare de le voir se retourner au nom de ses vains principes contre ce qui, sur la scène, a pu évoquer en lui tant de trouble. Il y a là, en plus de la lâcheté quotidienne de l'homme qui ne veut rien voir que ce qu'il va voir, la terrible peur de se trouver, au plus profond de lui-même, face à l'être vil ou imbécile qu'il serait, si les fameux principes ne dissimulaient pas ce vide. Il est plus prudent en effet de faire passer l'enchantement sous le couvert de la distraction et de considérer, une fois pour toutes, le théâtre comme un divertissement agréable.

L'attitude américaine envers le spectacle, du moins dans les manifestations qu'il nous est permis d'en voir à Paris, où les pièces, revues et spectacles américains ont pris une place si importante, se trouve être très près de cette conception, sans doute. On pourrait difficilement s'expliquer autrement la cruelle naïveté, voire la féroce impudeur, que mettent des Américains à fabriquer certaines scènes qu'applaudissent d'autres Américains avec une terrible et brutale joie.

Encore que les pièces et sketches où des bootleggers, des girls et des policiers se livrent à d'émouvantes excentricités, paraissent constituer pour ce public l'équivalent de ce que furent (et sont encore) pour le public européen les scènes « apache et java », il y a là, néanmoins, une différence autre qu'une incompatibilité entre deux façons de goûter cet exhibitionnisme des milieux spéciaux qui sont à la mode. Il semble bien que le spectateur américain mette plus d'ardeur encore à acclamer ce que, au nom de la vertu ou du concept bourgeois, il damne et condamne avec plus de méthode. A moins qu'il ne soit permis de confondre dans le même brutal humour ce qui se passe ainsi des deux côtés de la rampe et d'en conclure que les passions mystiques et les dogmes anglo-saxons, reposent sur des fonds plus troubles encore que notre chère vieille civilisation.

Peut-être bien que le nom de *Broadway* représente pour un habitant de New-York quelque chose d'analogue aux grands boulevards. Mais John dos Passos, Hemingway et quelques autres écrivains mis à part, la production artistique américaine qui recourt à cette marque de fabrique et lance ce nom par-dessus l'Europe comme un cri d'idéal, par l'intermédiaire d'opérettes, de comédies, de revues, de films et de disques, ne grouille pas moins des plus pittoresques bandits qu'il nous fut donné de connaître à travers des danses, des images, des textes et des chants, lesquels, par ailleurs, sont les plus rafraîchissants du monde.

Si, précisément à la sortie, ne nous attendaient les gueules des types qui, au nom de leur morale, vont nous contraindre aux pires abdications, notre plaisir serait intact d'avoir retrouvé sur des scènes parisiennes tant de vieux amis échappés des *Nick Carter* d'il y a

vingt ans, devenus comédiens rapides, danseurs fulgurants et chanteurs troublants pour les besoins de notre cause sentimentale et absurde. Merci tout de même aux victimes, aux assassins, aux détectives et autres personnages de *Broadway*, *Mary Dugan* et *Prise*.

Puisque nous n'avons pas les mêmes jouissances devant ces spectacles, sans doute avons-nous également d'autres raisons de nous méfier, tout en applaudissant, de certains côtés âprement tendancieux qu'ils nous présentent sous quelque aspect, tantôt artistiquement anodin, tantôt grossièrement dramatique. Mais qu'il s'agisse de *Borrah Minevitch* et ses *vagabonds burlesques*, jeunes voyous trop sympathiques, demi-frères de Charlot, nous préférons leur simulacre d'un vagabondage drôlatique et musical à la parade mélodramatique qui se pratique d'habitude avec les fameux *Bateliers de la Volga*, tant goûtés par les commerçants en pantoufles. Qu'il s'agisse de ce fox-trott bien connu *Ol' man river* à l'aide duquel dans *Show-Boat* s'exaltent des nègres, il nous plaît d'y découvrir un dur chant de révolte contre l'esclavage nègre qu'applaudissent tous les soirs d'autres esclaves à côté de leurs exploiters. Qu'il s'agisse enfin d'une scène sombre et empoignante de cette étourdissante revue du Moulin Rouge : *The Lew Leslie's Blackbirds*, fraîchement débarqués de Harlem, et nous sommes, malgré tout, heureux de découvrir que notre émotion s'alimente à une source à ce point essentielle que, pour peu que les spectateurs normaux fussent sensibles à ses effets, ce spectacle en deviendrait impossible. Pourtant, tout conspire contre la sensibilité du public, jusqu'au texte du programme même, appelé à éclairer ceux qui ne comprendraient pas trop cette scène où, noyés dans une atmosphère grise, autour du cadavre d'un nègre, se balancent et se lamentent des ombres éplorées. Ce texte, finalement, le voici :

VIII. — PORGY

AIDA WARD

Genève Washington

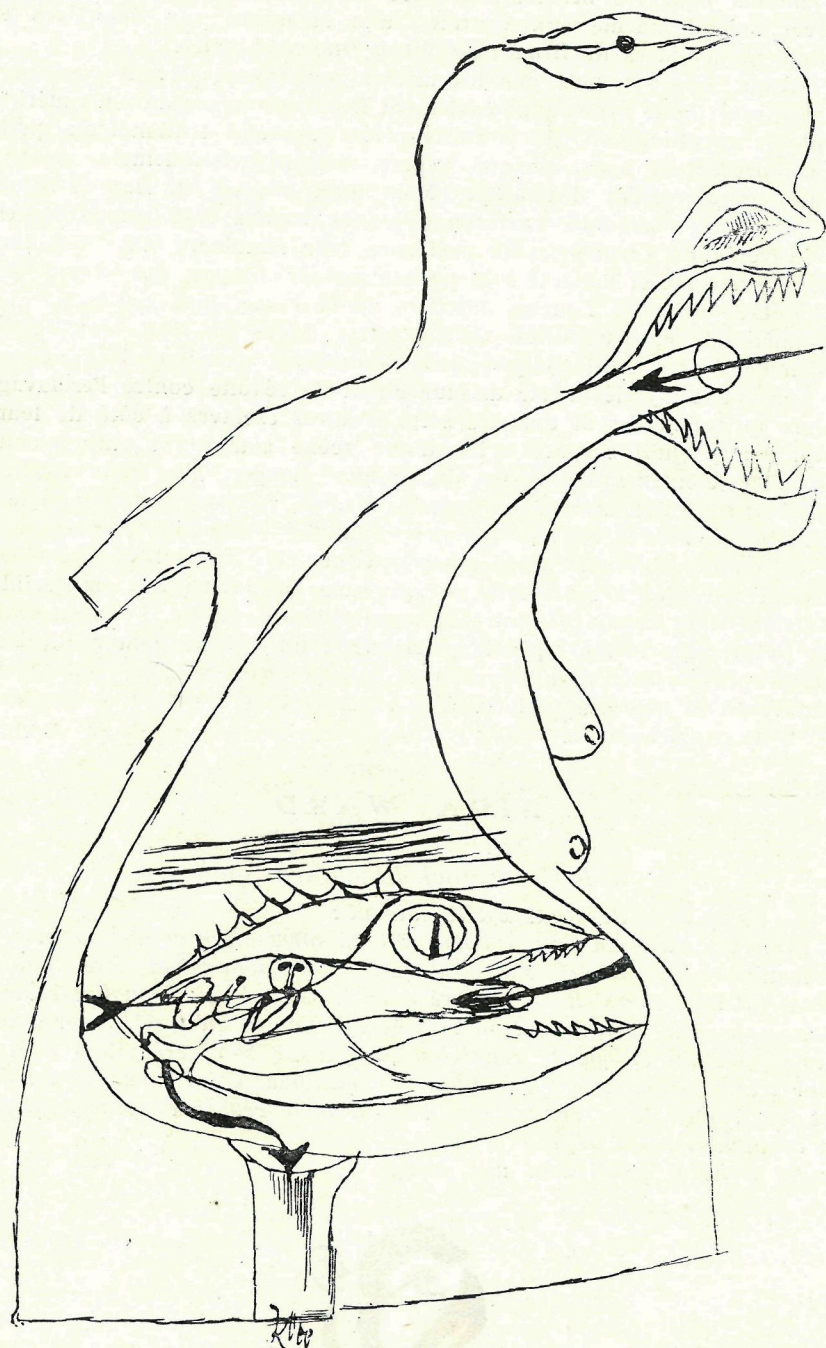
et le Cecil Mack Blackbird Choir

Le motif de cette scène est le suivant :

Dans les Etats du Sud, le pays est au même niveau que la mer et lorsqu'un nègre meurt, s'il n'est pas assez riche pour être inhumé dans les montagnes, il est enterré dans les marais où l'eau fait revenir son corps à la surface. Quand un nègre meurt et qu'il est pauvre, tous les nègres du village se réunissent autour de son cercueil et créent, par leurs chants, une sorte d'hystérie qui pousse les hommes à voler et les femmes à se vendre aux blancs, pour réunir l'argent suffisant à l'inhumation du défunt.

La scène se passe dans une grange.





Homme poisson mangeur d'hommes, par Paul Klee

DES RUES ET DES CARREFOURS

UNE VRAIE SALLE DE THÉÂTRE

par

PAUL FIERENS

Paris, juin-juillet.

Au bas de la rue Pigalle, un transatlantique blanc. Hautes murailles percées d'un peu trop de fenêtres, petites comme des hublots. Mais, au contraire de tant d'autres, malgré son teint de plâtre, de Pierrot, cette façade n'est pas un beau masque. C'est le visage d'un théâtre, éclairé ce soir de feux électriques. Sous le péristyle au plafond creusé d'alvéoles qui sont autant de réflecteurs, une foule bien parisienne s'écrase. Et les portes ne manquent pas, mais une seule s'entr'ouvre et il faut montrer patte blanche, carte blanche, pour pénétrer chez le baron Henri de Rothschild, dont ce théâtre est la maison, construite sur l'emplacement de l'hôtel Scribe.

Nous sommes invités à la présentation des éclairages et de la machinerie, de la salle et de la scène. Une soirée au théâtre, sans pièce! Alléchante perspective pour qui, souvent, plus sensible à l'ambiance qu'au prétexte, aurait gardé — n'étaient les acteurs, les décors, la comédie même — un agréable souvenir de tels galas, générales, avant-premières.

Ce soir, le théâtre joue seul. A lui la vedette. Théâtre pur. Comme un poète doit aimer l'atmosphère d'une imprimerie, les gestes et la prosodie des linotypes, l'odeur de l'encre et la vue des paquets de plomb, jetés (après quelles tempêtes!) sur le marbre, on imagine que, pour un auteur dramatique, le spectacle d'un rideau levé sur un formidable jeu d'orgue, un « grand horizon », des plateaux mobiles, ait quelque chose de singulièrement excitant. L'ouverture, à Paris, du Théâtre Pigalle, suscitera-t-elle des chefs-d'œuvre? C'est fort douteux. Mais le théâtre est un chef-d'œuvre, un merveilleux outil, un instrument de précision. Admiron-le, oubliant qu'il existe une crise du théâtre et songeant que décidément la crise de l'architecture — elle a duré plus d'un siècle — est aujourd'hui résolue.

Parce qu'il fut construit en fonction... de sa fonction, parce qu'il y a en lui, selon le mot de Blaise Pascal sur l'éloquence, de l'utile et de l'agréable, et que cet agréable même est vrai, — le Théâtre Pigalle est un noble édifice. Mesurons le chemin parcouru de l'Opéra Second Empire (Garnier, Carpeaux, Paul Baudry) au Théâtre des Champs-Élysées (Van de Velde, les frères Perret, Bourdelle, Maurice Denis) et de celui-ci au Théâtre Pigalle (Charles Siclis et les électriciens): en chacun des trois monuments se fixe le goût d'une époque, mais abstraction faite de ce goût, mauvais ou bon, on ne niera point que les architectes de 1929 aient beaucoup mieux approprié que leurs prédécesseurs

leur œuvre à sa destination, à sa destinée. L'Opéra, c'est un escalier; les Champs-Élysées, une salle; Pigalle, c'est un théâtre. Là est le progrès. Comparés à la scène, aux quatre scènes que nous allons voir manœuvrer, les autres plateaux de Paris font l'effet d'honnêtes fiacres dépassés par une conduite intérieure dernier modèle.

Vous objecterez que Shakespeare n'est jamais monté même en fiacre. D'accord! Mais restons sur notre terrain, sur nos planches. Je crois qu'un art périt de se trop perfectionner (mosaïque, tapisserie, vitrail, et, qui sait? cinéma parlant), mais si l'art du théâtre est condamné à mort, il pourra mourir en beauté.

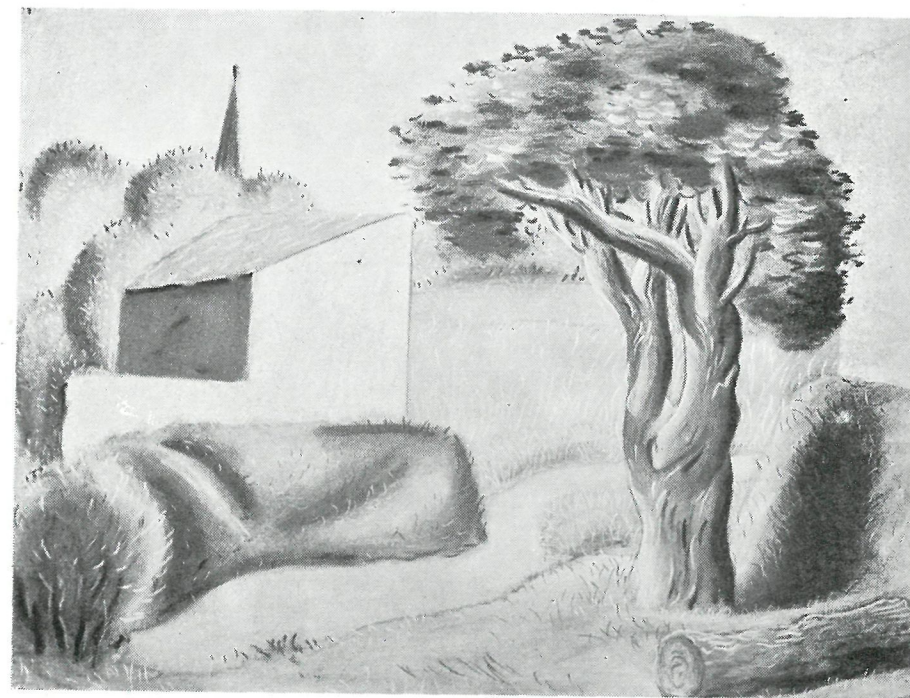
On nous remet un somptueux programme. Couverture en carton d'argent, nous renvoyant nos grimaces comme un miroir; affiche de Jean Carlu, en style Kandinsky; puis quatre pages d'écriture, avec les étoiles et la signature de Jean Cocteau. « Ce qui m'enchant, me touche, dit le poète, c'est que, pour la première fois, tant de géométrie s'humanise et qu'une âme habite le navire avant même qu'il prenne la mer... La façade nous annonce que le dehors compte peu, qu'il ne s'agit pas d'un théâtre dont les fenêtres seraient les loges et le spectacle dans la rue. On dirait la muraille d'une Sparte blanche, les perspectives d'une de ces villes où Chirico fige le mouvement au bénéfice de quelque drame intérieur. »

Le vestibule est une haute volière. La raison du public se heurte aux barres métalliques horizontales qui tiennent lieu de mur entre le hall et les couloirs des loges. A ces barres, déjà, le bec des sarcasmes s'aiguise. C'est naturellement une réussite architecturale, une « trouvaille ». Sans cela, plaisanterait-on? Il suffit, d'ailleurs, que des lumières changeantes, versicolores, viennent animer l'espallier, détruire et recréer sans cesse les vrais murs, caresser, frapper les visages des assistants, pour que disparaissent au coin des lèvres les plis ironiques, pour que le charme opère. Sur un rythme de charleston, c'est une gymnastique d'arc-en-ciel. Première manifestation de l'âme du théâtre, combinaison de lueurs, de bruissements, de fluides. Un prologue, exactement ce qu'il faut. Comme au vestiaire d'un manteau, d'un parapluie, chacun se débarrasse ici de quelques pensées encombrantes.

La peinture, c'est la lumière. Pas de fresques, pas de décor. Dans la salle non plus. (Au sous-sol, au buffet-fumoir, nous avons bien aperçu des Chagall, des Friesz, des Bouche, un peu dépaysés, pas dans la note; on les sentait exposés, prêtés; on était dans une galerie de peinture, plus au théâtre.) Mais n'allez point penser que la salle soit froide et nue. Elle est toute en acajou clair aux ondulations... permanentes, en velours chauds, d'une simplicité qui « fait riche », pas trop. Une vraie salle de théâtre, souligne Cocteau, rappelant « le luxe intime des salles rococo où Mozart dirigeait ses œuvres et dont les boiseries faisaient un instrument aussi sensible qu'un Stradivarius ».

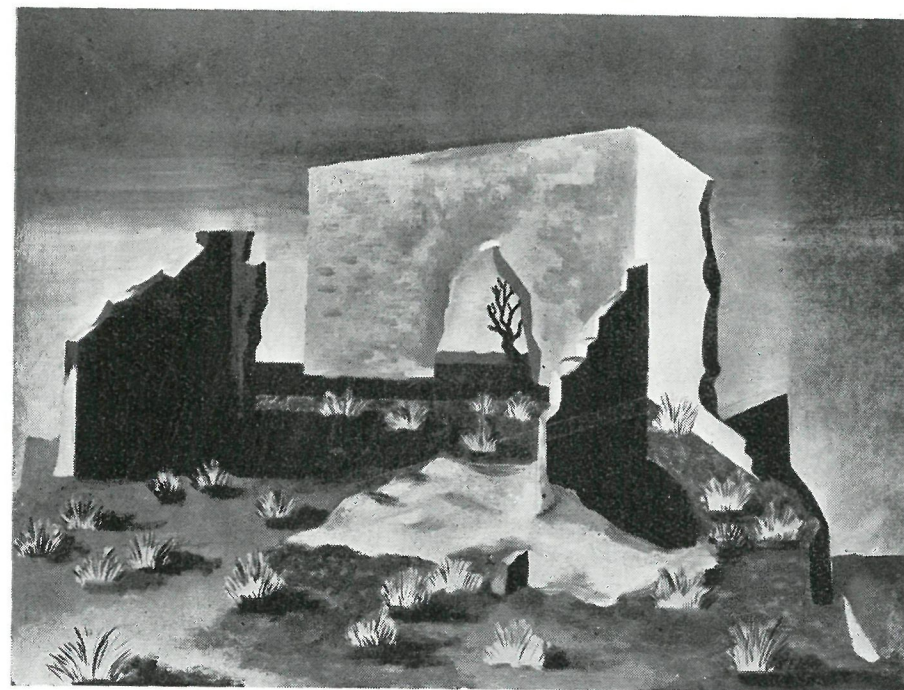
« Bordé, alterné, égayé d'un rouge qui est le sang même des théâtres, cet acajou houleux évoque l'écorce des marrons d'Inde, l'élégance

Le paysage dans la peinture contemporaine



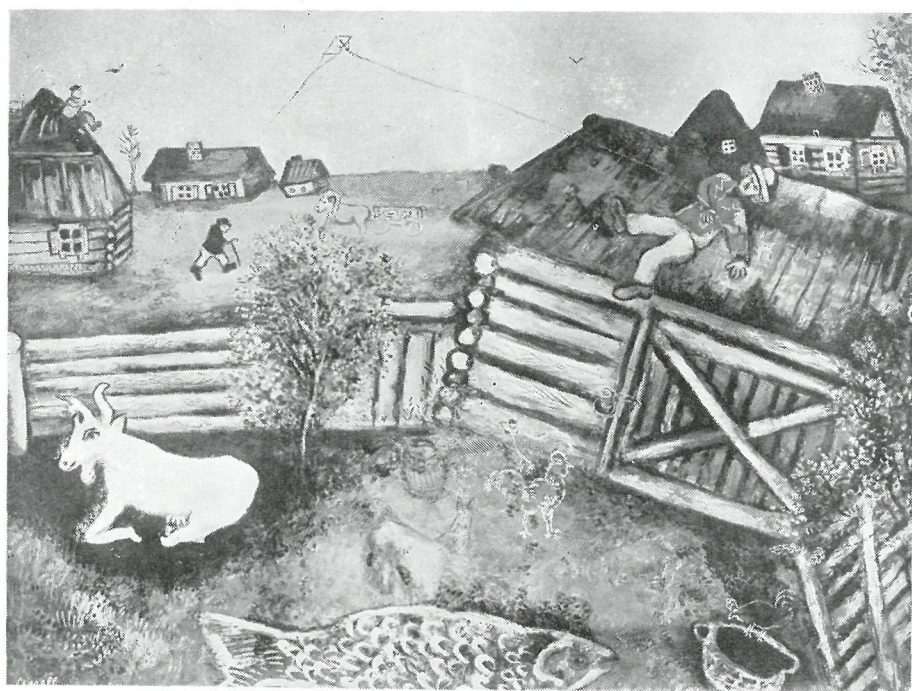
Picasso : « Paysage »

Coll. Paul Rosenberg

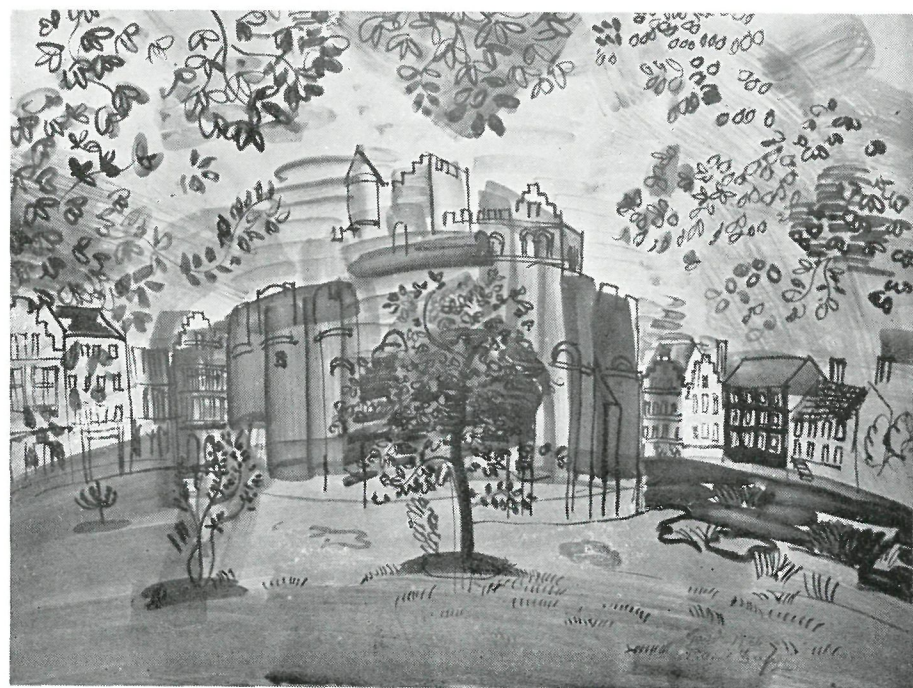


Jean Lurçat : « Delphes » (1928)

Musée de Chicago



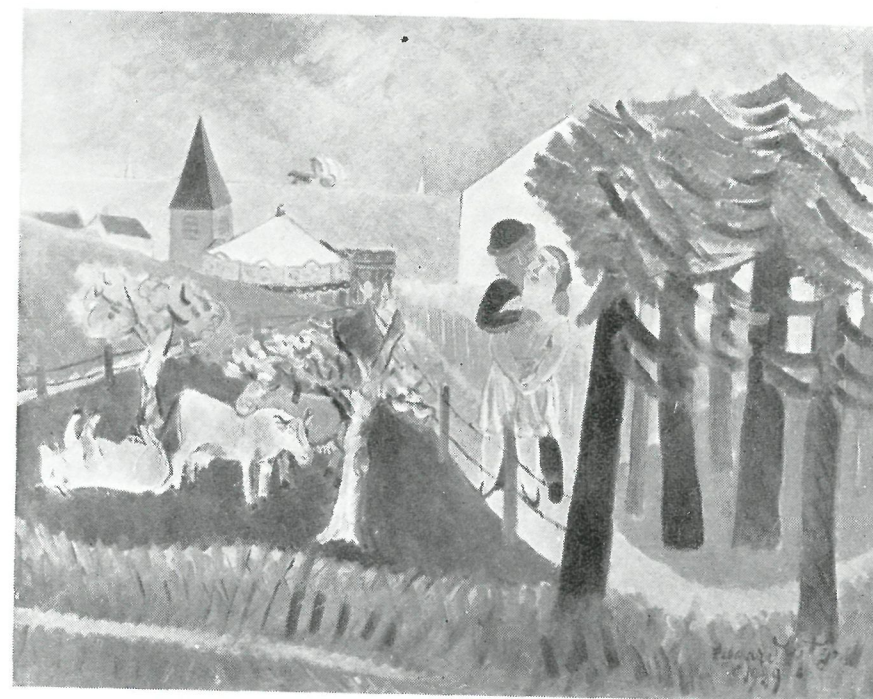
Marc Chagall : « Paysage »



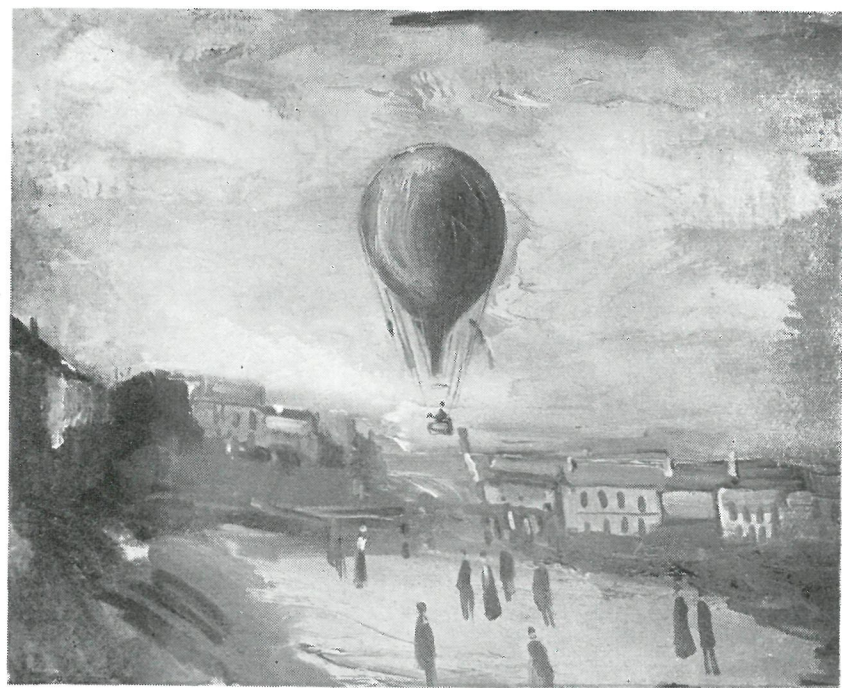
Raoul Dufy : « Le Château des Comtes, à Gand »



Gustave de Smet : « Printemps » (1929) Coll. Galerie Le Centaure



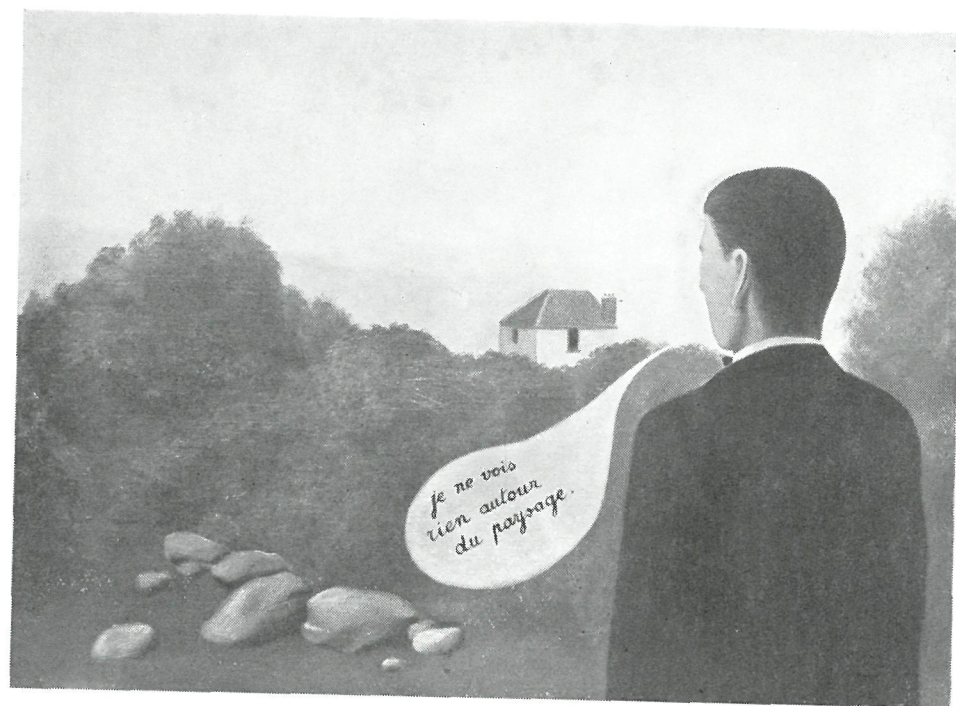
Edgard Tytgat : « N'allez pas au bois, Céline » (1929) Coll. Galerie Le Centaure



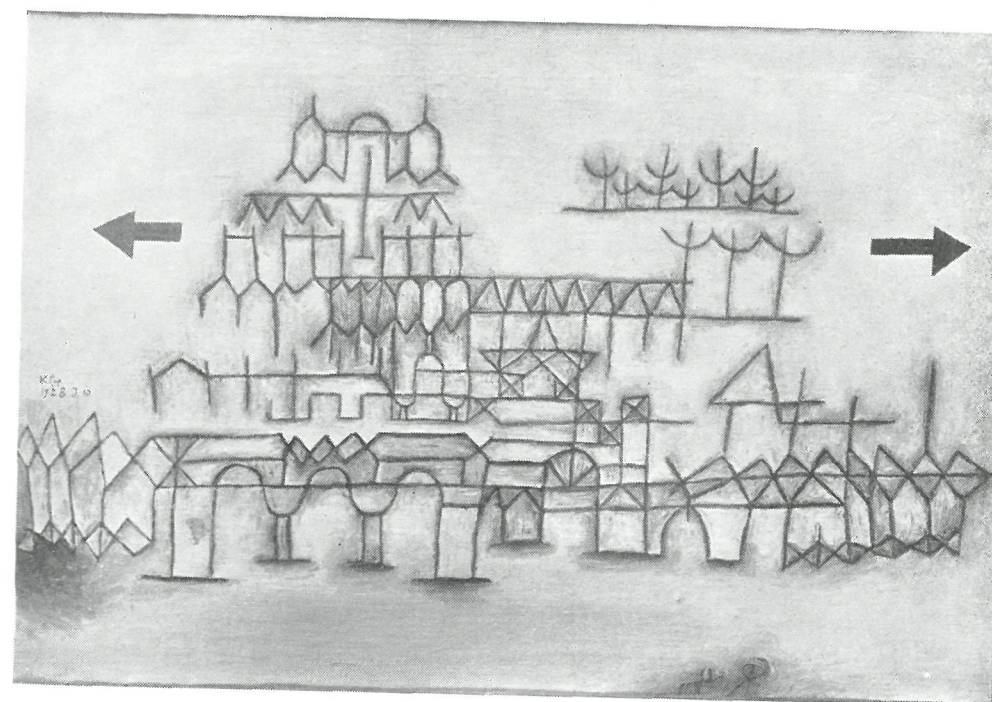
Maurice de Vlaminck : « L'enlèvement d'un ballon »



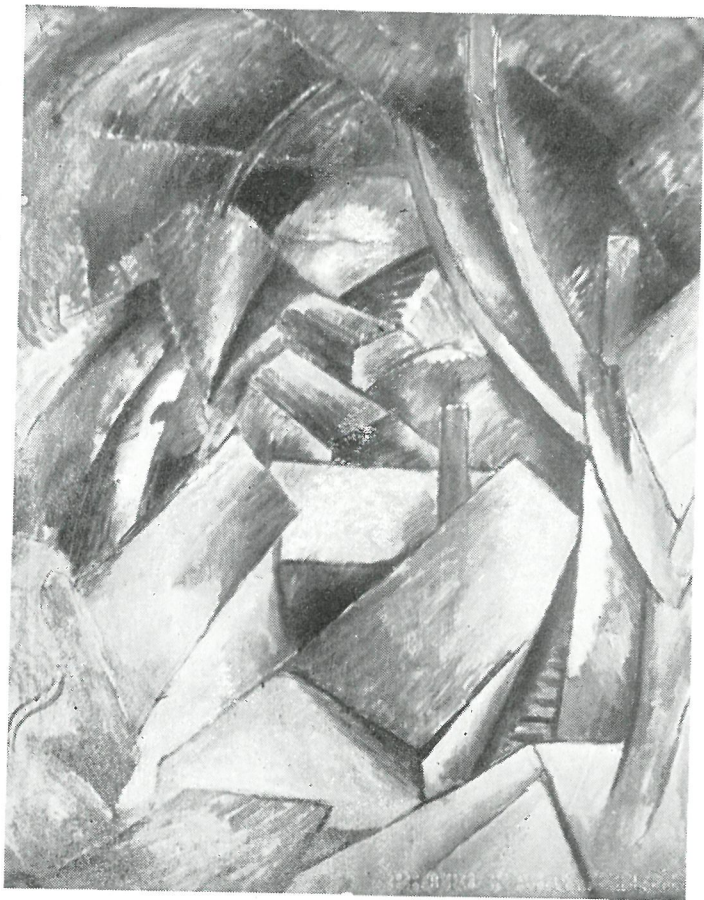
André Derain : « Lavoir à Castelvandolfo »
Coll. Le Centaure



René Magritte : « Le paysage isolé » (1928)
Coll. P. G. van Hecke-Norine



Paul Klee : « En passant devant le Palais » (1928)
Coll. Galerie Flechtheim



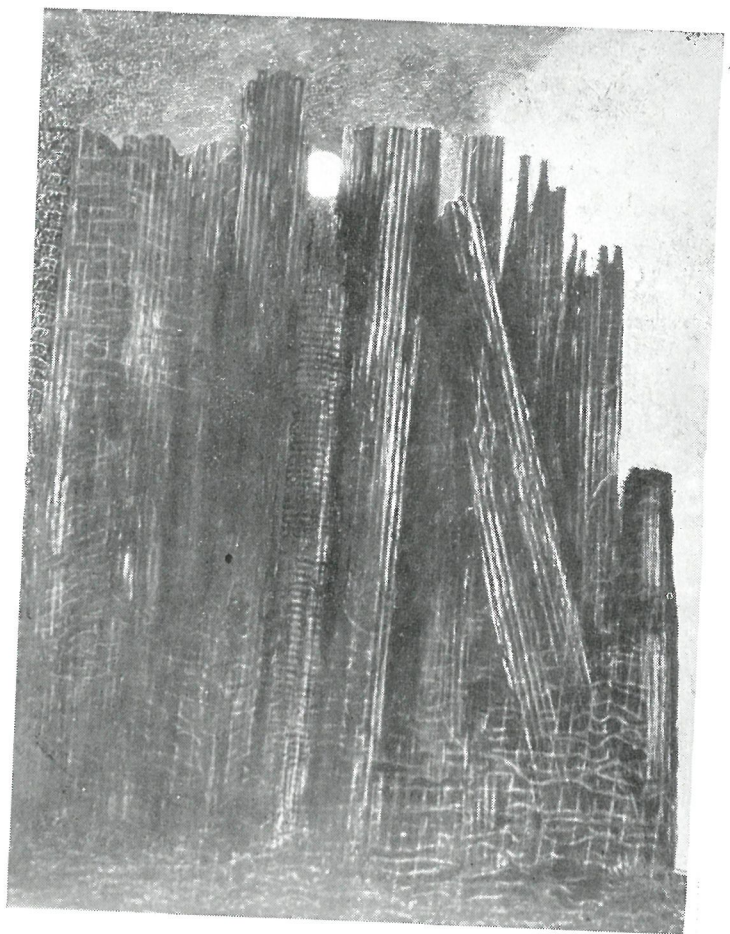
Georges Braque : « L'Estaque » (1908)
Coll. Galerie Flechtheim



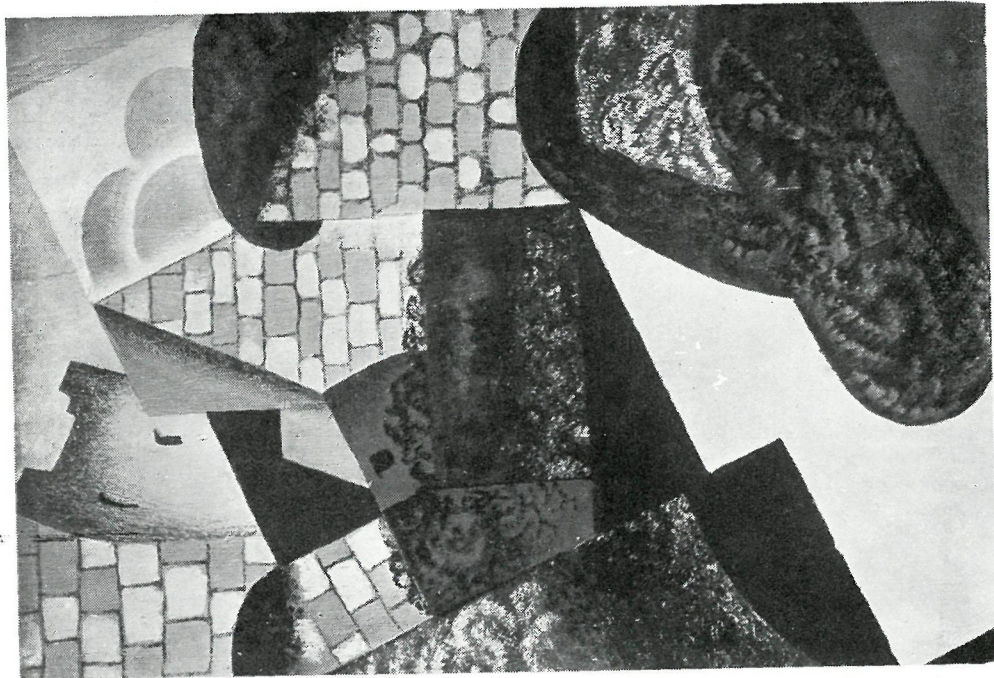
André Masson : « La forêt »
Coll. Galerie Simon



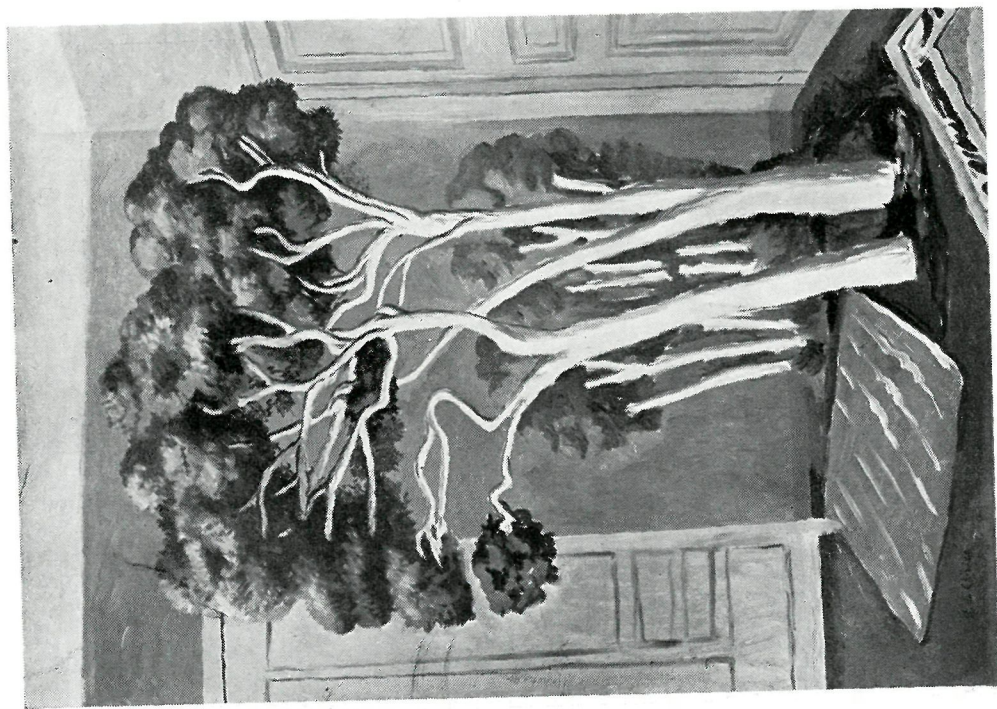
Frits van den Berghe : « L'arbre dans la forêt » (1929)
Coll. Galerie Le Centaure



Max Ernst : « Forêt » (1927)
Coll. André Pisart



Coll. Galerie Flechtein
Juan Gris : « Paysage » (1916)



Coll. Léonce Rosenberg
Giorgio de Chirico : « Arbres dans la chambre » (1928)

anglaise des cuirs. Au fond, c'est une carrosserie... » Ni lustre au plafond, ni Besnard, ni Maurice Denis, mais une coquille de vaste envergure où se mettent à respirer des lumières : une aurore boréale, un éventail de plumes, la queue d'un paon. Le plafond vivant, parfois, se rétracte comme une huître fraîche sous la goutte de citron, comme un immense feuillage de sensitive. Musique des couleurs qui pourrait, durant les entr'actes, empêcher l'émotion de se disperser. On écrira sans doute des partitions pour cet instrument insolite.

M. Philippe de Rothschild, qui a dirigé pendant trois ans les travaux d'aménagement du théâtre, apparaît devant le rideau. Avec naturel, bonne grâce, il prononce des paroles sensées que le public — ô merveille! — comprend, approuve. Il parle des nécessités de l'acoustique, il parle à voix basse... et on l'entend de partout. Puis la représentation commence, c'est-à-dire que le rideau s'ouvre sur des prodiges de machinerie. D'abord, on fait fonctionner le « grand horizon », voile semi-circulaire sur lequel, avec la machine-à-fabriquer-les-nuages, on peut peindre un ciel réaliste ou désarticuler des images abstraites. On orchestrerait de la sorte le sonnet des voyelles. Lanterne magique perfectionnée.

L'arrière de la scène, tout à coup, monte au ciel. Sous elle, vingt mètres de vide. Et une autre scène, toute équipée, surgit de la profondeur. Quatre scènes, sans une hésitation, exécutent leurs chassés-croisés, leurs figures de menuet. Le manteau d'Arlequin, lui aussi, modifie ses proportions, sa hauteur, sa largeur. Voici que les scènes d'arrière, roulant sur des rails, s'avancent vers nous; les scènes d'avant se sont éclipsées...

Quel joujou! Je renonce à le décrire. Il faudrait entrer dans toutes sortes d'explications techniques. On ne sera pas étonné d'apprendre que les constructeurs du Théâtre Pigalle ont effectué « plusieurs voyages d'études à l'étranger », pour ne pas dire en Allemagne, sans doute.

Finale. La scène représente un paysage oriental de Lurçat. Un soleil noir (de Marcoussis) est le pavillon d'un phonographe et Stravinsky, sa musique, son génie, prennent possession du théâtre.

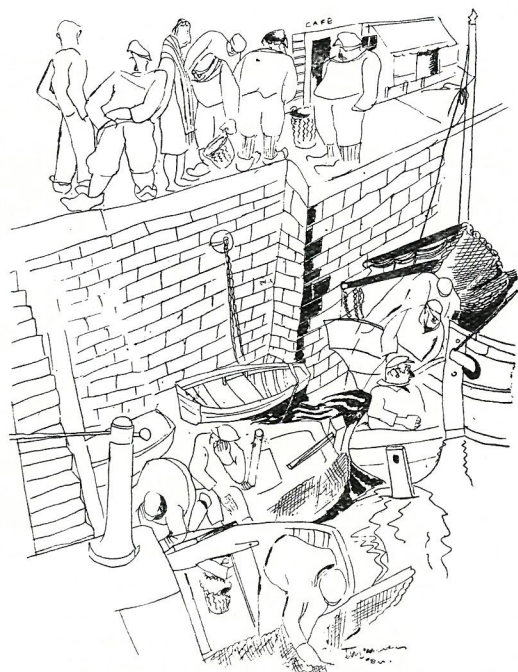
Attendons encore. Quoi? Les chefs-d'œuvre.

Le Théâtre Pigalle ouvrira ses portes en octobre.

La direction artistique a été confiée à M. André Antoine.

On débutera par une pièce de M. Sacha Guitry : La Victoire de Samothrace.





J. Timmermans

LA BOITE A SURPRISE

BAR DU DÔME

par

PIERRE COURTHION

La rue se reflète, la tête en bas, dans la porte à tambour. Les garçons en veston de toile blanche jonglent avec les bouteilles, garçons seulement jusqu'à la ceinture.

Noir, blanc, rouge, le bar du Dôme.

Dans l'odeur des pipes et du « caporal ordinaire » monte en volutes l'éccœurant aromate des cigarettes anglaises.

On parle de photographie :

— C'est un art, dit Colle.

— Vous croyez ?

— Avez-vous vu les photos d'Atget ?

Ils font tous un effort pour se rappeler : deux dans cette revue... dix dans cet album... ah, oui, on m'en a parlé. Était-ce lui ? Oui, c'était bien lui. Alors, à haute voix, le jeune Paul Brigand, qui fait de l'édition de luxe :

— Giraudoux m'en a parlé hier.

Dans la fumée paraît un brave petit bonhomme de photographe. Il flâne par la ville avec son appareil, observateur des vitrines de corsets, metteur en scène des collections de bandages herniaires, poète des rues de Paris coupées au couteau et remplies de ciel.

— Ah, dit Colle, le dégoût de toute cette peinture gratuite ! Man Ray a raison. Il préfère n'exercer qu'une seule qualité : le choix, laissant le reste s'enregistrer par le procédé. Quelle belle chose il ferait, tenez, avec ce qu'il y a sur la table.

Il y avait sur la table des soucoupes remplies de cendre, un peigne, le métal noir et brillant d'une boîte à poudre.

Elle voulut dire quelque chose, mais on lui coupa la voix. C'était le Norvégien, enthousiasmé des portraits de Bérénice Abbott :

— Avez-vous vu son *Gide*, cette tête de forçat de l'art ?...

Elle baissait les paupières. Elle prenait la table à deux mains comme si elle n'était pas très sûre de son aplomb, à cause du Richebourg, dont ils commandaient la seconde bouteille ? Elle imaginait le garçon photographié par Bérénice Abbott. Est-ce qu'elle lui prendrait la tête, comme ils font tous, une main sous le menton et l'autre sur le crâne, sur les deux pauvres cheveux qu'il ramène sur son crâne ? On arriverait à lui trouver un petit air grand homme, genre chef d'orchestre du *Titanic*.

Les murs inondés de lumière. Les chaises transatlantiques, entourées de papier d'argent, ce tuyau comme une cheminée. Elle se penche — c'est à cause du tangage, du tangage Richebourg — vers le barman (il travaille à l'Ecole du Louvre pendant la journée). Elle montre ses cuisses de grosse folle.

Cet homme à côté d'eux. Il écrit. Colle peut lire par-dessus son épaule. Une grosse écriture droite. Il a un petit chapeau plat et un vêtement de gros drap avec un foulard. Solide comme un roc. Son regard est puissant sous la paupière baissée. Colle lit :

« Paris, le 23 juin 1929.

Bar du Dôme.

» Tu me demandes, mon cher Gothard, de te parler de ce Montparnasse que nous avons si souvent évoqué ensemble. Il nous fallait Montparnasse. Te rappelles-tu ? Les jours étaient ravagés de soleil. Les Alpes paraissaient trop petites à nos dix-huit ans. Nous lisions alors, à haute voix, par les sentiers raides, au risque de nous dérocher, en nous passant les livres, Apollinaire, Salmon, Cendrars, tous ceux qui voulaient bien nous attabler au vieux petit bar de la *Rotonde*, en compagnie des gloires les plus authentiques.

» Que te dirai-je aujourd'hui, mon cher Gothard. Tout cela s'est effacé et la nostalgie de contempler les glaciers aux veines bleues a fait place à l'envie de connaître ces grands ennuyés que sont les poètes et les peintres. Montparnasse est devenu le rendez-vous international de tous les détraqués de la création. Je connais des types qui font semblant d'être fous pour attirer sur eux l'attention des critiques, je pourrais t'en citer un bon nombre dont la peinture couvre les trafics les moins avouables et je sais une fille qui cherche des clientes pour une maison d'hommes.

» Mais pourquoi te raconté-je cela? » (Ici l'ami de Gothard tourna la page et but une gorgée de bière. Colle prit un air absent puis il se replongea dans sa lecture. Heureusement que le monsieur était très lisible.) « Serait-ce pour substituer au Montparnasse que tu imagines un Montparnasse boursoufflé dont les pompiers seuls font les frais et où les modèles, ces avocates convaincues de la témérité, découragées, pensent au Musée du Luxembourg, au Conservateur du Jeu de Paume, à l'exposition que pourrait faire Alfredo, Galerie Charpentier, en face des « vastes salons de l'Elysée »!

» Ma foi, tant pis. Tu l'auras voulu : voilà Montparnasse!

» Ils ont vieilli, ils ont grossi, ils ont perdu tout enthousiasme. L'autre jour, je les observai de la fenêtre d'Hubert, un jeune peintre qui habite au-dessus du *Dôme* — tout en haut.

» C'est amusant à regarder, cette multitude de petits chapeaux, en grappes autour des tables, ces épaules comprimées sur la terrasse. On les voit bouger, louvoyer, virevolter comme un essaim de fourmis autour des paquets compacts et grouillants de leurs frères. Ils tournent, cependant que les autobus, les tramways, les voitures titubent doucement au fil du Boulevard.

» Clignotements d'enseignes lumineuses. D'un côté la Tour Eiffel, le ciel rouge; de l'autre un Paris de flèches, de clochers, de toits, toute une poussière de nuances.

» A la *Rotonde*, ils sont plus calmes. Leurs ombres lèchent l'asphalte doucement. Les ronds des tables brillent comme du mica. Ils ont l'air d'attendre quelque chose comme le public du dimanche à l'Opéra, avant la *Nuit de Walpurgis*.

» Non, mon cher Gothard, ne regrette rien. Tu as bien raison d'avoir passé un doctorat ès-lettres pour être professeur de gymnastique suédoise dans ce doux collège d'enfants d'Elsemere. Ne regrette rien : il n'y a rien à regretter.

» Sais-tu ce qu'il y a de plus frais à Montparnasse? Le cimetière, avec ses feuillages débordant les murs, ses beaux arbres et ses jolies petites tombes blanches où les roses et les marguerites n'ont pas peur de pousser. C'est là qu'il est enterré. Le sculpteur a cru bien faire en flanquant son tombeau d'un vampire qui se ronge les ongles. Qu'importe! Il y a une vraie gloire. Le gardien m'a dit d'un petit air entendu, voyant que je m'intéressais à Baudelaire : « On ne lui porte pas de couronnes ni de ces gerbes qui font riche avec des boules de mimosa, mais des femmes à grands yeux tristes (c'était un gardien très littéraire) déposent simplement sur la pierre de ces petits bouquets, oh, très simples, comme il les eût aimés! »

» Je te serre affectueusement la main,

» Jean Supersaxo. »

Colle réfléchit : c'est vrai, c'est bien vrai, il n'y a plus d'élan, plus de gaité, plus d'héroïsme. Il n'y a plus que Salmon pour croire encore que ça se passe là, Salmon dont la vie est restée accrochée à un mur de Montparnasse. Il s'attendrit. Son gros menton tremble, sa voix se fait chevrotante.

— Il y a eu la rue Ravignan. Il y a eu Montmartre. Il y a eu Montparnasse. Maintenant ce sera ailleurs : c'est fini. Max Jacob, lui, s'en rend compte, qui se promène rue Royale, le derrière pointant dans la direction de la Madeleine, et le monocle braqué sur la Chambre des Députés. Montparnasse est un antre d'Américains. Le *Jockey* n'a plus aucun caractère. Il en avait pourtant autrefois, à minuit, quand Kiki chantait en louchant sur son nez :

*L'grand Napoléon
Aimait fort l'andou-ouille
Mais son pantalon...*

Oui, il avait du caractère. Il ne reste plus maintenant que les habitués du Restaurant Suédois de la rue Huyghens, la clientèle des *Vikings*, les danseurs de la *Cigogne* que Farkas vient réveiller quelquefois en s'emparant du jazz, et tous ces cabarets où les Américains parlent dur pendant que les Français essaient de se faire comprendre par le groom. Triste, triste. Tout glisse. Des airs de banjo s'échappent plaintivement sur la chaussée où sont rangées des files de voitures. Ces cafés bruyants, ces boîtes illuminées, ces remous de la foule sur les trottoirs, c'est Montparnasse qui glisse dans la nuit. Montparnasse est un vieux syphilitique. Montparnasse est foutu.

Pendant ce temps, à *Bobino* : Damia.

Elle ose s'avancer, faire un geste, n'a pas peur d'être gauche. Cette voix brisée qui dit, qui chante.

Ce foulard.

Ce visage qui sait si bien refléter les paysages de la chanson.

Ces grands bras écartés, braqués comme des pistolets et cette grande ombre derrière elle.

Elle chante.

Il se lève dans l'automne, au milieu des buissons d'aubépine. Il fait clair de lune.

Il court comme un fantôme. Ses yeux de chat, je les vois dans la nuit — qui fouillent.

C'est le fou, vous savez bien, celui qui a tué la petite fille encapuchonnée.

*Elle dort sous la bruyère,
Sous la bruyère*

Damia chante entre les rideaux rouges.





Mercédès Legrand

LE CINEMA A PARIS

A BAS LE PITTORESQUE!

par

JEAN PERROS

Les doigts de brûlure, les yeux d'angoisse, la bouche de terreur, les gestes de cruauté froide dans le silence, et aussi cette lumière inhumaine comme le jour de l'Enfer, viande brûlée jusqu'à l'os, peau ridée sur elle-même, enfin l'identité de l'amour et de la mort et le rire déchirant qui nous prend devant eux, mesure de tout, voilà le point où le cinéma, sous ses aspects les plus dérisoires comme les plus directement bouleversants, commence à nous toucher. Toute idée de forme, ou d'une certaine attitude à prendre devant les faits, ou d'une orientation à leur donner, tout ce qui n'est pas de l'ordre de la poésie, de l'indistinct, du trouble et de l'irréparable doit donc être rejeté. Dès lors, que peut me faire un décor s'il s'agit réellement d'un certain nombre d'objets que nulle nécessité n'impose et auxquels n'est dévolu aucun rôle actif, qui au contraire ne sont destinés qu'à caractériser

des faits extérieurs complètement indifférents, tels que : époque, classe, lieu? Mais je me refuse à donner un critérium du point-limite où le pittoresque cesse d'être le pittoresque, pour devenir au contraire essentiel jusqu'à racheter par une seule image tout ce qui nous était hostile.

Ceci dit pour les personnes qui trouvent très intéressant en 1929 de réaliser des « drames style avant guerre ». Il nous suffit d'avoir vu exploiter le pittoresque carte-postale et Comédie-Française des films d'avant guerre et se développer la mode de présenter pour l'universelle hilarité de l'« avant-garde » des rognures truquées de ces films. Ces films d'avant guerre, comme ils ont bien amusé nos esthètes, nos mamours d'artistes branleurs d'une triste réalité ou d'un sordide merveilleux de papier peint de lâcheté et de sacristie, et aussi le monsieur qui admire *Verdun*, *Visions d'Histoire* pour la maîtrise technique. Alors que certains des films d'avant guerre sont à la majorité des films actuels à peu près ce qu'Al. Jolson est à Maurice Chevalier, que c'est en eux que la vie se décompose et se nie le plus, que les gestes les plus impossibles s'accomplissent, que toutes choses arrivent naturellement à rebours, que nous avons pu briser le mur des formes closes et appeler dans le vide, nous seuls perdus, et sans que rien, si ce n'est des yeux, une main, un objet ou le néant, y fût pour quelque chose.

Ce prologue, fort heureusement disproportionné à son objet, aboutit donc manifestement à parler de *Dans les Mansardes de Paris*, film qui plairait aux littérateurs du trottoir, aux amateurs d'émotions un peu louches, aux raffinés qui ont le goût du mauvais goût, — mais qui, vu dans une salle pauvre, dans une atmosphère de désastre, de désolation et de misère, au milieu d'un public pas du tout équivoque et réellement simple, dans les conditions nettement anti-artistiques qu'il exige, perd le côté de pittoresque alléchant et odieux qu'il aurait en toute autre circonstance et prend son sens naturel, sa portée. Une odeur de terre matinale, un visage de poussière blanche recouvrent des malheurs sans fin, l'aventure la plus systématiquement organisée par le désespoir et le crime, toujours proche sous les cagoules et les mailles de fer : une aube de fantôme se lève à deux heures du matin, puis des nuages incompréhensibles la détruisent; et toujours ainsi dans le désordre les choses se métamorphosent, les êtres ne sont plus identiques, eux-mêmes ils sont déjà les autres, ils bouleversent ce qui était, ce qui les tenait à cœur, ce qui devait s'accomplir.

Alors nous voyons l'unité de ce qui nous fait attacher du prix à des films complètement différents, même opposés, dans une certaine forme de vision et de vie, forme destructrice de la vie et tournée contre elle. Ce qui nous touche aussi bien dans *Les Mansardes de Paris* que dans *les Nuits de Chicago*, *l'Etudiant de Prague* ou *Kniaz Potemkine*, c'est la proximité constante d'une dépersonnalisation réelle, la désorganisation du sensible et des rapports humains, la vie qui se détruit et se décompose sous nos yeux, les coïncidences, — mais je ne dois pas en dire plus long là-dessus, — l'intoxication par l'impossible, l'invisible et le trop vécu, la chasse ouverte de l'amour et de l'amour, et le passage de la mort, aux limites de nous-mêmes.

CHRONIQUE DES DISQUES

par

FRANZ HELLENS

Pourquoi, alors que des compositions de moindre importance sont fréquemment enregistrées, l'œuvre de Schumann a-t-elle été négligée au phonographe, au point que nous ne possédons que cinq ou six disques de ce musicien pourtant si « phonogénique » ? Il y a des pages de Schumann qui se graveraient admirablement dans la cire, par exemple deux ou trois de ses ouvertures, celle de *Manfred* notamment, et toute la suite, du reste, de cette œuvre. Il y a aussi les mélodies de la *Vie d'une Femme*, et tant d'autres, dont nous attendons l'enregistrement, avec chant allemand, cela va sans dire. En attendant, Columbia a inscrit à son dernier supplément la très belle série des *Etudes symphoniques*, pour piano. Remarquons tout de suite que ces quatre disques ne « grattent » pas; chose très importante lorsqu'il s'agit de l'enregistrement d'un seul instrument. C'est un des bons enregistrements de piano que je connaisse (avec ceux de Planté, jouant du Schumann à la perfection). En général, la sonorité reste claire et distincte jusqu'aux trois-quarts du disque, puis subit un léger voile, comme une sorte de décalage; c'est ce qui arrive la plupart du temps dans les enregistrements pianistiques, dont la technique n'est pas encore parfaite. Cette œuvre est l'une des plus chaleureuses de Schumann, des plus caressantes, des plus poignantes aussi par endroits. C'est une suite de variations, « d'études » comme le titre l'indique, sur une sorte de thème intérieur dont le compositeur a extrait la substance et la moelle. Parfois, c'est une sorte de monologue musical où l'auteur se raconte simplement. M. Robert Casadessus joue cette musique en artiste consommé. (Columbia D. 13080-84.)

Gramophone ne nous donne, ce mois-ci, aucun ouvrage de longue haleine, mais c'est assez que nous puissions nous réjouir de trouver au catalogue un disque de l'orchestre de Philadelphie dirigé par Stokowsky. L'on en est, depuis quelque temps, trop avare. Cet orchestre devrait figurer à tous les suppléments et donner à l'enregistrement de grandes œuvres classiques et modernes. Nous les attendons impatiemment. Cette fois, nous ne pouvons signaler qu'un petit disque, deux fragments symphoniques de *Carmen*; mais il est parfait. C'est un modèle, un petit chef-d'œuvre d'art et de technique. (Voix de son Maître E. 531.)

Le *Trio en si bémol majeur*, de Mozart, qu'enregistre Polydor (série « Polyfar »), s'inscrit à la suite déjà nombreuse des « Trios » de Beethoven, de Haydn, de Mendelssohn, publiés de divers côtés. Il est joué par un groupe qui mérite tous les éloges, le *Munich chamber music combination*. C'est une œuvre charmante, d'une grâce et d'une souplesse remarquables, sans aucune mièvrerie; et même, ça et là, le mouvement se relève avec force et énergie. Rien de plus agréable que cette musique en quelque sorte linéaire, si simple et en même temps si lumineuse. Il faut remarquer que les trois parties de cette œuvre, qui ne sont à vrai dire que le développement, sous des formes variées, d'un même motif, se succèdent et se fondent l'une dans l'autre avec

Contemporains



Photo Martinic

Alexandre Arnoux



Photo Man Ray

Léon-Paul Fargue



Mademoiselle Nancy Cunard *Photo Man Ray*



K i k i *Photo Man Ray*



Madame Paul Fierens *Photo Gobert*



M a r i a L a n i



Photo Bérénice Abbott
Le poète nègre Claude Mackaye



Photo Kertész
Jean Lurçat

le plus grand agrément. C'est, parmi les nombreuses compositions de Mozart, l'une de celles où se donnent rendez-vous les nombreuses qualités que l'on se plaît d'admirer chez ce maître. (Polydor 95 231-33.)

Quelle musique délicieuse que l'ouverture du *Mariage secret* de Cimarosa. Je l'ai dit maintes fois, le phono s'enrichirait de posséder un certain nombre des meilleures pages des vieux compositeurs italiens : il y a là des trésors. Pergolèse, Monteverde, que de lyrisme, et quelle mélodie facile à graver sur disque. Nous ne le répéterons jamais assez. L'écriture éminemment plastique du *Mariage secret* est enregistrée ici comme il convient. Nous avons ici un petit chef-d'œuvre d'esprit et de sensualité gracieuse. (Columbia 9695.)

La *Polonaise* numéro 2 de Liszt est une œuvre trop connue pour qu'il soit nécessaire de s'étendre sur ses mérites. Ce qu'il convient de remarquer, c'est la fougue extraordinaire du rythme, la variété aussi des divers mouvements, que l'orchestre du State Opera de Berlin a remarquablement mis en valeur. Cet orchestre a accompli des merveilles à l'enregistrement. Il est du reste conduit avec vigueur par Léo Blech, l'un des bons chefs d'orchestre contemporains. (Voix de son Maître D. 1625.) C'est un autre orchestre de marque, celui de San Francisco, qui exécute pour Gramophone l'ouverture et le *scherzo* du *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn. Chacun connaît cette musique d'une écriture si fine, si déliée, vrai travail d'orfèvre. On l'a plusieurs fois enregistrée, mais jamais dans une forme aussi soignée. Le *scherzo* surtout est enlevé d'une façon brillante et inoubliable. C'est du reste un morceau très réussi. La trame symphonique se forme, se déforme, grossit, s'éclaire de l'éclat des cuivres, puis s'imprécise pour se perdre dans la grisaille nocturne. (Voix de son Maître, D. 1626-27.)

Je suis heureux de pouvoir signaler aujourd'hui un excellent enregistrement d'*Une nuit sur le Mont Chauve*, de Moussorgsky, ce chef-d'œuvre authentique rappelant un autre chef-d'œuvre du même compositeur : *Dans les steppes de l'Asie mineure*. La symphonie se déroule autour d'un thème central, simple mais caractéristique. Le mouvement débute doucement pour devenir bientôt endiablé, dans une atmosphère de sorcellerie hallucinante. Qu'on est loin du sabbat faux et maniéré de la *Danse macabre*, de Saint-Saëns. Tout ici est sain, d'une grande couleur et du mouvement le plus naturel. (Odéon, 165.410-11.) Odéon a enregistré aussi, dans l'exécution de l'excellent orchestre Colonne, l'ouverture de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz. C'est une des bonnes compositions du répertoire moderne français. Berlioz atteint ici à une plénitude, à une sûreté, qui n'ont d'égales que la force et la maturité de la trilogie des *Troyens*, où la maîtrise s'affirme. La *Danse des Sylphes*, qui s'y ajoute, est une page exquise qui rappelle certains passages de *Roméo et Juliette* (« La Reine Mab »); de l'esprit, de la fantaisie, et une écriture d'une transparence étonnante. (Odéon, 123.615-16.) Quant aux deux *Danses slaves* de Dvorak, dont l'une, la huitième, est bien connue, elles sont fort bien enregistrées sous la direction du bon chef d'orchestre Weissmann. Je recommande l'audition de la sixième, toute en douceur, en gentillesse, en manières charmantes. La petite flûte y joue un rôle prépondérant; du fil d'argent dans les couleurs d'un corsage au soleil. (Odéon 170.087.)

Voici maintenant un excellent disque de chant. Comme il est de marque, je ne parlerai que de celui-ci aujourd'hui. *Les Soirées de Pétrougrade*, de D. Milhaud, au titre évocateur, sont chantées par M^{me} Bathori. Ceux qui ont suivi, avant la guerre, les auditions musicales, si recherchées, de la *Libre Esthétique*, se souviennent de cette artiste originale et spirituelle. M^{me} Bathori s'est spécialisée dans l'interprétation des musiciens contemporains, et n'y a jamais été dépassée. *Les Soirées de Pétrougrade* sont une suite de petites images musicales représentant des figures féminines de l'ancien régime, peintes avec beaucoup de finesse et un tour d'esprit charmant. L'autre face du disque, la meilleure peut-être, nous décrit au contraire les fracas de la Révolution. Ces « images » soviétiques, aux lignes dures et métalliques, retracent le trouble et l'incertitude de la vie actuelle. Les connaisseurs mettront ce disque à part. (Columbia, D. 15.135.)

Finissons en signalant l'enregistrement par Odéon de la *Première Baltade*, de Chopin, jouée au piano avec force et beaucoup de goût par M. Kartun (171.079) et les *Chants populaires ukrainiens*, chantés par les Cosaques d'Uschakon; ce dernier disque est à placer parmi les documents si précieux de la musique populaire russe, dont le phono s'est enrichi depuis peu. (Odéon, 165.614.)

P. S. — Une rectification : J'ai signalé dans ma chronique de mai dernier, comme étant enregistrés par Columbia, les curieux disques de Al Jolson : *Sonny Boy* et *Dirty hands*! Ces enregistrements sont de Brunswick. Rendons à César...

GALERIE DANTHON

29, Rue La Boétie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

■

RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

■

SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE

VARIETES



Les Enfants terribles, par Jean Cocteau. —

Alors que l'on serait tenté peut-être de reconnaître dans le monde où Cocteau se plaît à faire évoluer ses personnages une réalité que l'auteur nous donne pour essentielle, l'unité même du ton de chacun de ses livres et de toute son œuvre, quelque forme qu'elle prenne, sera la meilleure preuve de son allure artificielle et malgré tout littéraire.

Dans un domaine où rien ne peut avoir cours que la plus entière liberté, quand tout se concerte pour nous faire découvrir les aspects de nous-mêmes, où la fantaisie exerce une activité des plus déconcertante mais des moins implacable, Cocteau pour qui le hasard existe, entend s'y soustraire par une pirouette dont les péripéties ont été soigneusement étudiées et qu'il veut conforme à des principes bien établis, bien qu'elle donne avant tout l'impression que ce dormeur qui s'éveille joue avec une suite de songes à laquelle il n'a jamais vraiment participé. Seuls les appels de l'extérieur arrêtent jusqu'à l'aveugler cet esprit qui n'entend jamais être dupe de lui-même. Dans le commerce des rêves, Cocteau paie avec une monnaie factice dont l'effigie ne tolère que la déformation, au pis aller la caricature. Aucune conversion n'est possible; dans le pays que Cocteau « visite », cet argent n'a pas cours.

L'ordre du désordre n'est donc ici que le désordre de l'ordre. Il obéit à des données conscientes et ne tolère que l'immédiat. Tout au plus le souvenir de quelques événements passés marquent-ils parfois, même dangereusement, l'action, mais encore faut-il qu'ils soient rappelés à l'esprit du lecteur, c'est-à-dire empreints irrémédiablement d'une tentative de clarté.

Ces réserves faites, il serait peut-être possible de parler des qualités du dernier roman de Cocteau. Bien qu'à la réflexion celles-ci se révèlent être d'un ordre strictement littéraire, la compréhension exacte de

TISSUS POUR HAUTE COUTURE
OLRÉ

277, rue Saint-Honoré, PARIS

son œuvre par l'auteur ajoute à celle-ci un cachet d'originalité. Rester en tous points extérieur à ses héros lui permet de se mêler activement à leur vie et s'il s'abstient de les juger tout au moins sait-il tisser pour *Les Enfants Terribles* une trame juste tout en la voulant inexorable. De plus, comme il a le respect de la tradition, Cocteau qui à ce point de vue a retrouvé le secret de la fatalité antique, applique à merveille, tout en les déguisant, les cruautés sentimentales dont celle-ci se plaît à corser son jeu.

Je rendrai aussi à l'auteur cette justice d'avoir reconnu que le monde des enfants, qui est celui de son roman, obéit à une logique qui nous est étrangère. Cocteau se flatte d'en avoir découvert les données. Je me tais ici, car seul l'insolite fait heureusement la loi. (E. Grasset.)

R.

Anthologie des conteurs chinois modernes. —

Il est difficile de ne pas être frappé, en lisant ces contes de quelques jeunes écrivains chinois dans la traduction qu'en donne J. B. Kyn Yn Yu, par le désaccord qui y règne entre les moyens d'expression et ce qu'ils expriment. Chacun de ces contes traduit — mais en témoin plutôt qu'en philosophe — le désarroi d'esprits sollicités par deux traditions, deux cultures, deux tendances, deux littératures manifestement contradictoires. Ces nouvelles qui empruntent l'apparence des œuvres européennes, ont toutes un objet qui se rapproche plus du but visé par les anciens poèmes ou maximes chinois que de celui auquel prétendent les récits européens. La gaucherie, l'impression pénible qui en résultent ne sont pas pour peu dans l'intérêt que nous inspire ce petit livre. Chaque fois qu'un des auteurs nous émeut, c'est en réussissant, à côté, en dépit du sujet qu'il s'est imposé, à nous identifier non pas même avec l'un des personnages, mais avec un sentiment, un frisson qui émeuvent un instant ce personnage. En même temps, opère cette loi psychologique qui veut que tout ce que nous ignorons se ressemble et nous errons au milieu de ces Lysing, Kouan houai, Con-y-Ki, Ah Qui, Tche-fou sans bien les distinguer, les considérant comme on regarde les jeux du soleil et de l'eau, sans cesse différents et toujours identiques en ce qu'ils n'offrent rien de directement assimilable à notre cerveau. (Ed. Rieder.)

D. M.

**exposition
permanente**

Beron - Th. Debains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard - Sa-
bouraud - Soutine - Utrillo.

zborowski
26, rue de seine, paris

Goethe, par Emil Ludwig. —

La traduction du premier tome de cette remarquable biographie vient de paraître. L'ouvrage complet comportera trois volumes. Il serait prématuré d'entreprendre une critique de l'œuvre d'Emil Ludwig avant d'en avoir pris une connaissance plus complète. Mais comme trois volumes de quatre cents pages ne se lisent pas en huit jours, il importait de signaler dès à présent cette parution à nos lecteurs. (Ed. Attain-ger.)

Présence, par René Nelli. —

L'amour prête au recueil poétique de M. René Nelli une réalité qui tire surtout sa beauté de l'obsession et de la monotonie. Que ce soit par des répétitions de mots, par une fluidité syntaxique qui est bien personnelle à l'auteur, par un rappel constant d'une présence (assez floue cependant dans son évocation), M. René Nelli mène à bien dans sa poésie un effort de fraîcheur sans afféterie.

Du seul poème qui constitue son livre, détachons ici ce fragment :

*mes cheveux flottent miroir du temps échevelé
l'espace de l'amour fuite glissante comme le jour
tordue dans le ciel pur qui jamais ne se retourne
nue et survivante moi dont la chair est folie*

*Et tu ne te vois plus sais-tu où est ton corps
ivre l'amour te prend à la gorge
toutes les choses te renvoient leur lumière
l'odeur des couleurs vertes la pluie dans ses rayons*

*et le noir des vallées les larmes de l'enfance
qui te faisaient souffrir Les feuilles parent le printemps*

*Et souviens-toi de ma présence
quand tu l'écoutais dans mon cœur.*

(Ed. « Chantiers ».)

RADIO RADIOR 1929

Le Super-Rador à 4 lampes sans antenne
ni terre. Le nec plus ultra de la réception :
Ets M. de Wouters, 67-69 rue Keyenveld, tél. 822,40-822,42
et 99, rue du Marché-aux-Herbes, Bruxelles. Tél. 261,58
DEMANDEZ CATALOGUE GRATUIT

J'ignore les impressions que me réservent les œuvres d'Elémir Bourges, telles que je vais pouvoir les relire dans l'édition complète et définitive, établie par François Bernouard, dans sa belle collection à la Rose Rouge. L'art hautain et sévère, ambitieux et tendu, d'un si puissant et audacieux envol de cet auteur obstinément idéaliste, indéfectible dans sa foi de créateur, encore que désillusionné par rapport aux « fous » qui peuplent le monde, et parmi lesquels cependant se recrutent les lecteurs, la technique savante, le style châtié presque elliptique de cet écrivain-ascète de la grande école m'ont longuement retenu jadis. Mais, après tant d'années, cet œuvre aura-t-il conservé suffisamment d'émotion directe et de fraîche poésie, dans ses desseins multiples et secrets le potentiel humain, dans son écriture travaillée le rythme vif et sensible, susceptibles de nous captiver encore? De toute façon, l'épreuve mérite d'être tentée. Je la redoute pour un drame tout en intentions, en mythes et en images comme *La Nef*, je la crains moins pour des romans comme *Le Crépuscule des Dieux* et *Les Oiseaux s'envolent*, dont le romantisme à la fois intellectuel et émouvant pourra vraisemblablement nous faire vivre encore de belles heures, dans un univers de passion et d'aventure. Vous me permettrez de revenir sur ce sujet, lorsque les divers volumes de cette édition exemplaire seront parus et qu'il m'aura été donné de confronter mes réactions d'il y a vingt ans à celles de maintenant. Au demeurant, j'entreprends cette lecture, non comme celle d'un écrivain contemporain, mais comme celle d'un classique. Si *La Nef* fait penser aux tragiques grecs, à Dante et au *Faust* de Goethe, mais aussi au *Saint Antoine* de Flaubert, les récits de Bourges me replongent dans l'ambiance de la Renaissance, celle des mémoires de Benvenuto Cellini et des dramaturges élisabethéens, auxquels s'allie cependant le souvenir de Hugo et de Wagner.

Pour le moment n'est encore sorti de presse que le premier volume, renfermant le roman de jeunesse de Bourges, *Sous la Hache*. Mais ce roman est précédé d'une préface fort importante (140 pages de texte serré) de M. Raymond Schwab. Du livre, je n'ai encore lu que ces pages, mais je ne veux point tarder à les signaler. Elles constituent une maîtresse étude : une biographie, mais qui est en même temps un essai sur l'œuvre de Bourges. C'est par mille endroits, sans peser sur aucun, qu'elle touche la pensée et la sensibilité de cet auteur, sa personne physique et morale. Si la tâche du critique est de contribuer à faire comprendre et aimer le créateur dont il parle, M. Schwab peut se vanter d'avoir pleinement atteint son but. Son portrait a un enveloppement plein de force et de tendresse.

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

SES TABLES
SES COURONNES

SES FLEURS
SES VASES

Cette passionnante « vie » a été élaborée au moyen de la volumineuse correspondance de Bourges (encore inédite), des réminiscences personnelles de M. Schwab qui vécut dans l'intimité du maître, — lequel n'a pas été sans exercer sur sa pensée et son langage une influence assez accusée mais heureuse — du souvenir des entretiens qu'il eut avec lui. C'est un Bourges bien vivant, qui revit en ces pages, en une fort noble et curieuse figure, d'une grandeur, d'une pureté, d'une homogénéité quasi exceptionnelles, déjà bien loin de nous, à une époque où l'art n'a plus rien d'un sacerdoce, comme enveloppée prématurément de légende. Cette existence d'artiste, passée toute entière dans le recueillement et le travail, dans une âpre, peut-être quelque peu inhumaine solitude de penseur et de rêveur, si elle peut passer pour exemplaire par certains côtés, — comme cette monacale patience, cette dévotion à élaborer l'œuvre poursuivie (sept années pour le *Crépuscule*, neuf pour les *Oiseaux*, trente pour la *Nef*), — provoque, par d'autres de ses faces, non seulement de la stupeur, mais aussi une espèce d'horreur que je voudrais appeler sacrée, à force de solitude, de mélancolie, d'incapacité à s'adapter à la vie quotidienne, d'hypertension intellectuelle. Pour Bourges, le monde de tous les jours, avec ses menus plaisirs, ses petites expériences, ses mesquins devoirs, ne comptait guère. Cette « réalité » que d'aucuns, en son temps comme en le nôtre, ont considérée comme essentielle, pour lui n'était qu'accessoire : une modalité physique, indispensable mais futile, condition et moyen de son existence véritable : celle de ses rêves, de ses méditations. L'amour d'une femme unique, son épouse, par un prodigieux hasard disposée à partager cette vie recluse, à la campagne, pauvre et effacée, l'affection de quelques amis et disciples avec qui échanger des idées, et pour le reste le dur exercice et l'âcre ivresse des découvertes de la pensée seulement, des lents et minutieux progrès de l'ouvrage sur le chantier, l'art étant le seul refuge au milieu d'un monde imbécile et inepte, le royaume sur lequel régner en souverain, dans les joies que procurent la poésie, la musique, la peinture, la philosophie, Bourges se nourrissant de songe et de fiction, ne distrayant pour le reste que les moindres parcelles de son énergie, inassouvi malgré sa science, désespéré par l'impossibilité même de satisfaire une faim de connaître et une inquiétude que même la pensée et l'imagination ne parvenaient pas à calmer tout à fait. Qu'on me permette de rappeler que du côté maternel, le grand-père de Bourges (un certain M. Chomé, inspecteur des Douanes et Accises du Royaume de Belgique) était de race wallonne, sa grand-mère, née van



Groenendael van Bodersem, de noblesse hollandaise; du côté paternel, la lignée paraît être purement française. Bourges séjourna à diverses reprises à Bruxelles, chez des parents, pendant sa jeunesse surtout, à une époque où il voyageait encore et consentait à gagner sa vie comme journaliste. C'est à ces mêmes parents bruxellois qu'avant de connaître sa fiancée, il adressa la majeure partie des lettres dans lesquelles il avait besoin de confesser ses émois et d'analyser ses réactions devant les phénomènes et les expériences de l'univers positif et abstrait qu'il découvrait.

La vie aventureuse de sa mère à Budapest, au milieu des magnats magyares, telle que nous la conte M. Raymond Schwab, est des plus attirante. L'on évolue déjà dans l'atmosphère du *Crépuscule* et des *Oiseaux*.

L'on sait que c'est à Manosque que naquit ce Provençal aux aspirations mi-nordiques mi-méditerranéennes. (La date : 26 mars 1852.)

Manosque, qui est aussi la patrie de M. Jean Giono, a été décrite de façon inoubliable par M. Alexandre Arnoux, dans le splendide petit volume qu'il donna à la collection « Portrait de la France » et qui s'intitule *Haute-Provence*. Avant M. Schwab, il y a tracé un portrait d'Elémir Bourges, juste, ramassé, intensément ému, dont je n'oublierai jamais les termes et que j'ai cru devoir relire après celui de M. Schwab, afin de compléter ce dernier. Il y a surtout cette humble phrase, si significative, qui chante en ma mémoire : « Il aimait le bonheur, quoi qu'il n'y crût pas », car elle résume en un axiome d'un raccourci magistral la physionomie morale d'Elémir Bourges. A. de R.

Cacaouettes et Bananes, par Jean-Richard Bloch. —

Un livre de plus à classer sur le rayon favori de ma bibliothèque, celui des beaux voyages, où, à ma grande joie, de nombreux volumes sont venus s'ajouter aux autres, ces derniers temps, depuis que le règne exclusif du roman a pris fin. Quelques chefs-d'œuvre, déjà, à côté de livres simplement entraînants et curieux, instructifs ou passionnants à divers titres.

Parmi les œuvres des écrivains professionnels, voyageurs par désœuvrement ou par délassement, n'oublions pas de citer en tête de liste *Rien que la Terre*, de M. Paul Morand, que complètent sans l'effacer *Hiver Caraïbe* et *Paris-Tombouctou*. Et ne perdons pas de vue non plus le *Voyage au Congo* de M. André Gide. Parmi celles des amateurs, pour qui l'aventure compte plus que le parti à en tirer littérairement auprès des éditoriaux et du public, les *Lettres des Iles Paradis* me laissent encore toujours le souvenir le plus émouvant.

Voici, du côté des écrivains, M. Jean-Richard Bloch qui s'ajoute au catalogue. Dans *Sur un cargo* il avait commencé de nous narrer les

premières semaines de son séjour en mer sur la *Pantoire*, mais c'était là encore un voyage assez modeste, quasi timide, dans des sites trop connus : de Saint-Nazaire à Cardiff et Gand, presque en caboteur. Vers la fin du volume seulement, le navire se décidait à entrer en pleine mer, pour se rendre « en droite route » à Rufisque.

Nous voici arrivés en Afrique. Dans le second volume, trop modestement intitulé *Cacaouettes et bananes* (car le côté « humain » intéresse beaucoup plus M. Jean-Richard Bloch que celui de la description pittoresque), l'auteur nous introduit au Sénégal. Sa plume qui, par un phénomène de mimétisme littéraire intéressant à relever, avait trempé de préférence, dans la première partie de ce que nous pouvons considérer comme le journal de bord de cet écrivain curieux et lucide, dans les encres grises et noires et qui s'attardait à hachurer de petits traits, parfois légèrement embués ou troubles, les visions de la Manche et de la Mer du Nord, s'adapte, dans la seconde partie, à un mode de peindre bien plus coloré, vibrant et ample. Les images suscitées ont une netteté et une vigueur nouvelles, les meilleures d'entre elles rappelant les évocations chatoyantes et chaudes de la *Nuit Kurde*. Nous ne pouvons que regretter que M. Bloch n'ait eu l'occasion de pénétrer également dans l'intérieur du Sénégal et de donner un tableau plus complet des races, de la faune et de la flore d'une Afrique authentique, mieux défendue que cette côte où sévissent tous les ridicules de la civilisation européenne — le cinéma, le pernod, la mode et la police — sans que les pauvres indigènes, plongés dans cette vie hybride, qui n'est ni la leur, ni la nôtre, aient pu en retirer les quelques avantages que, malgré tout, nos mœurs, nos idées, nos façons de vivre comportent. Mais cette humanité dénaturée, dont l'instinct continue secrètement de lutter contre de monstrueux acquêts, si même elle est plus pitoyable que belle, ne manque pourtant pas de comique. Ce qui a permis à M. Bloch de nous en tracer une image vivace, où l'humour se mêle à une pitié qui se garde bien de devenir déclamatoire. Pas plus que ces pauvres nègres moralement métissés, les colons blancs, tout aussi dévoyés, n'échappent à sa verve. Les échantillons humains les plus sains de son panopticum sont encore les hommes de bord. Son capitaine Chabaneix constitue un type de marin croqué avec malice, mais aussi avec une perception aigüe des dessous de l'âme. Le livre finit sur de claires scènes des Canaries, de Gibraltar et de Marseille. L'hélice tourne, le vent souffle, le soleil chauffe. (Ed. N. R. F.) A. de R.

Pour les gens d'affaires, à Paris :

LE DAUNOU HOTEL

6, RUE DAUNOU

entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra

Toutes les chambres avec salle de bains

Directeur : G. SERVANTIE

Adr. télégraphique : Daunouad-Paris

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Nouvelles Musicales, par E. T. A. Hoffmann (Le Cabinet Cosmopolite). —

Hoffmann connaît en France un regain de popularité, que plus d'une circonstance explique. A bien des égards, il est un précurseur pour toute cette littérature d'aventure, de fantasmagorie et d'introspection, qui gagne de jour en jour du terrain. Dans son œuvre, le rêve occupe une grande place. Il sait mêler, jusqu'à les confondre en une unité inextricable, le merveilleux et le naturel. Il flatte cet amour du mystérieux et de l'étrange, ce goût pour une forme de romantisme réaliste, que nous sommes quelques-uns à éprouver, au lendemain du symbolisme et du naturalisme, l'un trop nuageux, l'autre trop bourbeux. En attendant que paraisse cette édition de luxe de ses œuvres narratives qu'annonce un éditeur parisien, voici toujours le second volume d'Ernest-Théodor-Amédée Hoffmann, que nous réserve cette excellente collection d'auteurs étrangers qui s'appelle le « Cabinet Cosmopolite ».

Le premier, *Les Elixirs du Diable*, paru en 1926, ne présentait cependant pas Hoffmann sous sa face la plus heureuse. Quoiqu'il se manifeste dans cette sombre et confuse histoire un art souvent hallucinant de dédoubler non seulement l'âme mais même le corps, une puissance d'évocation fantastique qui, pour revêtir parfois un caractère légèrement artificiel et une dilection macabre, davantage à la mode du romantisme allemand qu'inéluctable en soi, n'en est pas moins, à d'autres moments, empoignante jusqu'à faire frémir le lecteur le moins superstitieux, dans son ensemble ce roman manque de cette crédibilité à laquelle il faut bien que nous attachions quelque importance. Il sacrifie trop au hasard. Trop de spectres, de doubles et de revenants s'y rencontrent, trop peu de figures humaines pénétrées par le dedans. Sous ce rapport, ce récit illustre à nouveau le côté précaire de ces œuvres où l'intrigue joue le premier rôle, où la psychologie n'a que faire. Roman d'aventure, et combien complexe, il n'individualise aucun de ses personnages : ce sont des fantoches qui surgissent et disparaissent au gré de l'auteur, le plus souvent arbitrairement ou en vertu seulement d'une composition par trop savante et malicieuse, sans laisser de véritable trace de leur passage. Si nombreux qu'on les confond aisément, englobés dans une action qui les rassemble par des liens trop prémédités et qui n'en sont pas moins ceux du hasard, nous ne vivons pas un instant avec eux, dans leur âme personnelle, simple et nue. Il n'empêche que, replacé dans son époque, cet *Elixirs du Diable* revêt une valeur prodigieuse par tout ce qu'il anticipe sur nos idées contemporaines sur l'instinct et l'existence des forces surnaturelles mystérieuses, moins célestes ou démoniaques qu'elles n'en ont l'air, terrestres de l'avis même de Hoffmann, lequel ne manque pas de sourire lui-même, derrière son masque, de ses imaginations horribles.

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83. bd Adolphe Max

Car il existe un Hoffmann moins affreux, chez qui le bouffon se mêle tout naturellement à l'épouvantable, qui connaît les ressources les plus ingénues de l'homme et de la nature, qui ne dédaigne même pas, à ses heures perdues, de cueillir la petite fleur bleue chère à son cœur.

C'est cet Hoffmann-là que nous révèle le nouveau volume du « Cabinet Cosmopolite », ces *Nouvelles musicales*, au nombre de cinq, que M. M. Hella et Bournac ont puisées dans les *Fantaisies dans la Manière de Callot* (1813) et dans les *Frères Sérapion* (1820). Une judicieuse préface de M. André Cœuroy les accompagne, où l'auteur insiste avec autant de perspicacité que de finesse sur le rôle prépondérant de la musique dans le romantisme allemand.

L'art de conter de Hoffmann s'y épanche avec une mesure, une grâce simple et alerte, un sens de la poésie et de l'humour, une connaissance du réel qui me sont autrement sympathiques que les phantasmes sanguinaires et lugubres qui forment le fond des *Elixirs du Diable*. Ne s'y mêlent pas moins la fiction subtile, la pénétrante perception des mille forces secrètes de l'univers, l'émoi métaphysique si angoissant dans sa sérénité, qui caractérisent si puissamment, dans toute son originalité, l'auteur du *Chat Murr*. C'est principalement dans les deux derniers des contes choisis pour ce recueil, *Le Conseiller Krespel* et *Les Automates* que la coexistence comme évidente de ces qualités spécifiquement « hoffmannesques » atteint un degré tout à fait étonnant de paisible émotion et de lucide mystère. Quant à *La Fermata*, il y flotte quelque chose de l'âpreté et de la mélancolie, toujours l'une de l'autre inséparables, de l'aisance et de la sensibilité de Gérard de Nerval. Autant dire que je range ce conte, qui n'a l'air que d'une idylle interrompue, parmi les chefs-d'œuvre de la fiction poétique et sentimentale. (Ed. Stock.)

A. de R.

Le Phonographe, par A. Cœuroy et G. Clarence. —

C'est le premier ouvrage, je crois, qui soit consacré au phonographe, depuis que cet instrument est devenu à la mode. L'avenir que M. Emile Gautier lui prédisait en 1905 s'est réalisé. Nous avons ici, non pas une monographie sèche du phono, non pas un traité théorique, mais une série d'indications pittoresques ou utiles, des vues sur l'histoire de l'instrument, son développement, ses annonceurs, parmi lesquels MM. Cœuroy et Clarence citent François Rabelais, l'Italien Posta, Cyrano de Bergerac.

11, rue de l'Arcade **MARIGNY-HOTEL** PARIS (VIII^e)

situé en plein centre de Paris, à côté de la Madeleine
et à proximité de l'Opéra

Tout le confort moderne — Lift — Prix modérés
Téléphone Central 63.97

E. JAMAR, Prop.-Directeur

Il est intéressant pour l'amateur de phono d'avoir sur la technique actuelle de cet instrument des notions exactes; les auteurs se sont efforcés de ne dire que l'essentiel et de le dire avec clarté. Mais la partie la plus intéressante de l'ouvrage me paraît être celle qui est consacrée aux « problèmes du phonographe ». Parmi les problèmes nombreux qui se posent actuellement, il y a celui de la « création phonographique ». Le Phonographe sera-t-il Musée ou Laboratoire? demandent les auteurs, et leur conclusion est la suivante : « Le phonographe n'est pas un impersonnel instrument reproducteur. Il a sa vie, sa vie profonde et mystérieuse — mystères féconds de la phonogénie. » Il y a aussi le « mystère des voix ». Pourquoi telle voix magnifique et pure au concert n'offre-t-elle aucun des caractères nécessaires à la phonogénie? Il y a ensuite « le mystère des timbres ». Tous les timbres ne sont pas reproduits sur disque avec une égale fidélité. Le chef d'orchestre se trouve désormais devant une série de problèmes nouveaux à résoudre, lorsqu'il préside à l'enregistrement d'un ouvrage.

L'une des questions les plus importantes, c'est celle de la composition du répertoire phonographique. Les auteurs insistent notamment avec raison pour que le phonographe devienne le gardien et le propagateur du folklore musical de tous les pays.

Tout cet ouvrage est écrit d'une manière vivante et agréable. Dans le chapitre consacré aux ancêtres du phonographe, MM. Cœuroy et Clarence citent cette page charmante de Maître François Rabelais décrivant, au chapitre cinquante-sixième du *Quart Livre des Faicts et Dicts héroïques du Noble Pantagruel*.

Pantagruel entendit en pleine mer des paroles gelées qui dégelaient : « Compagnons, oyez-vous rien? Me semble que je oï quelques gean parlans en l'aër : je n'y voy pourtant personne. Ecoutez! » Panurge s'écria : « Nous sommes perduz! » « Me soubvient, dit Pantagruel, que Aristoteles maintient les paroles d'Homère estre voltigeantes, volantes, morantes et par conséquent animées. D'avantage, Antiphanes disoit la doctrine de Platon es paroles estre semblable, lesquelles en quelque contrée, on temps du fort hyver, lorsque sont proférées, gèlent et glacent à la froideur de l'aër, et ne sont ouïes. Semblablement ce que Platon enseignait es jeunes enfans, à poine d'estre iceulx entendu, lorsqu'estoient vieulx devenus. Ores serait à philosopher et rechercher si fortune icy seroit l'endroit on quel telles paroles desgèlent... »

Il y a loin de l'appareil « élémentaire » du bon Rabelais au raffinement de la technique moderne, des sons « gelés et dégelés » au disque, de la nature à l'art, de la prévision à l'accomplissement. Pas plus loin cependant que des bégaiements des premières machines parlantes à la perfection vocale, à la sonorité précise de l'appareil gramophone « orthophonique », qui jusqu'ici n'a pas été surpassé. (Ed. Kra.)

F. H.

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Découvrez l'Amérique, par Marnix Gijsen. —

Il convient de signaler cette publication en flamand d'un livre qui se classe comme un des plus intéressants parmi ceux que des écrivains européens ont consacrés à l'Amérique.

M. Marnix Gijsen, l'auteur de *Ontdek America* — (c'est le titre du volume qui malheureusement n'est pas encore traduit) — appartient à la génération des trente ans de la poésie flamande.

C'est à la suite d'une distinction universitaire, que l'auteur, qui est actuellement professeur à l'Université de Louvain et secrétaire du bourgmestre d'Anvers, fut amené à entreprendre un voyage d'études en Amérique, dont il nous résume les enseignements en ce livre, entièrement dense, autant que concis et substantiel. Le séjour de M. Gijsen, aux Etats-Unis, s'est prolongé pendant plusieurs mois; il a parcouru ces immenses territoires, ces Etats plus diversifiés entre eux que nos anciennes patries d'Europe, dans tous les sens; il y a suivi l'enseignement de plusieurs universités; il s'est intimement mêlé à la vie intellectuelle et sociale du pays; il peut donc nous offrir infiniment mieux, qu'un recueil de notes détachées, griffonnées hâtivement aux hasards d'une tournée de conférences, sur la table d'une chambre d'hôtel ou dans un Pulmann-car.

Ce jeune poète est parti à la découverte, bien moins de terres inconnues que d'humanités nouvelles qui, nous devons tous l'avouer plus ou moins, ne sont restées que trop longtemps une énigme pour nous. Ce qui, dans ce récit, nous émerveille le plus, c'est la subtilité avec laquelle notre guide sait nous faire pénétrer l'âme et la mentalité américaines, la psychologie de ces masses, parfois vagues et ondoyantes, mais toujours d'un intérêt passionnant.

Evidemment, le Nouveau Monde, terre des merveilles de la science et de l'industrie, ne saurait satisfaire plus longtemps notre curiosité et notre inquiétude modernes. Après avoir esquissé, de façon sommaire mais suggestive, le profil des grandes cités de là-bas : New-York et sa déjà classique Manhattan, San Francisco, « la bien-aimée de la terre », la noire Pittsburg, Salt Lake City, le paradis des Mormons, Los Angeles ou « l'Amérique à 100 pour cent », Chicago, Washington, le Far-West, la Californie, l'auteur nous révèle les grands problèmes sociaux qui s'imposent à l'attention américaine : la question des nègres, que les Américains eux-mêmes, aiment à laisser dans l'ombre la plus discrète; notre illusion perdue : les Indiens Peaux-Rouges, le village américain; l'idole moderne : l'auto; Saint Business et ses adorateurs;



VOYAGES JOSEPH DUMOULIN
77, BOULEVARD ADOLPHE MAX - BRUXELLES
organisation modèle de voyages à forfait,
collectifs ou particuliers pour tous pays
Maison Fondée en 1893

la démocratie, le prohibitionnisme, le sport, la famille, la génération nouvelle, pour aborder enfin la vie intellectuelle, qu'il concentre autour de ces deux pôles : l'université et la bibliothèque.

Cet ouvrage, d'une clarté et d'une concision toutes scientifiques, fondé sur l'observation la plus exacte et la plus méthodique, d'une objectivité rigoureuse, ne rappelle en rien, à première vue, le poète de la belle *Ode à saint François d'Assise* et de tant d'autres poèmes, que nous avons appris à aimer et à admirer, comme quelques-unes des expressions les plus pures de la jeune poésie flamande.

Cependant, à y regarder de plus près, nous ne tarderons pas à discerner, sous ses divergences apparentes, la personnalité d'un même auteur. Le poète, qui écarte systématiquement tout ce qu'il y a d'accèssoire et d'accidentel, pour ne plus laisser que l'essence même de son émotion créatrice, se retrouve dans l'observateur hardi et judicieux qui, dans une foule de phénomènes sociaux, économiques, intellectuels, sait retenir ce qui est révélateur d'une mentalité, d'un état d'esprit ou de conscience essentiellement différents des nôtres.

Nous avons rendu hommage à l'objectivité de cette observation, si rigoureuse et si exacte. Ici pourtant, une réserve s'impose. L'auteur est croyant et foncièrement catholique. Dès qu'il aborde un problème religieux ou moral, se rattachant à sa foi, on sent sourdre comme une ardeur contenue, sous l'impassibilité de ce style volontaire, dépouillé. Et on peut très bien ne pas partager les croyances du poète, mais néanmoins admirer cette foi vivifiante, qui sait animer d'un accent plus vibrant et plus humain une œuvre d'un intellectualisme d'ailleurs parfaitement lucide et réfléchi.

Ce volume nous a d'autant plus ému, que le hasard de nos lectures nous fit faire, ces jours-ci, l'analyse du dernier ouvrage d'un grand romancier allemand, Jacob Wassermann, dans lequel nous avons également retrouvé les notes d'un voyage récent aux Etats-Unis. Wassermann est l'ainé du poète flamand, d'une trentaine d'années; il le précède donc, au moins, d'une bonne génération.

Or, là où l'ainé prend une position absolument négative devant les phénomènes de la vie américaine, alors que toutes ses conceptions s'insurgent contre une mentalité avec laquelle il ne possède aucune affinité et pour laquelle il ne peut donc sentir aucune sympathie; alors qu'il se trouve visiblement effaré devant ce qu'il appelle un pays sans tradition, un peuple sans histoire, sans âme, sans culture, nous voyons que le représentant de la jeune génération comprend infiniment mieux nos frères d'outre-Atlantique. Il saisit, comme par intuition, quels sont les éléments de cette culture américaine que notre vieille Europe peut assimiler, quels sont ceux qu'elle devra rejeter, sous peine de perdre ce qui constitue la beauté et l'essence même de notre civilisation occidentale.

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Et ce ne fut pas notre moindre plaisir, en lisant ce beau livre, de voir cette main fraternelle que se tendent les jeunes générations, alors que les aînés, hésitants et craintifs, se cantonnent dans leur coin.

Paul Kenis.

Femmes damnées, par Henri Drouin. —

M. Henri Drouin s'est signalé à notre attention par une enquête publiée dans *Détective : Au Pays de l'Amour vénal*, où l'on respirait le rapport de police à toutes les pages. Autre histoire, maintenant : il nous entreprend sur les « femmes damnées ». Il n'est pas que le titre qui soit littéraire dans cet essai sur la carence féminine : M. Henri Drouin éprouve le besoin de nous éclairer sur les types de sexuels normaux (Don Juan, Casanova, Hulot), sur les types de pervers (Sade, Rétif, Rousseau), sur la vierge prolongée (la cousine Bette), l'insatisfaite (Madame Bovary), la femme abandonnée (Phèdre). Tout cela pour conclure à l'efficacité d'un traitement par l'absorption de tablettes spermatiques. On ne nous fera jamais croire que c'est là tout ce qu'il y ait à dire sur un tel sujet. (Editions de la N. R. F. : Documents Bleus.)

R. C.

Une mélodie silencieuse, par René Schwob. —
Panoramique du cinéma, par Léon Moussinac. —

Au moment où apparaît le film sonore, il est assez humoristique de publier sur le cinéma un livre intitulé *Une mélodie silencieuse* (Bernard Grasset, éditeur). Quant à l'épigraphe du volume, elle vous éclaire promptement sur les préoccupations de l'auteur : « Qu'en toutes choses, *Dieu soit glorifié* (I. S. Pierre 4. 11) » et M. Schwob ajoute, quelque part : « J'avoue que la partie de mon livre à laquelle je tiens le plus, c'est l'épigraphe. Puisse-t-elle rappeler, à ceux qui l'oublient, que les goûts et la foi d'un chrétien ne supportent pas d'être divisés; mais que, par contre, si Dieu est en toutes choses, il suffit de L'y discerner pour avoir licence de tout aimer. » Il y a aussi un petit parallèle entre Chaplin et le Christ qui est bien divertissant. Tout ce qu'on regrette, c'est qu'avec de telles dispositions d'esprit, M. Schwob, au lieu de parler de *Napoléon* et de *Métropolis* ne consacre pas quelques pages de son recueil aux films spéciaux qu'on projette dans les boccards bien organisés. Il y aurait toute licence de s'abandonner à ses conclusions morales touchant les rapports du cinéma et de l'existence de Dieu.

Le MAIN SPRING ARCH
(un support invisible du cou-de-pied), exclusivité de

Walk-Over

élimine l'emploi et l'inconvénient du support mobile.
128, RUE NEUVE, 128 BRUXELLES

M. Léon Moussinac, lui, est de l'autre côté et il réunit ses articles de l'*Humanité* dans ce *Panoramique du Cinéma* (Au Sans Pareil). L'ensemble est bien confus et il advient à M. Moussinac d'écrire des choses de cet ordre : « L'U. R. S. S. est le seul pays où il arrive à la censure d'interdire un film pour insuffisance artistique. » Tout d'abord, cela ne veut rien dire du tout, car la suffisance ou l'insuffisance artistique, on s'en moque un peu, et, d'autre part, on se demande ce qu'on fait, alors, des films réalisés en Russie par M. Protozanoff, par exemple, lequel sur le chapitre de « l'insuffisance artistique » en remontre à MM. Julien Duvivier et Pierre Marodon.

C. A.

Changement de propriétaire, par André Wurmser. —

Pirandello nous a rendu complètement indifférent aux débats et aux facéties dont un changement de personnalité peut être l'origine. Suis-je moi-même, suis-je un autre, voilà deux questions dont le développement a servi, pendant quelques années, à la fabrication de pas mal de romans et de pièces. A cette époque, on était à bon marché un spécialiste de l'introspection et de l'inquiétude, comme disent ces messieurs. A quoi le livre d'André Wurmser doit-il donc, lui qui traite d'un sujet analogue, d'être supportable d'un bout à l'autre, et même de contenter l'esprit le plus prévenu contre ce genre de littérature? C'est que, sans doute, André Wurmser ne joue pas au penseur. Le ton qu'il adopte est partagé entre la gravité et l'humour. Les meilleurs moments du livre ont un accent voisin de celui qui nous touchait dans certains films de René Clair: *Entr'acte*, *Paris qui dort*. (Ed. de la N. R. F.) A. L.

Show-Boat, film d'Harry A. Pollard. — Broadway, film de Paul Fejos. —

Ne laissons passer aucune des expériences dont le cinéma est aujourd'hui le théâtre — et ceci est autre chose qu'un mauvais calembour — car depuis que l'écran a rompu avec le silence, une dramaturgie qui emprunte où elle peut, et souvent dans les pires endroits, ses éléments, naît dans les salles de projection. Dans les quelques films sonores qui sont parvenus jusqu'à nous, un seul est entièrement défendable : *Ombres blanches*. On voudrait en dire autant d'un seul film parlant, mais vraiment il faudrait ne douter de rien pour exprimer le moindre éloge à l'adresse du *Chanteur de Jazz*, par exemple. Pour ce qui est de *Show-Boat*, qu'est-il possible d'en penser, sinon qu'une réussite partielle ne nous fera jamais pardonner la fadeur de l'ensemble? Mais il y a ce bateau nostalgique, avec sa troupe de comédiens qui descendent le Mississippi, les nègres des plantations et leurs chansons désespérées, et puis une histoire d'amour qui a son intérêt, en dépit de quelques dialogues assez imbéciles.

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Quant à *Broadway*, on se demande devant un tel film, par quelle transition le réalisateur de *Solitude*, Paul Fejos, en est venu à l'exécuter. Du dancing à ses coulisses où règnent quelques bootleggers, des coulisses au dancing, c'est un va-et-vient auquel on voudrait comprendre quelque chose. Mais on entend la voix d'Evelyn Brent et, ma foi, on pardonne à un spectacle regrettable en faveur de cette seule circonstance.

D. A.

La révolution du mot. —

Le numéro 16-17 de *transition* contient, sous ce titre, la proclamation suivante :

« Fatigués du spectacle qu'offrent les contes, les romans, les poèmes et les pièces de théâtre soumis à l'hégémonie du mot banal, de la syntaxe monotone, de la psychologie statique, du naturalisme descriptif, et désireux de préciser un point de vue,

» Nous déclarons que :

- » 1. La révolution de la langue anglaise est un fait accompli.
- » 2. L'imagination, à la recherche d'un monde fabuleux, est indépendante et ne connaît pas de limites.
- » 3. La poésie pure est un absolu lyrique et elle ne trouve une réalité *a priori* qu'à l'intérieur de nous-mêmes.
- » 4. La narration ne se limite pas à l'anecdote, mais est une projection d'une réalité métamorphosée.
- » 5. Ces conceptions ne peuvent se traduire qu'à l'aide d'une rythmique « alchimie du verbe ». (Rimbaud.)
- » 6. Le poète a le droit de dissocier la matière première des mots qui lui sont imposés par les manuels et les dictionnaires.
- » 7. Il a le droit d'employer des mots qu'il fabrique lui-même et de mépriser les règles grammaticales et syntaxiques.
- » 8. La « litanie des mots » est reconnue comme une unité indépendante.
- » 9. Nous ne nous soucions pas de propager des idées sociologiques, sauf dans le but d'émanciper les éléments créateurs de la tutelle de l'idéologie actuelle.
- » 10. Le temps est une tyrannie à abolir.
- » 11. L'écrivain exprime; il ne communique pas.
- » 12. Au diable le lecteur moyen. »

C'est signé : Kay Boyle, Whit Burnett, Hart Crane, Caresse Crosby, Harry Crosby, Martha Foley, Stuart Gilbert, A. L. Gillespie, Leigh

UN DOCUMENT :
LE NUMÉRO HORS SÉRIE DE « VARIÉTÉS » CONSACRÉ AU
Surréalisme en 1929

Quelques exemplaires encore à Fr. 15

Hoffman, Eugene Jolas, Elliot Paul, Douglas Rigby, Theo Rutra, Robert Sage, Harold I. Salemsen, Laurence Vail.

En exemple suivent des textes de Léon-Paul Fargue, Arthur Rimbaud, Stuart Gilbert, James Joyce, baronne Elsa von Freytag Loringhoven, Eugene Jolas, Harry Crosby, Henry Michaux, Théodore D. Irwin, Theo Rutra, August Stramm.

D. M.

Traversée de l'Atlantique. —

Sous ce titre, parlait récemment, dans *l'Intransigeant*, le peintre Jean Lurçat, à propos de cette Amérique vers laquelle s'en vont rapidement les meilleures productions de la peinture française moderne et où la Belgique, à son tour, envoie maintenant exposer dans plusieurs grandes villes, une trentaine de ses peintres contemporains, depuis les impressionnistes jusqu'à ceux d'aujourd'hui.

Après avoir conseillé à ses lecteurs de ne pas regarder les gratte-ciel d'en bas, Lurçat conclut ainsi son article :

« Bornons-nous aujourd'hui à y chercher notre Boétie Street.

» Quel problème! Dans cette bousculade d'expositions, de transparents colorés où s'exclament et semblent s'accorder sur rue Braque, Matisse, Foujita, Le Sidaner, Derain, Picasso, dans cette salade où démêler un nœud de courant, la preuve d'un besoin?

» Tout s'y vend. Ou, mieux, tout s'y est vendu. Mais une discrimination s'est établie. L'Américain moderne (il aime le mot) s'est entiché de peinture moderne. J'ai vu, en devanture, sur rue, le *Facteur Raulin*, de Van Gogh. Combien de millions en exigeait-on? La foule ne s'insurgeait pas! Ailleurs Rousseau, partout Matisse. A Chicago, à l'Arts Club, musée vaste comme un de nos lotissements, la *Grande Jatte*, de Seurat, pontifiant entre Rouault, Lhote, Utrillo, Friesz, Dufresne, Braque et tant d'autres. Je déjeunais chez Mrs Wiborg entre Léger et Chirico, chez Jones entre Derain et Marcoussis, chez Mrs Porter entre Surville et Laurencin, chez Dale, enfin, parmi cette grande famille de M. Ingres au père Renoir et ses petits-fils. Parmi 200, 300 toiles, je dis trois cents toiles, et de cet esprit que remuèrent tant de génération défunctes chez nous.

» Etrange New-York, qui va renier Corot pour avaler ceux qui, un moment, furent ici peintres maudits. La roue tourne et toujours dans un sens de progrès. Elle tourne vers nous. Cette ville d'or, qui contient tant de sages, renierait-elle son or pour croire aux richesses abstraites? C'est un fait. Cette peinture dite moderne n'est plus une « maladie parisienne ». Elle a gagné le Nouveau Continent. L'Amérique n'est plus sèche. La voilà qui pompe vers elle cette subtile liqueur qu'est l'art plastique de notre Europe, à la minute même où se crée le sien propre. »

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Maria Lani. —

Maria Lani est cette beauté « suggestive » — cinéma ou théâtre ou monde? — dont la perfection (ou le genre) font l'objet d'un hommage à la fois pictural et littéraire, auquel participent une centaine d'artistes parmi lesquels voisinent : Braque, Chirico, Delaunay, Derain, Friesz, Gromaire, Cocteau, André Salmon, Abel Gance, Paul Poiret, Bourdelle, Chagall, Foujita, Lurçat, Lhote, Marcoussis, Max Jacob, Pascin, van Dongen, Ozenfant, Per Krogh, Picabia, Dufy, Rouault, Valadon, Zadkine, etc.

Aux Editions des Quatre Chemins, paraît en effet, sous la direction de MM. Mac Ramo et Maurice Sachs, un album où ces multiples admirations consacrent une idole inconnue, révélée subitement à nos yeux hésitants. Un seul artiste aurait pu suffire, sans doute, à lui rendre hommage. Mais comment expliquer que personne n'ait songé avant ce mouvement collectif à glorifier une personnalité aussi « étonnante »? Cette croisade publicitaire, la soudaine explosion de toutes ces interprétations de son talent et de sa beauté, l'ont retranchée plus encore que ne l'auraient fait ses mérites, du reste des vivants. Et comme tous les grands sentiments, soudains et collectifs, sont au fond, purement philanthropiques et partant humiliants, car la vertu aime à être devinée, cette certitude d'elle-même qu'on essaie de donner à Maria Lani l'amoindrit au lieu de la grandir et attire sur elle la curiosité sans provoquer le désir de mieux connaître un talent officialisé par une admiration esthétique dont l'affirmation définitive nous échappe. « Maria Lani est un miracle », a dit Ozenfant. Mais si Maria Lani, elle-même, n'est pas un miracle, bien que sa consécration puisse expliquer assez bien ce terme dont s'accommodent les inattendues et soudaines louanges, ce miracle consisterait plutôt dans le fait que cinquante artistes, de talent et de conceptions si différentes, se soient unis pour cet hommage solidaire déclenché comme une attaque.

Maria Lani a un seul et incontestable charme : on aimerait croire qu'elle n'existe pas; on la voudrait inventée. Mais si elle est vraiment, qu'elle soit fière du résultat obtenu sinon cherché. Il est une pieuse image que l'on montre aux enfants et où l'on voit l'Enfant-Dieu, en robe de lin et une branche de palme à la main, précéder un cortège où voisinent lions et brebis, tigres et colombes. Tout ce biblique bétail oublie de s'entre-dévorer, dans la joie de suivre le divin guide qui les charme. Maria Lani nous fait penser à cette image. Elle a réussi à grouper et à animer des adversaires anciens et des ennemis intimes, à les astreindre à une tâche simultanée et semblable. Et ce n'est pas le côté le moins curieux de cette histoire.

Mir.

DANS « VARIÉTÉS » DU 15 SEPTEMBRE :

Connais ton corps...

DANS « VARIÉTÉS » DU 15 OCTOBRE :

De la sorcellerie et autres mystères...

La publicité américaine. —

Dans un récent numéro de la revue *Vendre*, M^{me} Paule de Gironde, technicienne de publicité, fait la critique de la publicité américaine. Dans un article semé de traits d'esprit, elle reproche à l'annonce américaine la naïveté voulue, le tendre « à peu-près » et l'amour du texte incertain mais persuasif, qui, pourtant, en Amérique, sont la base d'une publicité efficace et utile, et qui atteint autrement mieux que chez nous le but qu'elle s'assigne : la vente d'un produit. Si une annonce américaine « n'est pas faite pour plaire mais pour être lue, et si elle n'a pas besoin, comme en France, de plaire pour être lue », comme le déplore M^{me} de Gironde, elle découle d'un principe plus certainement accessible à l'esprit américain : c'est que lorsqu'une annonce coûte quelques centaines de mille francs, elle n'est pas destinée à utiliser la gloire d'un artiste que quelques « dégradés » habilement léchés ont rendu célèbre, mais à activer l'écoulement d'un produit vanté. On use de la publicité en Amérique pour vendre et non pour faire de l'art. Si « les Américains ne savent pas faire simple sans faire pauvre » et si « toute recherche d'originalité les mène à la caricature », c'est que, peut-être, ils quittent là le but même de la publicité qui est de faire vendre, de faire connaître et non de plaire à la foule des rues du dimanche, avide de spectacles gratuits.

N'en déplaise à M^{me} de Gironde, si éducative, de mauvais goût et pauvre que soit la publicité américaine, le procès intenté à la American Tobacco Co, propriétaire des cigarettes « Lucky Strike », par l'ensemble de l'industrie du sucre et de la confiserie et fondé sur le fait que les « Lucky Strike » avaient pour devise *Reach for a Lucky Strike instead of a sweet* (Prenez une cigarette plutôt qu'un bonbon), ce procès, s'il nous paraît risible, fut certainement fructueux comme résultat et montre là une manière habile d'exploiter une situation, qui, en Europe, aurait seulement prêté à de l'esprit d'un goût douteux. Si nous savons nous incliner devant la puissance d'un chiffre, lorsque les zéros suivent une unité américaine et que nous apprenons que la *General Motors* a loué 12 pages dans la *Saturday Evening Post* moyennant trois millions, lequel record fut aussitôt battu par *Woolworth* qui a pris 14 pages pour trois millions et demi, nous sommes certes moins émus

qui a vu la revue du
théâtre de Dix Heures
à pu juger du goût de

jean fossé
couturier

43, chaussée de charleroi
bruxelles

que ne le furent les Parisiens devant leur Tour Eiffel rachetée aux nuits et que nous ne le serons le jour où une maison intelligente et européenne dépensera la même somme pour une publicité qui ne prétendra pas au goût *moderne*.

Pouvons-nous dire que « la technique des Américains reflète leur mentalité » ? N'y sommes-nous pas, quoique de mentalité différente, tout aussi sensibles ? Les douces crèmes, les fruits confits, la bague sentimentale, les girls au visage de chat de lait et les beaux garçons souples, un pied sur le marche-pied de la voiture brillante, les belles dames qui sourient aux savons et aux fards, ou même ces étranges annonces aux textes interminables et obscurs, où, seul, le nom du fabricant fait rêver aux objets inconnus, n'exaspèrent-ils pas nos désirs et notre convoitise ? Ne sommes-nous pas, parfois, victimes des dernières pages de quelque *Harper's Bazar* ?

Devons-nous craindre pour nous et pour eux-mêmes ce côté sentimental, jeune et sauvage qui permet aux Américains de produire, de créer ? Dans ces affiches si finies, si *pretty-pretty* ne devons-nous voir que naïveté et maladresse ? Aux pieds des *skyscrapers*, entre des doigts de pieds de béton, pousse la petite fleur bleue du salut commercial et industriel.

Mir.

La suite dans les idées. —

Une table de baccara chemin de fer.

LE CROUPIER. — Un banco de soixante-douze louis. Qui dit banco ?

Le N° 3. — Banco.

Le N° 1. — A la main.

Le N° 3. — Suivi.

Le N° 1. — A nous deux ?

Le N° 3. — Si vous voulez.

Le banquier écarte doucement le sabot de lui.

LE CROUPIER. — Une suite à la palette. A soixante-douze louis la main passe...

Le N° 3 étend la main pour arrêter la banque, puis se ravise.

LE CROUPIER. — Soixante-douze louis... soixante-douze. La banque est aux enchères. Une offre ?

VOIX DIVERSES. — Dix... quinze... vingt... trente...

Le n° 3. — Quarante.

Z. — Cinquante.

Rose : fleurs naturelles

52-52a, rue de joncker (place Stéphanie)
bruxelles
téléphone 268.34
le 1^{er} juin au Zoute : 49, avenue du Littoral - tél. 593

Le N° 3. — Soixante.

Z. — Soixante-dix.

X. — Quatre-vingts.

LE CROUPIER. — Quatre-vingts louis... Personne ne dit mieux? Une fois, deux fois, trois fois...

Z. — Cent louis.

Adjudication.

Z au N° 3. — La moitié?

Le N° 3. — Non, monsieur. (*Un temps.*) Banco avec la table.

A. — Banco seul.

Le N° 3. — Seul à table. (*Au N° 1.*) Vous voulez quelque chose?

Le N° 1. — Non, merci.

LE CHEUR DES PONTES. — C'est ce qu'on appelle la suite dans les idées.

Le coup est d'ailleurs bon ou mauvais.

Cézanne et Picasso au secours de la technique policière. —

Philo Vance, expert en crimes, est un dilettante détective inventé par S. S. van Dine et qui, dans les livres de ce romancier américain : *La Mystérieuse Affaire Benson* et *La Série Sanglante*, opère avec cet étonnant bonheur et cet admirable don de la divination, nécessaires aux détectives. Philo Vance nous intéresse toutefois à un autre point de vue encore : il est amateur d'art averti et éclairé. Il collectionne des Cézanne (cela se fait à New-York) et entre deux descentes dans la jungle du crime, s'échappe volontiers vers des expositions de tableaux modernes. Nous lui devons de ce fait, de temps à autre, quelque pensée bouleversante, où le criminalogiste s'inspire des peintres :

« Cette série de crimes est l'œuvre d'un véritable artiste. Elle est composée avec le même soin que celui que prend un peintre à disposer les éléments d'un de ses tableaux. C'est la « composition » qui nous échappe. Ainsi, devant quelque dessin de Léonard de Vinci, devant une aquarelle de Picasso, nous trouvons-nous déroutés quelque temps. Mais si nous approfondissons l'étude de ces œuvres, nous finissons par la découvrir. La trame qui inspira notre criminel nous échappe encore. Mais dès que nous aurons découvert la *composition* de cette série sanglante, nous aurons du même coup trouvé l'artiste qui l'a conçue... » (Ed. Librairie Gallimard.)

Joh. M.

jules renard : "le ver luisant,,
cette goutte de lune dans l'herbe?

émile h. tielemans
joaillier - orfèvre
émailleur


41, ch. de charleroi, bruxelles
1^{er} étage **téléphone 1 2 7 . 8 4**

Etes-vous fous?, par René Crevel. —

Vagualame, c'est vous, René Crevel? C'est vous et depuis longtemps ce n'est plus vous. « Le temps est certain : déjà l'homme que je serai prend à la gorge l'homme que je suis, mais l'homme que j'ai été me laisse en paix. » Vous vous rappelez cette phrase d'André Breton dans la *Lettre aux Voyantes*. L'homme que vous serez, c'est pour lui que vous avez écrit *Etes-vous fous?*, pour chasser des lémures qui désormais ne vous seront plus rien : Yolande, froide putain, fakir ratatiné, Mimi des Folies, M^{me} de Rosalba... adieu tout le tremblement.

Le grand jour vous réclame. Vous passez rue des Paupières-Rouges, — comme la Ville a changé! Pas tant que ça : les maisons se délabrent ou se construisent, mais les passants ont toujours leurs gueules fanées, mais les journaux salissent toujours autant les doigts. Vous descendez l'escalier d'une voyante, vous voici avec vos amis sur les fortifications d'une ville boueuse, vous regardez disparaître à l'horizon sur leurs rails de défaite des wagons sales, et dans les wagons des visages à cracher dessus, des mains dont les lignes se brouillent ignoblement. Très haut dans le ciel, l'oriflamme rouge de la subversion claque au vent. Parmi ses vitrines flamboyantes, ses rues qui foisonnent, la Ville est en train de mourir, gorgée de flics, de curés, de gens à la coule, toute la boue humaine. Mais dans ce qui meurt et ce qui pourrait, vous savez que se lève l'*éphémère*, fulgurante révélation.

D'aucunes parmi les lopes de la littérature trouveront votre livre divertissant, n'est-ce pas. Oui, pourquoi pas, messieurs? divertissant comme une clé faussée qui s'obstine à ouvrir une porte à jamais immobile sur des gonds ricanants, drôle comme un coup de poing dans un avertisseur d'incendie. Ces fiers jeunes gens connaissent l'art et la manière de rabaisser à leur minuscule mesure, par l'équivoque et la confusion, les idées subversives, après quoi les voilà comme chemise à cul avec les météores les plus bouleversants. C'est la bonne façon de se faire « un nom » (à la vôtre!) auprès des amateurs d'art, la clientèle des mauvais lieux littéraires, qui se poulèche les babines : elle a l'impression de se payer pour pas cher le fruit défendu, de mettre en cage ce qui lui échappera toujours, ce qui lui éclate au visage. Après cet usuel décalage, Rimbaud leur devient synonyme de « tout ce qu'on voudra », poésie synonyme de bêtise, révolte de rigolade.

**ASCHER**
achète très **CHER**
ne vend pas **CHER**
Objets nègres - Tableaux modernes
Spécialité d'encadrements de tableaux modernes
133, Boulevard Montparnasse - PARIS (VI^e)

Tout à tour, tout ce qui est défendable au monde doit subir la rage d'avilissement des littérateurs.

Etes-vous fous? : Depuis le rat qui pèse 50 kilos, le fakir, le taureau d'appartement, les puces piquées à mort jusqu'au simplexe anti-Œdipe, ils ne voudront voir dans ce livre qu'un pittoresque de bon ou de mauvais aloi, peu importe. C'est dire qu'ils n'y voient que du feu. Avant tout un livre vaut pour moi comme signe de vie. C'en est un que nous donne René Crevel, un signe émouvant entre tous, d'une vie qui n'est pas mélancolique, qui n'est pas joyeuse, mais amère et explosive et brisante, traversée de bonaces et de tempêtes, de nuits noires lugubres et de comètes, de matinées atones et de rencontres qui clouent sur place, de visions désespérantes sous les averses de mots futiles, de flammes et d'éteignoirs, de patience et de colère, mouvement giratoire sous la grande ombre de l'amour. La vie telle que certains la vivent « puisqu'il n'est pas, sur la terre, de paix parmi les hommes, même et surtout de bonne volonté ».

« Un poète a imaginé deux miroirs bien en face l'un de l'autre, sans rien dans l'intervalle, sinon un regard libre de tout corps, de toute chair, pour que ne fut plus réduite à des mots la notion d'infini. » C'est Crevel qui parle.

Ce qu'on a quelque temps appelé l'Esprit Nouveau, cette transfiguration des rapports logiques et sensibles, devait en fin de compte se révéler le masque d'une idée morale qui par éclairs brefs suivis parfois de longues ténèbres se découvre aux yeux des plus forts et des plus sincères. « Première sincérité depuis des siècles et des siècles », dit Crevel. Les grandes vérités morales ne peuvent naître que dans la violence, parmi les coups et le sang. Que René Crevel l'ait compris et l'ait dit, voilà qui justifie parfaitement son dernier livre. (Ed. N. R. F.)

Pierre Unik.

A propos de la réédition du « Manifeste du Surréalisme », d'André Breton. —

La réédition du *Manifeste du Surréalisme* ne diffère en tout et pour tout l'édition de 1924 que par l'addition d'une préface et de la *Lettre aux Voyantes*. C'est dire le courage et l'honnêteté de Breton qui, dans les conditions actuelles du surréalisme et les inévitables changements d'attitude de certains hommes de qui l'on pouvait attendre beaucoup en 1924, ne veut rien infirmer de la confiance qu'il leur témoignait alors, bien qu'il ne sera plus possible de leur en témoigner désormais.

E. GOBERT PHOTOGRAPHE
253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES
PORTRAITISTE

SPÉCIALISTE
en reproduction de
tableaux, objets
d'art, antiquités et
tous travaux
industriels

Téléphone : 850,86

Se rend à domicile
pour "Home Portrait"

STUDIO
ouvert en semaine
de 9 à 7 heures,
le Dimanche
de 10 à 14 heures.

Toute autre façon d'agir à leur égard ne se serait d'ailleurs pas comprise de la part de Breton qui n'a jamais cessé de s'abandonner, les yeux fermés, à une activité qu'il nous affirme ne l'avoir jamais déçu, « qui lui paraît valoir plus généreusement, plus absolument, plus follement que jamais qu'on s'y consacre et cela parce qu'elle seule est dispensatrice, encore qu'à de longs intervalles, des rayons transfigurants d'une grâce qu'il persiste en tous points à opposer à la grâce divine. » Les défections inévitables ne prouvent en rien la vanité d'un effort aussi désespéré. Au contraire!

« Pour cette fois encore, fidèle à la volonté que je me suis toujours connue de passer outre à toute espèce d'obstacle sentimental, je ne m'attarderai pas à juger ceux de mes premiers compagnons qui ont pris peur et tourné bride, je ne me livrerai pas à la vaine substitution de noms moyennant quoi ce livre pourrait passer pour être à jour. »

Quoiqu'en pense Breton au début de sa préface, quelque excuse à ses yeux, quelque explication de lui-même qu'il y cherche, alors qu'il est bien obligé de reconnaître « qu'extérieurement à ce débat l'aventure humaine continuait à se courir avec le minimum de chances », il ne me paraît pas que la réédition de ce livre dût forcément changer. Certes, dans les domaines les plus disparates, mais aussi les plus singulièrement fertiles, bien des découvertes, bien des acquisitions ont pu être faites. Il n'en reste pas moins vrai que l'activité fondamentale du surréalisme se trouve exposée avec toute la clarté désirable dans le *Manifeste* que l'on peut à ce point de vue qualifier d'intégral.

Les remarques que fait André Breton dans la *Lettre aux Voyantes*, qui date de 1925, ne cessent hélas d'être d'actualité. L'homme reste ce qu'il est en dépit de tout ce que l'aventure intérieure et ses répercussions dans les rapports sociaux pourraient faire de lui.

« La vie, l'indésirable vie passe à ravir. Chacun y va de l'idée qu'il réussit à se faire de sa propre liberté, et Dieu sait si généralement cette idée est timide. Mais l'épingle, la fameuse épingle qu'il n'arrive quand même pas à tirer du jeu, ce n'est pas l'homme d'aujourd'hui qui consentirait à en chercher la tête parmi les étoiles. Il a pris, le misérable, son sort en patience et, je crois bien, en patience éternelle. Les intercessions miraculeuses qui pourraient se produire en sa faveur, il se fait un devoir de les méconnaître. Son imagination est un théâtre en ruines, un sinistre perchoir pour perroquets et corbeaux. Cet homme ne veut plus en faire qu'à sa tête; à chaque instant il se vante de tirer au clair le principe de son autorité. Une prétention extravagante commande peut-être tous ses déboires. Il ne s'en prive pas moins volontairement de l'assistance de ce qu'il ne connaît pas, je veux dire ce qu'il ne peut pas connaître, et pour s'en justifier tous les arguments lui sont bons. »

Il est temps, il est grand temps (et le nombre de siècles qui marque l'existence de cette situation ne fait qu'ajouter du tragique à son

histoire) que la révolution des voyantes que Breton préconise renverse les valeurs, car la morale insurrectionnelle, quelque forme qu'elle prenne, peut seule amener entre les prétentions humaines un équilibre que la divination nous permet encore, malgré tout, d'espérer. (Ed. Kra.)

R.

**A propos de « Rimbaud le voyant ». —
Une lettre d'Aragon. —**

A la suite de la publication, ici-même, d'une note sur Rimbaud le Voyant, de Rolland de Renéville, Albert Valentin a reçu d'Aragon la lettre que voici :

Mon cher Valentin,

Non, nous ne sommes pas d'accord touchant le livre de Rolland de Renéville. Croyez m'en, il témoigne de quelque chose de mieux que de *quelque honnêteté dans sa seconde partie*. Les bassesses de l'*Action Française*, que vous citez, devraient suffire à vous ranger aux côtés de l'homme sur lequel un Planhol les déverse. Je ne me trouve pas d'accord sur tous les points avec l'auteur de *Rimbaud le Voyant*, il n'en reste pas moins que ce livre contient la première tentative d'explication vraiment humaine de l'œuvre et de la vie de Rimbaud. Il a le mérite sans précédent de souligner l'importance de la lettre dite *du voyant* pour l'intelligence de Rimbaud, de sa poésie et de son existence, et ceci d'une façon telle que toute tentative d'interprétation rimbalienne devra désormais tenir compte de ce texte, au delà des fantaisies des historiographes. Enfin, permettez-moi d'ajouter que si nous savons, nous autres, à quoi nous en tenir sur l'ordure catholique, et les falsifications de M. Claudel, ambassadeur escroc et poète pour flics, les écrits qui manifestent notre opinion sont si terriblement rares par rapport aux périodiques déjections des enfants de Marie et autres mouches à drapeaux que cette opinion risque bien de disparaître sous ces merdes bien françaises auxquelles je préfère encore les Upanishad, les mystères orphiques, etc...

Bien amicalement à vous, mon cher Valentin, et ne veuillez voir ici que le même désir que vous ressentez de ne pas être complice de la belle confusion caractéristique de cette année 29.

Aragon.

UN CHEF D'ŒUVRE :
LES NUMÉROS DE « VARIÉTÉS » DU 15 MAI — 15 JUIN
ET 15 JUILLET CONTENANT

Tripes d'or

PIÈCE EN TROIS ACTES DE
FERNAND CROMMELYNCK

PEUVENT ÊTRE FOURNIS ENSEMBLE AU PRIX DE FR. 30

« LE SURREALISME EN 1929 »

A propos du numéro hors-série de Variétés consacré au Surréalisme en 1929, nous avons reçu les lettres suivantes :

Paris, le 14 juin 1929.

Mon cher van Hecke,

Dans le numéro de *Variétés* consacré au surréalisme, un M. Thiron, sur un ton plutôt gourde, informe vos lecteurs (qui s'en foutent probablement) que j'ai l'intention d'écrire une vie du Colonel Lawrence. Erreur.

Je prépare deux vies *versifiées* de ce colonel : la première en alexandrins, la seconde en octosyllabes.

Et si le M. Thiron m'embête, j'en ferai encore une, en vers d'un seul pied.

Bien à vous,
André Malraux.

J'ignore qui est M. Thirion et serais tenté de ne pas lui répondre. Seulement, avec les surréalistes, sait-on jamais? Les lettres de M. Que-
neau ne sont pas rédigées par lui. Quand Drieu parle aux surréalistes, il reçoit une réponse de M. Naville, — qui a cessé de l'être. Pourquoi André Thirion ne serait-il pas un pseudonyme? Je lui répondrai donc, nonobstant la frivolité.

Je comprend que, au nom de l'idéalisme bourgeois ou de l'humour poétique, on trouve sans intérêt les questions d'argent. « D'où vient l'argent? » Demande sordide pour un poète. Mais il ne faut alors ni se réclamer de Marx, ni faire intervenir la General Motors quand il s'agit de moi.

Si au contraire on juge que les questions d'argent sont intéressantes, et qu'il faut savoir de quoi vit la personne avec qui on cause, je suis tout disposé à une enquête générale, portant sur cet objet — une enquête sérieuse, n'est-ce pas? Elle ferait un beau numéro de *Variétés* et elle montrerait d'une façon précise ce que coûtent et ce que rapportent aux surréalistes les deux choses dont justement ils parlent le plus, je veux dire la peinture et l'amour.

Dès que cette enquête aura paru, j'expliquerai en long et en large à M. Thirion mes rapports financiers avec la société capitaliste, dans le passé et dans le présent...
Veuillez agréer, etc...

E. Berl.

Paris, le 24 juin 1929.
54, rue du Château, 14°.

Cher Monsieur van Hecke,

Vous êtes très gentil de me communiquer les précisions que M. Berl, le fameux pamphlétaire, et M. Malrux, le révolutionnaire chinois bien connu, ont cru devoir spontanément apporter à la qualification que j'ai faite de leurs personnalités respectives dans le numéro surréaliste de *Variétés*.

J'avais annoncé que M. Malrux préparait une vie romancée de cet autre Garine, le colonel Lawrence. J'aurais dû être plus explicite. Je dois reconnaître que M. Malrux, qui chérit particulièrement l'autobiographie, prépare, en effet, une vie du colonel Lawrence en vers alexandrins, une autre vie du colonel Lawrence en vers monosyllabiques, ce qui, entre parenthèses, constituera un véritable tour de force.

Quant à M. Berl, il faut le persuader de mon existence. Je comprends d'ailleurs fort bien son émotion puisque, *nonobstant* l'attribution à M. Berl de *Mort de la pensée bourgeoise*, ce livre est, paraît-il, de M. Malrux. Quant à l'*Humour poétique*, de M. Guehenno, quant à l'*Idealisme bourgeois*, etc..., ce même M. Berl n'ayant lui-même que les capacités et les ambitions d'un Anquetil.

Avec mes sentiments les meilleurs,

André Thirion.

Cher Monsieur,

Nous comprenons le scrupule auquel nous devons que vous nous ayez communiqué les lettres dont MM. Malraux et Berl demandent l'insertion au prochain numéro de *Variétés*. Nous n'avons pu que faire part de ces lettres à André Thirion, à qui il appartient d'apprécier. En publiant *A suivre, petite contribution au dossier de certains intellectuels à tendances révolutionnaires, Paris 1929*, nous nous sommes avant tout fait l'écho des jugements les plus contradictoires, comme nous y autorisait l'ensemble des lettres signées que *Variétés* a reproduites, — et aussi bien nous avons fait état de ceux de ces jugements qui ne nous étaient pas favorables. Nous ne saurions nous considérer comme engagés par autre chose que nos propres commentaires, suffisamment nets, et nous n'éprouvons pas le besoin, à cette occasion, d'entrer en polémique avec qui que ce soit à qui nous n'avons pas personnellement adressé la parole.

Croyez, cher Monsieur, à notre amical dévouement.

Louis Aragon, André Breton.

ERRATUM. (Voir le cahier consacré au surréalisme en 1929.)

Dans « A bas le Travail » la note (1) commente la phrase commençant par *L'Apologie du travail*, ligne 4 page 44.

La note (2) se rapporte au mot *répugnant*, page 44, ligne 12.

AUTOUR DU
KURSAAL D'OSTENDE
LES HOTELS
DE LA

S^{te} A^{me} "Les Palaces d'Ostende,,

L'Océan
Le Continental
Le Littoral

Direction générale : M. Jean FOUGNIES

ET LE

ROYAL PALACE HOTEL

que gère

La Société des Hôtels Réunis

HALL D'EXPOSITION — GALAS — ATTRACTIONS

SIX COURTS DE TENNIS

CERCLE PRIVÉ

PLAGE DU LIDO

PIPPERMINT **GET frères**
à REVEL (H.-G.)
(Maison fondée en 1796)
Inventeurs du Peppermint

Exigez un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

**LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE**

Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraîchissements

MAISON FONDÉE EN 1796 - GET FRÈRES-REVEL (N^o Garonne)

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISETTE EAUX-DE-NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR
Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES
Tél : 182.25-182.26 et 226.37


"His Master's Voice"

LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

LA GAMME
LA PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

GRAMOPHONES & DISQUES
"La Voix de son Maître,"
LA MARQUE LA MIEUX CONNUE DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

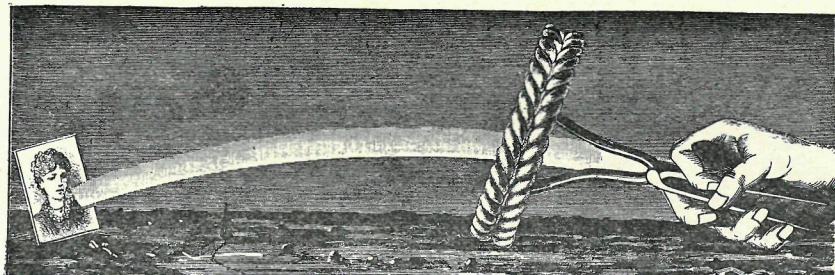
14, GALERIE DU ROI 171, B^d M. LEMONNIER

PIANOS



VENTE - ÉCHANGE - LOCATION - ACCORD - RÉPARATIONS
16, RUE DE STASSART (Porte de Namur)
BRUXELLES

Dépositaire des : AUTOS-PIANOS-PHILIPPS
DUCANOLA
DUCA
DUCARTIST
et des PIANOS A QUEUE NIENDORF



La Librairie JOSE CORTI

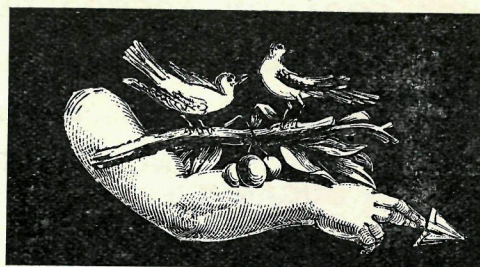
PARIS, 6, rue de Clichy, PARIS

possède encore quelques exemplaires
du numéro spécial de " VARIÉTÉS "

Le Surréalisme en 1929

Le numéro : Frs franç. : 15.—
" ; franco ; 15.50

ENVOI SUR DEMANDE DE
LA LISTE DES OUVRAGES
SURREALISTES



Dessins de Max Ernst
extraits du numéro « Le Surréalisme en 1929 »

CLOSE - UP

travaille à rendre les films meilleurs

La seule revue internationale et indépendante qui traite du
cinéma exclusivement au point de vue artistique.
Abondamment illustrée, contient des reproductions des meil-
leurs films.

Révèle et analyse la théorie esthétique du film.
Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait
de neuf dans le monde entier.
Texte anglais et français.

ÉDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

SELECTION

Directeur : CHRONIQUE Secrétaire de rédaction :
André de Ridder DE LA VIE ARTISTIQUE Georges Marlier

Sélection publie chaque année 10 Cahiers

Chacun de ces cahiers forme une monographie consacrée à l'un des
principaux artistes de ce temps. Ces cahiers comportent 64 à
152 pages, dont 32 à 88 reproductions.

CAHIERS PARUS :

RAOUL DUFY (32 reproductions)	GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGAT (80 reproductions)	OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (88 reproductions)	FERNAND LEGER (32 reproductions)
LOUIS MARCOUSSIS (48 reproductions)	

En préparation :

FLORIS JESPERS	GROMAIRE	GIORGIO DE CHIRICO
JEAN LURÇAT	CONSTANT PERMEKE	(sous presse)
G. VAN DE WOESTYNE	MAX ERNST	JOAN MIRO
F. VAN DEN BERGHE	OSCAR JESPERS	CRETEN-GEORGES
HEINRICH CAMPENDONK	ANDRÉ LHOTE	RENÉ MAGRITTE
PAUL KLEE	AUGUSTE MAMBOUR	HUBERT MALFAIT
LIPCHITZ		ETC.

Abonnement (10 cahiers).	Belgique 75 francs.
	Etranger 20 belgas.
Prix du cahier	Belgique 10 francs.
	Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

amsab
Instituut voor
Sociale Geschiedenis

DOCUMENTS

DOCTRINES

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie

Magazine illustré paraissant

DIX FOIS PAR AN

AVEC LA COLLABORATION DE :

D^r Allendy, Jean Babelon, Georges Bataille, Bosch Simpera, D^r G. Contentau, Robert Desnos, Carl Einstein, R. Grousset, J. Hackin, Eugène Jolas, Marcel Jouhandeau, R. Lantier, Michel Leiris, Georges Limbour, André Malraux, Erland Nordenskiöld, Wilhelm Pinder, Hans Reichenbach, D^r Rivet, Georges-Henri Rivière, Fritz Saxl, André Schaeffner, Adama Van Scheltema, Joseph Strzygowski, Pietro Toesca, Royal Tyler, Arthur Waley.

Rédaction - Administration : 39, Rue La Boétie

Téléphone : Elysées 30-11.

PARIS

ABONNEMENT (un an, dix numéros) :

FRANCE : 120 fr. (le n° 15 fr.). — BELGIQUE : 130 fr. (le n° 16 fr.)

ETRANGER : Demi-tarif : 150 fr. (le n° 18 fr.)

ETRANGER : Plein tarif : 180 fr. (le n° 20 fr.)

DU CINEMA

REVUE DE CRITIQUE ET DE RECHERCHES CINÉMATOGRAPHIQUES
ROBERT ARON, directeur
JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

A dater du 1^{er} octobre, DU CINEMA
paraîtra tous les mois.

Demeurant la revue des spectateurs
curieux et la seule publication cinéma-
tographique intellectuellement indépen-
dante, DU CINEMA, augmentant son
nombre de pages, ajoutera
à ses rubriques habituelles :

LE CINEMA ET LES MŒURS
par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIUS

LA CHRONIQUE DES FILMS PERDUS
par ANDRÉ DELONS

L'ENQUÊTE : Qu'avez-vous appris au Cinéma?

La Revue des Films. La Revue des Revues. La Revue des Programmes

**des documents et des études d'un intérêt
imprévu sur toutes les formes de l'acti-
vité cinématographique dans le monde :**

avec la collaboration de MICHEL J. ARNAUD, J. BOUISSOUNOUSE, LOUIS
BUNUEL, LOUIS CHAVANCE, HENRI CHOMETTE, RENÉ CLAIR, ROBERT
DESNOS, PAUL GILSON, AMABLE JAMESON, R. DE LAFFOREST, DENIS
MARION, ANDRÉ R. MAUGÉ, LARS C. MOEN, F. W. MURNAU, G. W.
PABST, H. A. POTAMKIN, VSEVOLOD PODOVKINE, MAN RAY, ANDRÉ
SAUVAGE, JOSEF VON STERNBERG, PIERRE VILLOTEAU
et 50 photographies ou images extraites de films.

FRANCE ET COLONIES (6 cahiers) 35 FRANCS.
BELGIQUE, HOLLANDE, UNION POSTALE : 45 FRANCS.
AUTRES PAYS : 70 FRANCS.

Le Numéro :
8 francs.

LIBRAIRIE GALLIMARD
3, Rue de Grenelle. — VI^e.

PARIS
nrf

LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
6, Rue de Clichy. — IX^e.

LE GRAND JEU

dans son numéro II (Printemps 1929)

expose son programme de CASSE-DOGME

publie des TEXTES INEDITS DE RIMBAUD

une lettre du 12 juillet 1871, adressée à G. Izambard,
une note autographe,
un fragment inédit du poème : « Credo in Unam »,
des fac-similés de ces textes,

et TROIS ESSAIS de ROLLAND DE RENÉVILLE,
ROGER VAILLAND,
ROGER GILBERT-LECOMTE;

une Chronique de la vie sexuelle, des documents sur la tératogénèse,
sur les fous au XVIII^e siècle, des réponses critiques adressées au Grand
Jeu, des POÈMES d'André Gaillard, Roger Vitrac, Nezval, Maurice
Henry, René Daumal, et un ESSAI POLITIQUE de Georges
Ribemont-Dessaignes,

des HORS-TEXTES d'ANDRÉ MASSON et de SIMA et de nom-
breuses illustrations d'Artür Harfaux, Maurice Henry, Mayo, etc.,

et une ENQUÊTE DIABOLIQUE.

LE GRAND JEU

3, Cour de Rohan
PARIS (VI^e)

France, Belgique, Luxembourg, Bulgarie, Grèce, Hongrie, Pologne, Roumanie,
Tchéco-Slovaquie, Yougo-Slavie :

Prix du numéro : 6 francs. — Abonnement pour quatre numéros : 22 francs.
Edition de luxe : 80 francs.

AUTRES PAYS :

Prix du numéro : 8 francs. — Abonnement pour quatre numéros : 30 francs.
Edition de luxe : 95 francs.

LOUIS MANTEAU

62, Boulevard de Waterloo — BRUXELLES
Téléphone 275,46

TABLEAUX DE MAITRES de l'école flamande
du XV^e au XVIII^e siècle.

L'ÉCOLE BELGE : H. De Braeckelee, Ch. Degroux,
Jos, Stevens, G. Vogels, C. Meunier, X. Mellery, J. Smits. etc,

LA JEUNE PEINTURE : James Ensor, Constant
Permeke, Floris Jesper, F. Schirren, etc..
Braque, Modigliani, Juan Gris, Dufresne, Raoul Dufy, Utrillo,
Vlaminck, Per Krogh, Valentine Prax, Zadkine, Laglenne,
Mintchine, etc...

ACHAT DE COLLECTIONS

Galerie Jeanne Bucher

TABLEAUX - LIVRES

Editions de gravures modernes

5 Rue du Cherche-Midi, PARIS-VI^e Tél. : Littré 35-04


PEINTURES, AQUARELLES, DESSINS de
A. BAUCHANT, MAX ERNST, JUAN GRIS,
JEAN HUGO, LAPICQUE, FERNAND LEGER,
— JEAN LURÇAT, MARCOUSSIS, PICASSO... —

SCULPTURES de
JACQUES LIPCHITZ

ALICE MANTEAU

2, rue Jacques Callot
et 42, rue Mazarine
P A R I S V I ^e

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES




Les Disques

„polydor.“

le record de la qualité

Disques Brunswick

les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

XXVIII

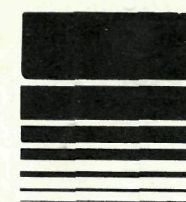
LE CADRE

S. A.

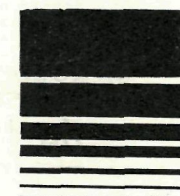
ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES

GALERIE D'EXPOSITION :
5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES
BEAUX-ARTS)



LES CLICHÉS DE
"VARIÉTÉS" SONT
EXÉCUTÉS PAR LES
PHOTOGRAVEURS

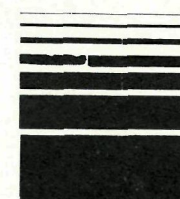
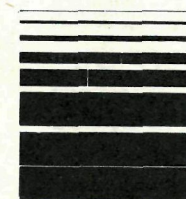


Van Damme & Cie

33, RUE DE NANCY

TÉL. : 110,72

B R U X E L L E S



amsat
Instituut voor
Sociale Geschiedenis



Pendant les mois d'été
notre collection particulière sera visible
tous les jours, le dimanche excepté,
de 10 h. à 12 h. et de 14 h. à 17 h.



Galerie "LE CENTAURE"
 62, AVENUE LOUISE, 62
 BRUXELLES Tél. 888,68

xxx



Pirard

ensembles
tableaux

30, rue saucy

verviers

